
SCHLEGEL
SINICO - ARYACA

SINICO-ARYACA.





SINICO-ARYACA

OU

Recherches sur les Racines primitives

DANS LES LANGUES

CHINOISES et ARYENNES.

Etude Philologique



PAR

GUSTAVE SCHLEGEL,

Docteur en Philosophie,
Interprète pour les langues Chinoises près du Gouvernement des Indes-Orientales Néerlandaises,
Directeur de la Société des Arts et des Sciences à Batavia.

Irage à part du XXXVIe Volume des Transactions de la Société des Arts et des Sciences à Batavia

A Batavia,
chez BRUINING & WIJT, Libraires.
1872.

TABLE DES MATIÈRES.

Chapitre premier.

Introduction.

Chapitre second.

Racines Sino-Aryennes.

Chapitre troisième.

Semasiologie ou Parenté d'Idées.

Chapitre Quatrième.

Fin de la table.

SINICO-ARYACA.



„Quemadmodum pictura a monochromatis orsa est, sic verborum structura a monosyllabis."

LOBECK Ῥηματικόν

„Die Reihe der Analogien verstärkt die Ueberzeugung wie die Verlängerung des Hebels die Kraft der Wirkung."

WELCKER, Griech. Götterlehre, S. 116.

— PRÉFACE. —

Depuis quelques années l'attention de plusieurs savants s'est portée vers les origines de la langue chinoise, qui, jusqu'ici, semblait défier tout essai des philologues de la ramener à quelque autre langue du monde.

Quelques timides comparaisons furent essayées déjà dans le cours du dernier siècle par M. John Barrow, secrétaire de Lord Macartney lors de son ambassade en Chine. On les trouve consignées dans sa description du voyage de cette ambassade; mais ces comparaisons, basées sur la seule identité de son, ont peu de valeur scientifique.

Dans les derniers temps M. J. Chalmers, missionnaire protestant à Canton, a renouvellé ces essais dans un opuscule, intitulé: „The origin of the Chinese; an attempt to trace the connection of the Chinese with the Western nations in their Religion, Superstitions, Arts, Language and Traditions" (1).

Cet essai est aussi infructueux que lès autres; car M. Chalmers, ne possédant point, comme il l'avoue lui même, la méthode scientifique de la philologie comparée, a rassemblé seulement un tas de mots de toutes les langues du monde, qu'il a essayé de comparer à des mots chinois, selon leur prononciation actuelle. Ce petit livre est, ce que les Anglais nommeraient: „a total failure".

M. Edkins, sinologue distingué, vient de publier à Londres un ouvrage intitulé: „China's place in philology", daus lequel de nouvelles considérations sur l'affinité des langues chinoises et aryennes sont énoncées. Cet ouvrage nous est parvenu, lorsque le nôtre était déjà sous presse. Quoique plus savant que l'ébauche informe du Rev. Chalmers, dont, cependant, M. Edkins semble approuver les rêves étymologiques (page 383, à la note), il abonde pourtant en erreurs, et cela par la simple raison que M. Edkins semble ignorer les travaux étymologiques faits depuis 60 ans, et consignés dans les ouvrages de Pott, Curtius, Bopp, Benfey et le journal pour la philologie comparée redigé par Aufrecht et Kuhn. Cela fait que M. Edkins propose partout de nouvelles étymologies tout-à-fait inouies; qu'il confond des mots de racines différentes, et qu'il se laisse séduire par des assonances fortuites, sans examiner d'abord la

(1) Hongkong, 1866.

racine primitive des mots indo-européens qu'il compare aux anciennes racines chinoises. Par exemple M. E. fait dériver (p. 75) *duco* et *δείκνυμι* d'une même racine 指 *dik*, „montrer avec le doigt". Or *duco* (conduire) vient de la racine sanskrite *duh*, *dugh* (tirer); en Chinois: 抽 *dhuk*, 扚 *dik*, (voyez page 34). Il fait dériver *γυνή* du Chinois 女 *niu*, „femme" (p. 333); tandis que *γυνή* dérive de la √ sanscrite *jan*, primitivement *gan*; comme le prouvent l'ancien prussien *ganna*, l'Arménien *ghin*, le goth. *qvinó* (femme); d'où l'anglais *queen*. Il fait dériver *γάλα*, „lait", de 乳 *niu*, „lait" (même page); tandis que ce mot est composé de *γα* (boeuf) et *λακ* (lait) = Chinois 牛 酪 *gú-lok* (voyez page 9). M. E. croit que le *r* dans *corvus*, *crow*, est inséré (p. 337). C'est une erreur; ces mots dérivent du S. *ka+rava*, c.-à d. „ayant le son de voix (rava) *kap*". (Voyez page 71).

Il fait dériver les mots latins *rota* et *arundo* d'une même racine *rot* (*lut*, „rond") (p. 351). Mais la racine de *arundo* est *und* (couler, comme l'eau) avec le préfixe *ar*. (Pott, Etym. Forsch.).

Il fait dériver le S. *pátra*, litt. „drinking (*pá*) utensil (*tra*)", du Chinois 杯 *pat*, „vase pour boire" (p. 352), qui n'a rien à faire avec le S. *pátra* dont la √ est *pá*, anciennement *pak* (voyez pp. 23 et 86). Il réunit le latin *emo* et anglais *buy* avec le Chinois 買 *mai*, „acheter" (p. 363); mais la √ de *emere* est la √ s. *jam* (Pott), et la √ de *buy* est *bok* 愽; car le mot anglo.-saxon est *bycgan*, et le *y* dans *buy* représente le *k* primitif, comme le *y* dans *say*, allemand *sagen*, Chin. *sok* (voyez p. 37).

Il fait dériver *fundamentum* du Chinois 本 *pun* (p. 372); mais la √ de ce mot est *budh;* le *n* étant intercalé dans le mot latin, car *fundus* est = *βυθός*, Angl.-Sax. *bytne*, *botm* (anglais *bottom*). Il fait dériver l'allemand *ziehen*, le latin *trahere* (tirer), l'anglais *draw* du Chinois 拕 *tho*, *tha* (p. 377); quoique Pott dise expressément (Etym. Forsch. II, 282) que *trahere* n'appartient point à la racine *dugh* (= Chinois 抽 *duk*), dont dérive l'allemand *ziehen*. La √ de trahere, draw, treken, trekken est, selon Leo Meyer (Zeitschrift, VI, 223), le Skt. *drágh* (tirer en longueur). Il fait dériver *acer* du Chinois 欲 *yok*, „désirer" (p. 377);

tandis que *acer* dérive du S. *ço*, primitivement *aç+ya*, „to sharpen, sharp."

Nous pourrions multiplier ces exemples par douzaines; mais ils suffiront pour démontrer que la plupart des étymologies proposées par M. Edkins sont fausses. Ceci est d'autant plus regrettable, que M. Edkins, dont nous estimons au plus haut degré le zèle et la science, et qui s'est fait un nom respecté par ses recherches d'après les anciennes racines et l'ancienne prononciation des mots chinois, est parfaitement capable d'obtenir des résultats étymologiques brillants et convainquants, s'il veut se mettre à l'oeuvre méthodiquement, sans se laisser séduire par des assonances, et en suivant la méthode sévère établie par l'école philologique allemande. L'affinité des deux sphères de langue, Chinoise et Aryenne, existe; mais ce n'est pas en se perdant dans le dédale des langues Sémitiques, Touraniennes, Polynésiennes, etc., etc., qu'on pourra l'établir.

M. Edkins a voulu trop embrasser, et a oublié le proverbe: „Qui trop embrasse, mal étreint."

Nous avons suivi, dans l'étude présente, la méthode rigoureuse de l'école philologique allemande. Toutes les comparaisons devant rester stériles sans l'aide du Sanscrit, nous avons, en premier lieu, comparé l'ancien Chinois à cette ancienne langue, autant que les ressources restreintes de la bibliothèque de la Société des Arts et des Sciences à Batavia nous l'ont permis. Puis, à l'aide du dictionnaire sanscrit de Benfey, du Glossaire et de la Grammaire comparée de Bopp, et surtout de la „Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung" [dont cependant la bibliothèque ne possède que les XI premiers Volumes] (1), des Etudes étymologiques de Pott et de l'Etymologie grecque de Curtius (2), nous avons réussi à composer le mémoire présent, que nous offrons à la critique des maîtres de la science.

Cette étude nous aurait été impossible, sans les recherches profondes sur l'ancienne prononciation des mots chinois, faites, dans le commencement de ce siècle, par le lettré *Toan ta ling* (3), natif de la province de *Kiang-su*. Ces recherches ont prouvé que l'ancien Chinois ne possédait point d'intonations autres que celles qu'on trouve dans les autres langues. Il n'y existait que deux tons: „le son égal (*ping ching*), dont les lettres finales étaient *ng*, *n*, *m* et les *voyelles;* et „le son rentrant" (*jih ching*), dont les lettres finales étaient *k*, *t* et *p*. Le *chang ching*, ou „Son montant", ne s'est formé que vers la période terminée par la poésie nationale du „Livre des Odes" [*Chi-king*] (4), et le *k'ü-ching*, ou „ton

(1) Nous l'avons indiqué dans cet ouvrage sous le simple titre de „Zeitschrift."

(2) La bibliothèque de la Société n'en possède que le premier volume.

(3) C'est le même que M. Edkins nomme dans sa Grammaire mandarine (pp. 56 et 254) *Toan you thsai* 段玉裁.

(4) Vers l'an 1000 avant J. Chr., (Edkins, Mandarin Grammar, p. 89).

partant", ne s'est formé qu'à l'époque des *Wei* et des *Tsin*, entre 200 et 400 de notre ère (1). M. Edkins n'a que rendu justice à ce lettré chinois, en comparant son génie à celui d'un Bopp ou d'un Grimm (2). En débarrassant la langue chinoise ancienne de ces *tons*, qui rendent l'acquisition de la langue chinoise parlée si formidable à l'étranger, il a ouvert le champ aux comparaisons lexicales de cette langue avec les autres langues.

Il-y-a plus. M. Curtius a émis, dans son Etymologie grecque (3), l'hypothèse qu'un jour la philologie comparée arriverait peut-être à trouver des lois générales, communes à toutes les langues, pour toutes les modifications de son (Lautwandel).

Notre étude présente offre déjà plusieurs preuves de cette hypothèse; et nous y verrons *p. e.* que le changement de son en Chinois a suivi les mêmes lois qu'en Gothique et les langues teutoniques. P.e. le nom de (l'oiseau) chauve-souris 蝠 *pak* ou *pok*, s'est altéré successivement en *fuk* (Canton) et *fuh* (Mandarin); en Goth. le *pak+shin* sanscrit, dérivé lui même de la racine chinoise *pak*, s'est transformé en *fug-l*, puis, en Allemand, en *vog-el* (p. 90). Le verbe *lier* 縛, prononcé primitivement *pak* en chinois, a passé par les formes *pok* (Emoui), *fok* (Canton), *fok* (Mandarin). En Sanscrit ce mot est devenu *paç*, en Gothique *fah-an*, en Ancien-Germain *fög-jan*, puis *fah-an* (p. 11). Le *k* initial primitif s'est souvent adouci en *h* en Chinois, comme le *k* gothique s'est transformé souvent en *h* en Allemand. *Happer* se nommait en ancien Chinois *kap* (哈), puis *gap*, enfin *hap* et *hiah*. En Ancien-Germain, nous avons *kaph-jan*, puis *kapf-en*, *gaf-fen* et *hap-pen* (p. 40).

Le *m* final de l'ancien Chinois s'est presque partout adouci en *n* en Chinois moderne. Même fait dans les langues Indo-germaniques: le nom du menton en Chinois *kam* 㖤 s'est transformé peu-à-peu en *ham*, puis en *han*; en S. le menton se nomme *han+u*, en Goth. *kin-nus* (p. 74).

On trouvera plusieurs de ces exemples dans notre étude; mais nous n'avons eu l'intention que de démontrer d'abord la parenté du Chinois et des langues Aryennes. Quand cette parenté aura été démontrée par plus d'exemples, il sera temps d'en tirer des preuves suffisantes pour les lois générales de la modification des sons (Lautwandel). Plusieurs exemples se présenteront d'eux-

(1) Edkins, Mandarin Grammar, pp. 86 et 254.
(2) Notes & Queries on China & Japan, II, 87—88.
(3) Griech. Etym., I, 75.

mêmes au lecteur en suivant la modification des racines chinoises dans la langue chinoise même et dans les langues indo-européennes.

M. Pott a émis l'opinion qu'on ne pourrait jamais réussir à faire des comparaisons entre le Chinois et le Sanscrit, puisque le Chinois, n'ayant point de flexions grammaticales, ne peut être disséqué. Ses mots sont: „Freilich kann „man überhaupt keine Zergliederung anstellen wollen, wo es nichts zu zerglie-„deren giebt, wenigstens nicht im üblichen Sinne, im Chinesischen — das um „deswillen aber auch vielleicht in gerechter Weise gegen die Zumuthung gleichen „Ursprungs mit Sprachen wie das Sanskrit sich zur Wehre setzt" (1).

Mais l'énoncé de M. Pott n'est pas exact; car il-y-a bien à disséquer en Chinois, quoique cette langue ne possède point de flexions grammaticales. L'écriture chinoise, primitivement hiéroglyphique, a dû s'adjoindre très tôt l'élément phonétique, puisque l'écriture idéographique devint insuffisante pour exprimer tous les mots. On choisissait cet élément phonétique parmi les caractères idéographiques déjà existants; mais, autant que possible, on choisissait pour phonétique un caractère qui avait lui-même aussi la signification de l'idée qu'on voulait représenter graphiquement. Il est probable même qu'il y a eu un temps en Chine où l'écriture était presque purement phonétique. Ainsi le c. 厤 *lik* (*litt.* blé sous abri) était employé pour désigner: 1. loger le blé sous abri, 2. les astres, 3. confusion, 4. silencieux, 5. écurie, 6. bruit confus du tonnerre, 7. fosse, creux de terre, etc.; et ce n'est que plus tard, probablement vers le 2d siècle avant notre ère, qu'on a écrit ce caractère phonétique avec les éléments déterminatifs 1. 止 *loger*, 2. 日 *soleil*, 3. 攴 *frapper légérement*, 4 宀 *toit*, 5. 木 *bois*, 6. 雨 *pluie*, 7. 土 *terre* (2), pour obvier aux inconvénients du malentendu graphique. Le double-sens phonétique, c.-à-d. dans la langue parlée, fut obvié par l'usage d'expressions combinées comme *lai-lik* [來 歷], „le *cours* de la vie", *litt.* „ce qui *vient* et *passe*"; comme *ma-lik* [馬 櫪], „écurie", *litt.* „logement en bois (*lik*) pour chevaux (*ma*)", etc. On trouvera une foule de preuves de cette ancienne écriture phonétique dans le cours de ce mémoire.

Nos recherches ont été basées surtout sur ces caractères phonétiques, qui, ramenés à leur forme radicale primitive, nous ont donné la solution des significations étendues qu'ont les caractères composés dans lesquels ils entrent comme phonétique. En même temps, cette racine radicale nous a donné la clef des significations d'une foule de mots sanscrits et indo-européens, jusqu'ici

(1) Max Muller und die Kennzeichen der Sprachverwandtschaft, Zeitschrift der Deutsch. Morgenl. Gesells., 1855, Band IX, p. 427.

(2 Voyez § 22 pp. 140—151.

inexpliqués. Car, comme Curtius (Griech. Etym., I, 33) le remarque: „quand nous voulons rechercher la signification propre d'un mot sanscrit, nous sommes bien souvent très en peine" . . . . . . „Dans le dictionnaire de Wilson [et aussi de Benfey] une douzaine de significations toutes différentes se trouvent souvent énumérées pour un seul mot, avec lesquelles il est impossible de former un tout."

Il est vrai que depuis quelque temps on a cessé un peu d'établir des racines arbitraires pour cette foule de mots sanscrits; mais pourtant le dictionnaire de Benfey fourmille encore de ces racines *non-autorisées.* Plusieurs de ces soi-disantes racines sont détruites par nos recherches présentes; et des recherches nouvelles sur les racines primitives de la langue chinoise, recherches que les circonstances nous forcent pour le moment à laisser de côté, aboutiront probablement à l'élimination, du vocabulaire sanscrit, de toutes les racines non-autorisées, *inventées* par les grammairiens Indiens. Nous nous estimerons heureux si nos faibles efforts réussissaient à donner alors une impulsion nouvelle à l'étude de la philologie comparée, notre seul guide pour l'histoire des relations des peuples antéhistoriques.

L'indulgence du lecteur est réclamée pour les erreurs typographiques dans ce mémoire, qui a été entièrement composé par des compositeurs chinois, ne sachant pas un mot de Français. L'état de notre santé nécessitant un prompt départ pour l'Europe, nous avons été forcé de hâter l'impression de ce mémoire, de sorte que plusieurs fautes ont dû nous échapper pendant la correction. Ceux qui connaissent les difficultés qu'on éprouve dans l'extrême Orient à faire imprimer correctement un ouvrage, nous absoudront, à ce que nous espérons.

Batavia, Juin, 1872. G. SCHLEGEL.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

§ 1.

Les langues primitives ont probablement été toutes monosyllabiques. En effet, si l'homme est né avec la faculté de pouvoir prononcer des sons articulés, de les développer et de les perfectionner, les premiers sons qu'il aura émis auront été ceux de la joie, de la peur, de la crainte, de la douleur, etc. Ces cris sont partout monosyllabiques.

Ce n'est que plus tard que la langue devient polysyllabique.

„Le langage", dit M. Gaston de Saporta, (¹) cet actif instrument de progrès, varie essentiellement dans ses éléments constitutifs; autre est la langue à flexions des Aryens, autre la langue déjà moins souple, à flexions imparfaites, des Sémites, et ces langues diffèrent des idiomes touraniens, où la flexion disparait, et qui aboutissent au langage purement monosyllabique des Chinois. Le Chinois est à la fois la plus simple et la plus immobile de toutes les langues humaines; il semble aussi que ce soit la plus anciennement fixée.

„Les langues à flexion, ramenées aux racines, se décomposent, en dernière analyse, en termes monosyllabiques dont le sens est plutôt celui d'une qualification que d'un objet ou d'un acte déterminé; l'attribut, dans ce qu'il a d'abstrait, semble donc avoir produit tous les mots; et ces mots auraient été d'abord des monosyllabes que le génie particulier de chaque race aurait ensuite coordonnés de plusieurs manières, tendant toujours à particulariser et par conséquence à multiplier l'expression de toutes les idées, d'abord vagues et flottantes.

„La paléontologie du langage (²) a permis d'affirmer l'existence d'un certain nombre de races supérieures, dont le berceau doit être placé au centre de l'Asie. Les Sémites, les Aryas, les Couschites, forment un premier groupe dont la division en trois rameaux est assez ancienne pour que chacun d'eux ait créé

(1) La Paléontologie appliquée à l'étude des Races humaines. Revue des deux mondes, 1868, p. 957.

(2) *Ibid.*, p. 988.

une famille de langues déjà distinctes il-y-a plus de six mille ans. A côté de ces races, et au delà des traditions qui témoignent chez elles du souvenir de leur commune origine, on en trouve d'autres plus confuses qu'il n'est point aussi facile de ramener à une famille particulière, et dont les langues se rapprochent davantage de l'état monosyllabique primitif, que les Chinois seuls paraissent avoir conservé. Ces races nomades ou touraniennes, asiatiques comme les précédentes, mais plus excentriques, ont été les premières en contact avec les Aryas, lorsque ceux ci habitaient encore leur premier berceau, et plus encore dès qu'ils commencèrent à s'étendre vers l'Aral et la Caspienne. Les Touraniens paraissent avoir pénétré en Europe bien avant les Aryas, quoiqu'ils n'en soient pas les premiers habitants.

„La réunion en une seule mer (1) du bassin aralo-caspien, l'extension de cette mer sur une grande partie des steppes entre l'Oural et le Volga et sur le pays des Kalmouks, sont attestées par les géologues les plus compétents; cette mer baignait au sud le pied du Caucase. Les limites orientales en sont incertaines; mais d'après les observations des voyageurs et les indices tirés des annales de la Chine, elle aurait rempli le désert de Gobi, situé au nord du Thibet.

„Groupés le long des golfes de cette méditerranée primitive, mais séparés par de grandes nappes d'eau, les Touraniens, les Chinois, les Aryas et les Sémites n'ont pu, d'abord, se mêler directement. L'accès de l'Europe leur était fermé, sauf aux Touraniens, qui purent s'y rendre par le Nord. Le desèchement partiel de ces eaux, ouvrit des voies de communication et permit à plusieurs de ces races d'envahir des contrées jusque-là défendues par des barrières infranchissables."

La question de la langue primitive est encore bien indécise. Selon le docteur J. Rae, de Honolulu, la langue Polynésienne serait la mère des langues dites Indou-Européennes. M. W. H. T. Bleek, que Max Müller (2) nomme „un homme très instruit et travailleur, plein de zèle et d'exactitude", réclame, dans sa „Grammaire comparée des langues de l'Afrique méridionale", une place des plus importantes pour les langues des Africains; et il ajoute dans sa préface: „Ce n'est peut-être pas trop s'avancer que de croire que l'étude approfondie du Cafre et du Hottentot conduira à des conséquences et à des effets semblables à ceux dont, au commencement de ce siècle, ont été accompagnés ou suivis la découverte du sanscrit et les travaux comparatifs des savants orientalistes. L'origine des formes grammaticales, celle des genres et des nombres, l'étymologie des pronoms, tant d'autres questions qui offrent le plus vif intérêt au philologue: toutes ces difficultés trouvent leur solution dans l'Afrique méridionale."

(1) *Ibid.*, p. 990.

(2) Discours d'ouverture prononcé à l'Institution Royale de Londres, le 21 Février 1863. [Revue Britannique, Sept. 1861, p. 13].

Or, si la race noire a paru, en effet, la première sur la terre, ses langues doivent être les plus anciennes et les plus primitives. Après la race noire, est venue la race jaune, dont les représentants les plus nombreux, les *Chinois*, ont encore aujourd'hui une langue monosyllabique, sans flexions, et, partant, très primitive et très ancienne. Elle mérite donc l'attention entière des philologues, puisqu'elle a dû influencer, à son tour, sur les langues à flexion et polysyllabiques.

Nous avons lieu d'espérer, dit le savant sinologue M. J. Edkins (1), que nous trouverons des ressemblances très fortes entre les racines de la langne Chinoise, et des langues Indou-Européennes, puisque le Chinois, comme le Mongol et le Turc, appartient à la famille Japhétique; et, étant une langue très ancienne, fournit un champ très favorable aux recherches.

§ 2.

Un progrès énorme dans l'étude des langues fut fait, quand on découvrit l'affinité entre les langues européennes et l'ancienne langue sanscrite. Mais n'est-on pas allé trop loin, en faisant dériver tous les mots des langues, dites Indo-Européennes, de racines sanscrites, sans admettre d'autres mélanges? Le sanscrit lui-même n'est point une langue primitive, mais dérive d'une langue-mère éteinte aujourd'hui et que nous ne pouvons qu'imparfaitement reconstruire. „L'Indien, l'Iranien, le Grec, le Latin, le Slavon, le Lithuanien, l'Allemand," dit M. A. Schleicher (2), „sont également les fruits d'une langue éteinte, comme le Vallache et l'Italien, l'Espagnol et le Portugais, le Provençal et le Français sont ceux du Latin. Ces deux sphères de langues consistent conséquemment de soeurs."

M. Hodgson (3) prétend, dans une lettre adressée au Président de la Soc. Asiat. de Londres, M. Wilson, qu'une grande quantité de mots indigènes (de L'Inde), et même pas peu de mots *sanscrits*, sont, tant dans leur état composé et naturel que dans leur état radical, d'origine *Tatare;* remarquant que les langues Tatares, prises comme une seule et vaste unité, jettent des lumières inespérées et très désirables sur l'état du langage en général, avant la grande triple division en langues Sémitiques, Iraniennes et Touraniennes.

Une des langues qui a retenu le plus possible ses conditions primitives, est certes le Chinois; et comme les traditions nous ont conservé le souvenir de la proximité des races, dites Aryennes, qui ont envahi l'Inde, et de la race Proto-chinoise (4), l'essai de retrouver dans les langues Aryennes des racines chinoises, pourra être fructueux.

(1) Curiosities of Chinese etymology, (Notes and Queries on China and Japan, Vol. II, p. 6.)
(2) Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, VII, 37.
(3) Journal de la Soc. Asiat. de Paris, Févr.-Mars, 1856, pp. 242 et s.
(4) Rodier, Antiquité des Races humaines, p. 175.

§ 3.

Prenons par exemple le nom du premier élément que l'homme ait probablement appris à produire artificiellement: le FEU. Les Indianistes font dériver ce mot, qui est, comme on le verra tantôt, identique dans presque toute la totalité des langues, de la √ sanscrite BHÂ (1). Mais cette racine, qui signifie *luire*, *paraître*, *le jour*, n'explique qu'imparfaitement les différentes formes que le mot „feu" prend dans ces langues, et les Indianistes, p. e., sont forcés de chercher pour la forme grecque *πυρ*, allemande *Feuer*, hollandaise *vuur* et anglaise *fire*, une autre √ sanscrite PÛ, qui signifie *purifier* (2).

Les races Aryennes adoraient le *Feu* comme une Divinité. Encore aujourd'hui les Iraniens adorent le Feu comme leur principal Dieu; et ce culte s'est propagé autrefois jusqu'en Grèce et en Italie. Dès que le feu fut devenu le symbole de Dieu, on a dû sanctifier non seulement son essence, mais même son nom; c'est-à-dire, qu'on n'a plus permis au peuple de prononcer ce nom sacré, comme les Juifs prohibèrent l'usage du nom de l'Ineffable.

Cette coutume est très répandue parmi tous les peuples (3).

„Les Tahïtiens", dit Max Müller, (4) emploient, pour montrer leur respect envers les rois, une coutume qu'ils appellent *te-pi*, et qui est bien plus extraordinaire que leurs expressions métaphoriques. Dans la langue vulgaire, ils cessent d'employer les mots qui forment ou l'ensemble, ou une partie du nom de leur souverain, ou de ses plus proches parents. A la place de ces termes effacés, ils en mettent d'autres. . . . .

„Evidemment, cet usage a eu pour objet d'empêcher le nom du souverain d'être jamais employé, fût-ce par accident, sans respect et dans une simple conversation.

„Mais ce changement n'efface pas seulement les mots, il altère les syllabes qui dans d'autres termes ont le même son. C'est ce que fait observer M. Hale. Par exemple: le roi s'étant appelé *Tu*, mot qui veut dire *se tenir debout*, non-seulement ce terme a été changé en *tia;* mais dans le mot *fetu*, étoile, quoiqu'elle n'ait d'autre rapport que le son avec le mot *tu*, la dernière syllabe a subi la même métamorphose, et aujourd'hui „étoile" se dit *fetia*. *Tui*, „frapper", est devenu *tiai*; et *tu-pa-pau*, „cadavre", *tia-pa-pau*."

En Chinois nous retrouvons le même usage pour la langue écrite. Le caractère 紵 *tchou*, p. e., désignant une espèce de toile grossière, est en même temps le nom particulier de l'Empereur *Hien-fung*. Depuis, on ne peut plus se servir

(1) Benfey, Sanskrit-English Dictionary.

(2) *Ibid.* On l'a dérivé aussi de *pâvaka*, *pûshan*, de la √ *ush* (brûler), etc., etc.

(3) Ce phénomène arrive très souvent en Sanscrit. M. Pott a donné toute une liste de mots Indou-Européens qui n'existent plus en sanscrit. (Etymologische Forschungen, II, 112.)

(4) La Science du langage, (Revue Britannique, Sept., 1864, p. 22).

de ce caractère pour désigner cette espèce d'étoffe, mais on doit la désigner par le caractère tronqué 紅, par respect pour le nom sacré du Souverain.

Le caractère 邦 *pang*, „un état", fut éliminé de la littérature chinoise pendant tout le temps que régnait la maison du fondateur de la dynastie de *Han*, puisque le nom de ce fondateur était 劉 邦 *Liu-pang*. Il fut remplacé par le caractère 國 *kwok*, qui signifiait primitivement „une principauté"; mais qui, par l'élimination temporaire du mot *Pang*, a reçu une signification plus large, tandis que le mot *Pang* est descendu de son rang supérieur et a pris l'acceptation qu'avait primitivement le caractère *kwok* (1).

En parcourant maintenant la série presque innombrable des désignations du feu en sanscrit, nous ne trouvons aucun mot primitif et simple; mais des mots qualificatifs, des paraphrases, pour ainsi dire. Nous ne citerons que *Agni*, dérivé de *añj*, „reluire"; *bhuj+i*, „le dévoreur"; *huta-bhuj*, „le consommateur des sacrifices"; *huta-vaha*, „qui emporte le sacrifice"; *çushma*, „le sécheur", (de *çush*, sec), etc., etc.

Le nom propre du feu a donc disparu de la langue sanscrite; il était devenu *tabou*, à cause de son symbole de Divinité. Par contre, nous ne trouvons dans les langues Indo-Européennes, que les mots *ignis*, en latin et *ugnis*, en lithuanien, qui soient dérivés de *Agni*; et dans les langues polynésiennes que le Javanais *Gni* (feu), qui soit également dérivé de ce mot sanscrit; tandis que, dans presque toutes les autres langues, le nom du feu soit dérivé d'une racine *po* ou *poui*.

Voyons maintenant si le Chinois pourra nous donner la racine primaire de tous ces noms. Nous avons en Chinois deux noms radicaux (primitivement probablement identiques), désignant le feu: 火 *ho* et 炋 *peï* ou *put*, probablement imitatifs du bruit que fait un feu flambant. Or nous croyons que le tableau comparatif ci-contre des noms du feu chez différents peuples, n'a pas besoin de démonstration pour prouver notre hypothèse que tous ces noms soient dérivés du Chinois.

Nous y voyons dans les dialectes de Formose, le changement graduel du son primitif *put* en *putl* et *pul*; les lettres *l*, *r* et *n* étant des liquides qui s'échangent et le π grec se changeant en *f* dans le Gothique, *πυρ* et *fon* se rattachent immédiatement au formosan *pul*. Le *l* se mouille encore dans quelques dialectes formosans en *i*, et ainsi le malais *api*, passant par le Sumatrain *apui*, se rattache encore au Bantaulang et Tibolac *apui* et *pujii*. Enfin, dans le Japonais, Takaafoien et Néo-zélandais, nous voyons les mots *fi*, *afi* et *ahi* dériver naturellement du mot *phi*, prononcé anciennement *put*.

(1) Notes & Queries on China and Japan, Vol. III. p. 179—181.



FEU

Chinois	火 ho	炋 peï
Canton	fo̤	phi
Emoui	ho̤ hoë hë	phi
Anc. son	pu po	put [*phonétique* 不]
Grec. ΦΩ dans φῶς (φωτός), φωΐς (ampoule), φοῖ-ρος pour φω-ριος comp. φαό-βιος (l'arc-du-feu), φοι-νηεις (couleur de feu), etc.		
Latin (âtre)	*fo*-cus.	
Espagnol (feu)	*fue*-go.	
Italien	*fo*-co.	
Français	*feu.*	
„ (âtre)	*foy*-er.	
Ile Formosa (1).		
Dialecte Sibucun		sa-*puth.*
„ Pai-tchien		a-*putl.*
„ Banga		a-*pul*-o.
„ Bantanlang		a-*pui.*
„ Tibolac		*pujii.*
Ile Sumatra.		
Dialecte Aboung (Lampong)		a-*pui.*
Madurais		' a-*poi.*
Malais		a-*pi.*
Siamois		*fai.*
Japonais		*fi.*
Ile Takaafo (Amérique)		a-*fi.*
Néo-Zélandais		a-*hi.*
Gothique		fon (pour *pul*).
Grec		πυρ (*r* pour *l*).
Anc. Germain		fiur.
Angl. Saxon		fyr.

Il est possible cependant que le Gothique *fon* doive être rapporté au tudesque *funk*, allemand *Funke*, hollandais *vonk* (étincelle), que nous faisons dériver du mot chinois *fung* 烔 „s'enflammer", composé de la clef du *feu* (火) et de l'ancien

(1) Notes & Queries on China and Japan, Vol. I, p. 70.

phonétique *pang* (風) *vent*. Il nous semble du moins inadmissible de faire dériver ces mots avec Pott [1] de la √ skt. *pū́* (purificare), à cause de la double consonne finale *nk*.

Il en est de même du nom du lait (grec, *γαλα* [*γαλακ-τος*], latin *lac*, Goth. *miluks*, A. S. *meoluc*, etc.), que les Indianistes font dériver du verbe sanscrit *mrij*, qui aurait passé par les formes *mrik*, *mirk* = *milk* [2]. Ce verbe, cependant, signifie en sanscrit: frotter, laver, purifier, détruire, mais jamais, ni *traire*, ni *lait*. D'ailleurs le lait qu'on trait n'est point le premier lait que l'homme ait connu. Le premier lait est celui de la femme, et l'enfant *suce* ce lait. Donc le mot *lait* aurait dû plutôt avoir été dérivé d'un verbe *sucer* que d'un verbe *frotter*. Il est d'ailleurs plus rationel de supposer que le *substantif* „lait" ait précédé le *verbe* „traire ou sucer du lait", puisque le lait de la mère sort naturellement de son sein dès qu'elle a enfanté.

De là, en Chinois, et dans d'autres langues, le nom du *sein* et du *lait* maternels est identique. Ce nom primitif a disparu dans les langues aryennes pour faire place au nom du lait des sacrifices. C'était encore l'idée religieuse qui a fait disparaître ce nom primitif, comme elle avait déjà fait disparaître le nom primitif du Feu.

L'étude comparée des langues nous a appris que, lors de l'émigration des races Indo-Européennes, la domestication du boeuf était faite. Elles durent donc connaître le lait de vache et avoir un nom pour cette substance. Cependant la racine sanscrite des noms du lait: *sūma*, *doha*, *gorasa*, etc., ne se retrouve plus dans aucune autre langue Indo-Européenne, et il semblerait donc que le nom sanscrit correspondant au nom du lait chez ces peuples ait disparu du vocabulaire sanscrit. La cause en est probablement celle-ci: „Le grand schisme des Aryas en Perses et Indiens", dit M. Weber [3], „semble avoir été amené principalement par l'influence des idées religieuses, en tant que les Perses mettaient en avant les conceptions divines morales, et les adoraient exclusivement, tandis que les Indiens conservaient à côté d'elles leurs anciennes divinités, et même de telle façon, que le culte de ces dernières a totalement supplanté le culte des premières."

Quand donc, par suite de ce culte des symboles matériels, la vache fut devenue sacrée, et qu'on fit usage de son lait dans les sacrifices, le nom de cette substance devint *tabou*, et fut remplacé par le nom *sūma*, qui est dérivé de *soma*, nom donné au suc enivrant du Sarcostema viminalis, et qu'on crut être le nectar des Dieux [4].

(1) Etymol. Forsch., II, 217.

(2) Benfey, Dict. Skt. Angl. sub. v. *mrij*.

(3) Indische Skizzen. Die neuesten Forschungen uber d s alte Indien, p. 12.

(4) Weber, op. cit., p. 17. Benfey, Skt. Engl. Dict., sub. v. *Sūma* et *Soma*.

Le γάλακ des grecs, ou la racine *lak* dans le nom du lait chez les peuples Indo-Européens, ne peut donc être dérivée du sanscrit, puisque le mot correspondant en a été éliminé. Aussi M. Lottner (1) n'admet point la dérivation de ces mots de la √ skt. *mrij*, qu'il trouve insoutenable, et que M. Leo Meyer (2) trouve très hazardée à cause de la consonne initiale.

Les noms du lait dans les langues Indo-Européennes, qui ne se font dériver, ni du *Soma*, ni du *mrij* sanscrit, dérivent cependant très plausiblement du Chinois.

Les Chinois nomment généralement le lait *ju* 乳, mot qui signifie au propre les *mamelles*, le caractère figurant „un *enfant* 子 pressant le *sein* 乙 de sa mère, avec les *mains* 爪."

Mais le véritable nom de la substance lactée des animaux est *lok*. La transformation du lait en beurre est définie ainsi dans le dictionnaire de Khanghi:

„Des *mamelles* (ju) sort le *lait* (loh); du lait sort la *crême* (sang su); de la crême sortent les *caillebottes* (chuh-su) et des caillebottes sort le *beurre* (ti hu) (3).

Les caille-bottes ou le lait caillé était celui dont on se servait dans les sacrifices, et alors on le nommait *Mih-lih* 醥 醨 (4). Le premier de ces caractères est composé de la clef des vases de sacrifice et du caractère *mih* qui désigne la serviette avec laquelle on couvrait les vases contenant les viandes de sacrifice (5), et le second est composé de la clef des vases de sacrifice et du caractère *li* qui désigne une calebasse, puisque les coques d'oeufs et les calebasses sèchées sont les seuls vases que le lait caillé ne puisse pénétrer (6). Le *Mih-lih* était donc le véritable lait de sacrifice. On le prononçait primitivement *mik-lik*.

Qu'on jette maintenant les yeux sur le tableau suivant, et l'on verra comment nos noms du lait dérivent de ces deux noms chinois.

---

(1) Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, VII, 174.

(2) *Ibid.*, V, 381.

(3) 從乳出酪. 從酪出生酥. 從生酥出熟酥. 從熟酥出醍醐. Khanghi, Dict. Imp.

(4) 醥醨酪滓 *Ibid.*

(5) *Ibid.*, in verb. 冪.

(6) Khanghi, Dict. Imp. i. v. 醍.

Chinois mandarin 酪	loh [caillebottes] 醥 醷	mih-lih.
Anc. pron.	lok {lak}	mik-lik.
Grec.	*γά-λα, γα-λακ-τος.*	
Latin	lac.	
Anc. slavon		*m–lêk*-o.
Goth.		*mi–luk*-s.
Angl. Sax.		*meo–lc, meo–luc.*
	[traire].	*me–lc*–an.
Ancien Norske		*miö–lk.*
Allemand		*mi–lch.*
Hollandais		*me–lk.*
Anglais		*mi–lk.*
Français	lait.	
Portugais	leite.	

Il est évident que le double nom chinois *mik-lik* a dû se transformer en *m–lik* par contraction, et ensuite donner naissance aux noms Indo–Européens *milk* par transposition des consonnes *l* et *k*.

Quant au *t* dans le *γαλακτος* et lactis grec et latin, il n'appartient point à la racine, qui est *lak*. Ceci est prouvé par l'expression *de–lic–i porci*, cochons sevrés (1). M. Kuhn (2) a parfaitement expliqué le *γα* dans *γα–λακ* par *go* = boeuf. Le composé chinois *gu–lok* 牛 酪, „lait de vache", est l'équivalent exact du grec *γα–λακ*; et cette expression est formée de la même manière que l'expression sanscrite *go–rasa* (lait), c.-à-d. *liquide* (rasa) du *boeuf* (go). Bopp (Gram. comp. § 123) est de la même opinion, et explique le *a* de *γα* (*gô*) par la forme *gau* pour *gô*; exactement comme en dialecte de Canton le mot *gû* est devenu *ngau* (5). L'étymologie proposée par M. Weber (3), de *go–rakta* est insoutenable puisque *rakta* signifie *sang* et non lait (4).

L'objection faite contre l'étymologie de Kuhn, que le boeuf n'est jamais appelé *ga* ou *go* en grec, mais toujours βο (ῦς), disparaît, quand nous verrons tantôt que la racine grecque dans βοῦς, n'est point une alteration du sanscrit *go*, mais est directement dérivée du verbe onomatopique chinois *bo*, „beugler" (5).

---

(1) Curtius, Griech. Etym., I, 142.

(2) Zur ältesten Geschichte der Indo-germanischen Völker, Berlin, 1845, p. 8.

(3) Indische Studien, I, 340.

(4) *Rakta* est dérivé du verbe *rañj*, colorer, rouge.

(5) Voyez § 8.

§ 4.

Une des plus funestes erreurs que nous croyons avoir été commises par les Indianistes, c'était de faire dériver, à l'exemple des grammairiens indigènes, presque chaque substantif ou nom d'objet d'une racine verbale. Cette tendance, contre laquelle Curtius (1) et autres ont déjà élevé la voix doit, rigoureusement poursuivie, aboutir à des impossibilités, surtout en raison des actions qu'on ne peut exercer qu'au moyen d'un objet fabriqué, en dehors de la personne agissante. Par exemple les Indianistes font dériver le mot qui sert à désigner la pièce de bois courbée par laquelle on unit deux bêtes-de-trait — le joug — d'une racine verbale *yuk*, qui signifie lier, joindre, mêler, séparer. Mais avant de pouvoir joindre, unir ou lier ensemble deux bêtes-de-trait, il fallait nécessairement avoir l'instrument, l'objet par lequel on pouvait les unir. Le *substantif* JOUG a donc nécessairement dû précéder le verbe „UNIR AU JOUG (2). Aussi, dans toutes les langues Indo-Européennes, le substantif est toujours racine, le verbe, composé; ainsi nous avons en

	Substantif	Verbe.
Allemand	Joch	jochen.
Hollandais	juk	jukken.
Latin	jug-um	jungere.
Français	joug	mettre au joug.

La racine sanscrite *yuk* ou *yuj* dans *yuga*, „le joug" a donc dû signifier primitivement, *non* le verbe „jungere", mais le substantif „jugum". Or il nous semble que cette racine se trouve dans le nom chinois du youg 軛, caractère qu'on prononce maintenant *gih*, mais qui se prononçait autre fois *gik* (3). Dans l'ancien dialecte d'Emoui il se prononce encore aujourd'hui *ik*, altération de *gik*, et en dialecte de Canton *ak*, altération du son primitif *gak*. L'hieroglyphe chinois est composé de la clef des attelages, et du caractère *gik*, pièce d'arbre noueuse — soit un morceau de bois noueux (et courbé) servant d'attelage.

(1) Griech. Etym., p. 85.

(2) Cette supposition est confirmée par le Chinois, où l'on dit p. e. 加之以軛 *kia tchi i gih*, „to put a yoke on one" (Medhurst, Chin. Dict.). Il n'y-a pas de verbe *jouger* en Chinois, comme il n'y-en-a pas en Français.

(3) 軛乙革切. 於革切, *Vide* Khanghi, D. I.

Nous avons donc en

Anc. Chinois	軛 gak gik.	
Emoui		ik.
Sanscrit	*yug*-am.	
Perse	jugh.	
Latin	*jug*-um.	
Grec	*ζυγ-όν*.	
Goth.	juk, ga-*juk*.	
Anc. Slavon		*ig*-a.
Slavon épiscopal		*ig*-o.
Lett.	jûgs.	
Anc. Germ.	joh.	
Angl. Sax.	ioc, iuc.	
Allemand	joch.	
Hollandais	juk.	
Anglais	yoke.	
Français	joug.	

La √ Skt. *yuj* ou *yuk*, dans sa signification de *lier*, nous paraît directement alliée au mot chinois 約 *yoh* (anc. pron. *yak* ou *yok*, Emoui *yok* et *yak*, Canton *yök*), signifiant: *lier*, *lier par contrat*, un *traité*, *contrat* ou *pacte*; et d'où dérivent les mots sanscrits *yoga* (jonction), *yukti* (un contrat écrit) = chinois 約 單 *yok-tan* (un contrat écrit), et le *jux* dans le mot latin *con-jux* = chinois 婚 約 *hoan-yok*, le pacte conjugal.

A cette racine *yok*, „lier", se rattachent deux autres racines Indo-chinoises portant la signification de *prendre* et de *lier*.

„Se saisir d'une proie" se dit en Chinois 搏 *poh*, caractère composé de la clef de *main* et du phonétique *poh* „s'étendre." Ce caractère se prononçait anciennement *pak* et plus tard *pok*, prononciation qu'il a gardée dans le dialecte de Canton. A ce mot se rattachent le Sanscrit *pakch*, l'Allemand *packen* et le Hollandais *pakken* (se saisir de). Le mot „lier avec une corde", s'écrit en Chinois 縛 *foh*, et est composé de la clef des cordes et du même phonétique *poh* („s'étendre"). Il se prononçait également d'abord *pak*, puis *pok*. A Emoui on le prononce *pok*; mais dans la langue vulgaire on dit *pak*, prononciation primitive de ce caractère. A ce mot se rattachent le Sanscrit *paç* (lier); le Latin *pac* dans *compesco* (pour com-*pec*-so), „retenir", *pac-isco*, faire un contrat, se lier; le Gothique *fah-an*, *fah-jan*; l'ancien Germain *fah-an*, *fög-jan* et l'Anglo-Saxon *feg-an*, *ge-feg-an*.

Mais l'exemple le plus curieux où le système de faire dériver les substantifs de racines verbales puisse conduire, est certes celui de l'étymologie acceptée des mots sanscrits *manus*, *manushya* et *mantu*, „homme." Ces mots sont dits être dérivés de la racine verbale *man*, „penser", donc: „l'être pensant, intelligent!" Peut-on se figurer qu'un homme primitif et sauvage soit arrivé à une civilisation déjà aussi raffinée d'avoir inventé un nom pour une chose aussi *abstraite*, aussi hors de la *portée matérielle*, que la PENSÉE, *avant* d'avoir inventé un *nom* pour sa *propre personne*, que ses sens durent lui présenter d'abord! Le simple bon sens aurait — il nous semble — dû avertir les Indianistes que cette dérivation est *absurde*. D'autant plus que chez les peuples qui sont venus *après* les Arya, c'est justement le contraire qui a eu lieu. En Latin *humanus* est dérivé de *homo*, en Allemand *menschlich* de *Mensch*, et non le contraire. En chinois 仁 *dzîn* (humain) est dérivé de 人 *dzîn* (homme). Mais selon les Indianistes, la qualification de la faculté la plus précieuse de l'homme, aurait devancé la qualification de la bête humaine même (1).

Il faut donc absolument chercher une autre racine pour ces noms de l'homme, et ici encore elle nous est donnée par la langue chinoise. En Chinois, l'homme, pris collectivement, est désigné par le caractère *Mîn* 民, „l'espèce humaine croissant en masse, comme l'herbe." L'ancien caractère 光 représentait une montagne couverte de plantes 山 et un homme accroupi 儿, donc: „hommes accumulés ensemble comme l'herbe des montagnes". L'ancienne prononciation de ce caractère, conservée à Canton, était *Man*, et, selon nous, elle est la racine dans les mots S. *man-us man-ushya*, *man-tu*, gothiques *man*, *mann-a*, *mann-isks*, anglo-saxons *man*, *mann*, ancien germain *mann-isco*, etc. De même que le son primitif *man* s'est changé en *min* en chinois, il s'est changé également en *e* dans le Persan *men-ush*, l'Anglo-Saxon *menn-esc*, *menn-isc*, l'Allemand et le Hollandais *men-sch*, l'Anglais *men*.

La racine sanscrite *man* „l'espèce humaine", a donc encore été perdue dans cette langue en signification correspondante, et nous pensons donc que la forme

(1) Comment une étymologie, une fois acceptée, peut égarer même les esprits les plus perspicaces, est prouvé dans ce cas par Curtius, qui, après avoir démontré clairement, dans son introduction à son „Etymologie grecque", *que les idées abstraites sont nées des idées concrètes* (pp. 76, 84, et passim), finit par faire une exception pour le mot *man* (penser) dont il dérive le nom de l'homme: *mann*. Diefenbach (Wörterb. II, 33) a senti l'absurdité de cette étymologie, et a ramené *mann* (homme) à la √ *mar* (mourir); mais cette étymologie pèche par le défaut de la concordance des sons, comme Curtius (Ibid. p. 85) l'a très bien observé. Il est vrai, que sans l'ancien Chinois, nous serions aussi embarrassés que ces savants, pour trouver l'étymologie du mot *Mann*.

verbale *man*, „penser" est un mot postérieur, dérivé du substantif *mantu*, „homme", quand on voulut exprimer la faculté qualificative de l'espèce humaine, celle de pouvoir PENSER.

Ce ne serait pas la seule racine perdue dans la langue sanscrite, comme nous allons le démontrer par quelques autres exemples.

§ 5.

Le nom du *sang* en sanscrit est *rudh+ira*, d'une racine *rudh*, perdue en signification correspondante, dit M. Benfey. De ce mot *rudhira* on fait dériver l'ancien germain *rôt*, l'anglo-saxon *réad*, *roder*, le greo ἐ·ρυθ·ρος, ἐ·ρευθ·ος, ῥού·σ·ιος, le latin *rut-ilus*, *rufus*, *ruber*, *robigo*, tous mots comportant la signification de *rouge*. Mais comme le sancrit rudhira ne signifie point *rouge*, mais *sang*, tandis que tous les dérivés signifient *rouge*, il faut que la √ perdue *rudh* ait comporté les deux significations de *rouge* et de *sang*. Or, le Chinois nous a conservé cette double signification dans les caractères 膟 et 脟 *liuh*, „la chair de victimes de sacrifice sanglante" (1). Ces caractères sont composés de la clef des *chairs* et de l'élément phonétique *lut*.

Ces caractères se prononcaient anciennement *lut* (2), prononciation qu'ils ont conservée dans les dialectes d'Emoui et de Canton. La chair de sacrifice étant non seulement *sanglante*, mais aussi *rouge*, les Indo-Européens ont conservé la signification de rouge au mot *lut* (*rut*) tandis que les Indiens ont gardé la signification de *sang* dans leur mot dérivé *rudhira*.

—

En sanscrit une mouche se nomme *makshîkâ*, et un cousin ou moustique *maçaka*, deux mots qui sont alliés, et que M. Benfey ne déduit d'aucune racine. Il est clair que cette racine doit être *mak*, quoiqu'elle ait disparu du vocabulaire sanscrit. Elle est conservée cependant dans le Chinois, où le cousin se nomme 蟔 *moh* ou 蠛 *mih* (3). L'ancienne prononciation de ces caractères était *mok* et *mik* (4). Dans le dialecte d'Emoui ils se prononcent *bok* et *bik*, et dans celui de Canton *mok* et *mak*, cette dernière forme étant probablement la plus ancienne.

La transition de la voyelle *a* en *o* (*u*) et *i* se répète dans les langues Indo-Européennes, comme le tableau suivant le démontre.

---

(1) 膟 祭 血 肉, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 膟 劣 戌 切 音 律, *Ibid.*

(3) 蟔 蠛 小 蚊 也, *Ibid.*

(4) *Ibid.*

Anc. chinois	mak	mok	mik
Sanscrit	mak-shîka.		
	maç-aka.		
Zend	makh-shi (1).		
Auglo-Saxon			micge.
Anglais			midge.
Anc. Allemand		mucc-a	
Allemand		Mücke.	
Hollandais		mug.	
Latin		musca.	
Lithuanien		musse.	
Bohémien		maucha.	

—

Le miel d'abeille et, par trope, l'adjectif doux, se nomment en sanscrit *madhu*. Ce mot bi-syllabique présuppose une racine *madh*, perdue en signification correspondante. Cette racine est conservée encore dans le Chinois, où *miel* et *doux* se nomment *mih* 蜜, caractère prononcé primitivement *mat*, comme dans le dialecte de Canton. Au *madhu* sanscrit, dérivé de la racine chinoise *mat* (miel et doux) sont alliés le grec *μεθυ* (vin sucré), l'ancien germain *med-u* et *mit-o*, l'anc. slavon *med-o*, le slavon épiscopal *med-ŭ*, le lithuanien *med-us* (miel), et l'anglo-saxon *med-u* et *med-o* (vin épicé).

Nous noterons encore qu'en Chinois l'abeille-à-miel se nomme 蜜蜂 *mih-fung*, *litt.:* miel-abeille (Anglicé *honey-bee*), comme elle s'appelle en sanscrit *madhu-kara*, *madhu-krit*, „qui fait (*krit*) le miel (*madh-u*)."

—

La racine du mot sancrit *kânda*, „la tige d'une plante d'un noeud à l'autre", est également perdue. Nous croyons la retrouver dans le Chinois où un roseau, ou une canne de bambou, se nomme 竿 *kán*, caractère composé de la clef du bambou et du phonétique *kán;* une tige de riz se nomme également *kán* 秆 caractère composé de la clef des céréales et du phon. *kán;* une canne de bois pour se promener ou se défeudre se nomme aussi *kán* 杆, caractère composé de la clef du bois et du phon. *kán*. A ces mots se rattachent le grec *κάν-να* (roseaux) *καν-ών* (une canne droite pour mesurer, etc.), le latin *can-na* (roseaux) et *căn-on* (canne de mesure), le francais *canne* et l'anglais *cane*.

Les premiers vases pour boire en Chine étant probablement faits d'un noeud

(1) Bohlen, ling. Z., p. 24.

ou d'une section de canne de bambou, on les nommait également *kân* [鼎+干] (1), caractère composé de la clef des vases et du phon. *kân*. Nous croyons pouvoir rattacher à ce mot le Hollandais *kan*, l'Allemand *kanne*, le Danois *kande*, le Norvégien et Suédois *kanna*, et l'Anglais *can*, mots qui signifient tous une espèce de vase.

—

Le grec κάνναβις, le latin *cannabis*, l'anc. germ. *hanaf*, l'anglo-saxon *haenep* (chanvre) dérivent selon les Indianistes du sanscrit *çana*, espèce de chanvre, nommée *San* par les Anglais. La racine *çan* de ce mot ne se retrouve plus dans le sanscrit, mais on la trouve dans le mot chinois *kien* 葌, espèce de chanvre. Ce caractère se prononçait primitivement *kân*, prononciation qu'il a conservée dans les dialectes de Canton et d'Emoui. Il est composé de la clef des plantes et du phon. *kân* qui signifie *luxurieux* — „la plante luxurieuse" — désignation excellente pour le chanvre. Cette plante est mentionnée dans le *Wu-yueh-tch'un-ts'iu*, le plus ancien des ouvrages historiques contemporains de la Chine, et qui traite de l'histoire des petits états *Wu* et *Yueh* depuis le 12ᵉ jusqu'au 5ᵉ siècle avant notre ère (2). On lit dans cet ouvrage qu'un certain *Kan-tsiang* et sa femme, s'étant précipités dans la fournaise en forgeant des épées, la postérité n'osait plus forger des épées sans s'envelopper la tête et les reins de bandages de chanvre (cannabis sativa) et sans se revêtir d'un habit de *San* (*kien*) — c.-à-d., en habit de deuil (3). Notre racine *kân* se retrouve encore dans le russe *kon-apli*, *kon-opel* et le polonais *kon-op*.

—

On s'est beaucoup disputé en Angleterre sur la dérivation du mot sanscrit *tan*, „résonner" (d'où tonnerre) de la √ *tan*, „tendre un arc", et on s'est demandé si les anciens Aryas avaient déjà fait tant de progrès dans la physique que de connaître l'expansion de l'électricité. Mais l'explication est beaucoup plus simple. En lâchant la corde tendue d'un arc, cette corde vibre avec un bruit plus ou moins fort, bruit qu'on peut comparer au son *tann-n-n-n-n-n* bien vibré. Ce même son peut servir encore à exprimer le roulement du tonnerre; et effectivement, en Chinois, tous ces sons sont rendus par le mot et caractère *tân* 彈. Ce caractère, composé de la clef des *arcs* et du phon. *tân*, signifie

(1) 古刊切音干鼎也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) Wylie, Notes on Chinese literature, p. 32.

(3) 干將鑄劍夫妻入冶爐中. 後世麻絰葌服. 然後敢鑄, *Vide:* 吳越春秋.

„tendre un are"; puis, comme signification dérivée: „un instrument de musique ou guitare à cinq cordes", (1) „éclater comme des fusées" (2), et enfin „roulement du tonnerre", 雷 彈 *lui tân*, expression conservée dans le dialecte d'Emoui.

Au lieu du phon. 單 *tân*, on emploie aussi le phon. *tien* 眞, uni à la clef de la terre; comme dans la phrase 雷 塡 塡 兮 雨 冥 冥 lui *t'ien t'ien* hi! yü ming ming, „Le tonnerre *tonne*! la pluie est obscurçissante!" (3) L'ancien son de ce caractère était probablement *tin* (comme dans le dialecte de Canton) ou *tan* (4).

Le sanscrit *tan* (tendre un arc, résonner), le latin *ton-are* (résonner), *ton-itru* (tonnerre), l'anc. germain *don-ar*, l'anglo-saxon *thun-or*, l'allemand *tön-en* (résonner), *donner* (tonnerre), etc., dérivent donc très plausiblement du Chinois 彈 *tân*, signifiant: 1. Tendre un arc; 2. Le résonneur (guitare); 3. Tonner.

§ 6.

Quelque fois des mots ont été éliminés du sanscrit par suite de la civilisation croissante, *après* la séparation des races. On cherche par exemple, en vain dans le vocabulaire sanscrit le mot correspondant à notre mot *moulin*, commun à tous les peuples Indo-Européens. La dérivation du sanscrit *mrid* (conterere, comminuere), proposée par Kuhn, (5) Pott, (6) et autres, n'est point soutenable. Aussi Lottner (7) tient ces mots européens pour indigènes et non dérivés du sanscrit.

Nous savons par les recherches géologiques que le moulin circulaire, tourné par un manche horizontal ne date, en Europe, que depuis l'époque de bronze; c'est le *pistrinum* des romains (8). Le moulin de pierre plat, sur lequel on broyait le blé en frottant dessus avec une autre pierre mi-convexe, date de l'époque de la pierre polie en Europe. On s'en sert encore dans l'Afrique centrale chez les Mangajas, les Makalolos, les Landines et autres peuples (9). Ce

(1) La guitare de l'ancien empereur *Chun* (avant. J. C. 2285) était nommée tân, 舜 彈 五 絃 之 琴, *Vide* Khanghi, Dict. Imp.

(2) Williams, Tonic Dict. of the Canton-Dialect.

(3) *Vide* 楚 辭 九 歌, apud Khanghi, Dict. Imp.

(4) Voyez plus loin, § 21 sous la racine *Tan*.

(5) Zur ältesten Geschichte der Indo-germ. Völker, p. 16.

(6) Etymologische Forschungen, II, 220.

(7) Zeitschrift für vergl. Sprachf., VII, 22.

(8) Figuier, l'Homme primitif, p. 417. 2d. Edit. De la √ sanscr. *pish*, „moudre, piler."

(9) *Ibid.*, p. 252.

moulin, ainsi que le verbe *moudre*, se nomment en Chinois 磨 *mo*, caractère composé de la clef des *pierres*, et de l'élément phonétique *ma*. On disait donc en:

Chinois	*mo* ou	*ma*
Nous trouvons maintenant en :		
Gothique		*ma*-lan
Celtique		*ma*-lin
Anc. Norske (frotter, broyer)		mâ
(temps parfait)		ma–tha
Lithuanien	*ma*-lunas	*me*-lu, *ma*-lti
Slavon	*m*-la	*m*-ljeti
Anc. Germ.	*mu*-li	
Irlandais	*mei*-le	
Gallois	*me*-lin	
Bohémien	*m*-lyn	
Latin	*mo* la	*mo*-lo
Grec	*μυ-λη*	*μι-λλω*
Allemand	*müh*-le	*mah*-len
Hollandais	*mo*-len	*ma*-len
Français	*mou*-lin	*mou*-dre

Il nous semble donc que les races qui ont peuplé l'Europe ont tous conservé le nom du moulin primitif, tandis qu'il a été perdu en Sanscrit, et a été remplacé par d'autres termes usités pour désigner le moulin tournant.

—

L'action de frotter un morceau de silex sur une pierre plate pour l'aiguiser étant la même que celle employée pour écraser, par frottement, le blé sur une pierre, cette action fut nommée *li-mo* 厲 磨 ; le caractère *mo* étant le même que celui qui sert à désigner le moulin primitif, et qu'on prononçait *mo* ou *ma*. De là, en latin, le substantif *li-ma* et les verbes *li-mo* et po-*li*-re, que nous ne pouvons faire dériver avec Benfey du mot sanscrit *li*, signifiant *visceux*, *soluble*.

—

Une *pierre* ou une *roche*, ainsi que la racine verbale „glaner des épis de blé" sont nommées en sanscrit *çila*. M. Benfey croit le mot *çila* (roche) probablement dérivé de la racine *ço* (pointu, aigu) + *la*.

La langue chinoise possède un composé pareil dans le caractère [石利] *lah*, composé de la clef des pierres (chih) et de l'augment *li* 利 „aigu, pointu."

Ce caractère composé se prononçait primitivement *lap*, comme dans les dialectes de Canton et d'Emoui. Nous ramenons à cette racine le mot latin *lap-is*, „une pierre", sur la racine duquel les savants ne sont pas encore d'accord; car l'étymologie de Benfey, du sanscrit *grâvan* (1) „une roche", par une forme grecque *λααας* = *λᾶας*, nous paraît trop hazardée, et M. Pott (2) semble la condamner.

—

Un fait remarquable c'est que, tandis que le nom de *l'étalon* dans les langues Indo-Européennes dérive directement du Sanscrit, comme: (Zend) *açpa*, (Persc) *asp*, (Arménien) *asb*, (Lithuanien) *aszwà*, (Latin) *equus*, (Grec) *ἵππος*, (Aeolien) *ἴκκος Ἴκκος*, (gallois) *epos*, (goth.) *aihvus*, (anc. Allemand) *ehu*, du Sanscrit *açva* (la bête rapide); et comme (l'anc. germ.) *hros*, (A. S.) *hors*, (Allemand) *Ross*, (Anglais) *horse*, du Sanscrit *hresh* (hennir) —— le nom de la jument: *Mähre*, *mare*, *maer*, etc., ne puisse dériver d'aucune √ sanscrite, (3) mais dérive directement du Chinois.

Dans cette langue le nom générique du cheval est *ma* 馬, et celui de la jument également *ma* 媽 (4). En dialecte d'Emoui le cheval se nomme *bé* ou *bä*. Au Japon il se nomme *u-ma*; dans les isles Lieou-kieou ou Lou-tchou, *ma*. Dans la langue mongole le suffixe *ri* est ajouté à la racine *ma*, et le cheval y est nommé *mori*, d'où dérivent certainement l'anglo-saxon *mear*, l'anc. allem. *merihhá*, *marah*, l'anc. kelte *marca*, le bas-breton *march*, le gael. *marc*, le lithuanien *merga*, l'allemand *Mähre*, l'anglais *mare*, le hollandais *merrie*, etc.

—

Nous ramenons à cette racine *ma* le mot *ma* 馮 EAU, caractère composé de la clef de l'eau et de *ma*, „cheval"; caractère exprimant le mouvement des vagues ressemblant à une troupe de chevaux en course.

Nous croyons retrouver cette √ dans le latin *mare*, slav. *more*, lith. *marios*, goth. *marei*, irl. *muir*, anc. germ. *meri* (mer). Ces mots se seraient formés exactement comme nos mots indo-germaniques pour le cheval, dérivés de la √ chinoise *ma* par l'intervention du suffixe tatare *ri*. M. Pott (5) ne trouve point de √ sanscrite pour ces mots, et Curtius (6) rejette la dérivation du sanscrit *vári* (eau) faite

(1) Sanscrit-Engl. Dict., p. 279.

(2) Zeitschrift VI, 120.

(3) La dérivation du skt. *mrij* (ci-dessus p. 8) est tout-à-fait insoutenable. M. Pott (Etym. Forsch. I, 116) ne se décide point pour elle.

(4) De 女, „femelle" et 馬, „cheval."

(5) Etym. Forsch. II. 113.

(6) Zeitschrift I, 33.

par Bopp, puisque dans tous les mots Européens l'initiale est *m* et non *v*. Mais sa propre étymologie de la √ *mṛi* (mourir) ne nous paraît pas plus heureuse, car la mer est plutôt une masse d'eau vivante, turbulente, que morte. Les grecs, p. e., nommaient la mer *θάλασσα* (= *ταράσσω*, *θράσσω*) „l'agitée, la turbulente."

Chez les Chinois l'ocean se nomme *yang* 洋, hieroglyphe composé de la clef de *l'eau* et de *mouton*, caractère basé sur le même principe que celui de 馮 *ma*. Nous ne disons point *chevaucher* en parlant de la mer; mais le marin français dit, comme le Chinois, „la mer *moutonne*", quand elle commence à s'agiter et à blanchir. (1)

—

L'étymologie du nom du renard dans les langues Indo-Européennes: *ἀλώπηξ*, vulpes, Fuchs, a désespéré tous les savants. L'étymologie la plus ordinaire, celle du sanscrit *lopâka* ou *lopâpaka* (chacal), *litt.:* „qui mange la charogne", est absolument absurde, puisque, comme le professeur Schmidt-Göbel l'a déjà remarqué, (2) le renard ne mange JAMAIS la charogne. Pott (3) fait dériver *vulpes* du préfixe *vi* (dis) et de √ *lup* (scindere) = „le déchireur," „le brigand." Grimm fait dériver *Fuchs* de l'anc. Norske *fax* (coma) = „le velu." Mais Pott reconnaît lui-même l'insuffisance de ces étymologies, en disant que ces mots prouvent à la fois *trop* et *trop peu*; *trop:* puisque les désignations de *brigand* et de *velu* peuvent s'appliquer à une foule d'autres animaux sauvages; *trop peu:* puisque le renard possède d'autres qualités distinctives qui ne sont point exprimées par ces qualifications. En Chinois le renard se nomme *fuh* ⿰豸伏 (4) caractère composé de la clef des animaux et de *fuh*, „se fourrer, ramper" (anglais „to crouch"); soit „la bête rampaute", désignation excellente pour le renard qui ne s'avance qu'en rampant et en se cachant. L'ancienne prononciation de ce caractère était *puk* (5) A Emoui ce caractère se prononce *hok* et *pok*, à Canton *fuk*. Or de ce mot dérivent très plausiblement le goth. *fauhô*, l'allemand *Fuch-s*, l'anglais *fox*, le lith. *lape* (diminutif *la-puk-as*), le grec *ἀλώ-πηξ*, le latin *vul-pes* (diminutif *vul-pek-ula*.). Förstemann est le seul qui ait entrevu la véritable composition du mot grec, en séparant *ἀλώπηξ* en *ἀλάομαι* (rôder) et le suffixe *πεκ* (= chin. *puk*), et en y assimilant

(1) Dict. de L'Academie.
(2) Zeitschrift IV, 261.
(3) Etym. Forsch., II, 149.
(4) ⿰豸伏 狐 也, Khanghi, Dict. Imp.
(5) 房 六 切, Khanghi, Dict. Imp.

l'ancien germain *fauhô*. ([1]) L'étymologie du S. *vrkas*, „le déchireur," est aussi fautive. M. Schleicher ([2]) dit qu'il n'y-a aucun doute que *vulpes* ne soit un véritable mot latin, et que, comme tel, il ne peut dériver de *vrka*, puisqu'en latin, la gutturale reste, et ne se change point en labiale. Le mot, s'il fût dérivé du S., devrait affecter alors la forme *volcus*, *vulcus*, ou *vorcus*, *vurcus*.

—

Il est curieux d'observer, dit M. Lottner ([3]), qu'il n'y-ait absolument qu'un seul nom d'arbre identique dans le Sanscrit et les langues Indo-Européennes: celui du *bouleau*, nommé en S. *bhûrja*, anc. germ. *biricha*, lith. *berzas*, slav. *bereza*, angl. *birch*; car les autres noms d'arbre ont tous changé de signification. Le S. *drû* (arbre) est devenu en grec *δρῦς* (chêne), en cambrien *derw*; le S. *vêlasa* (arundo) est devenu en anc. germ. *wîda* (pré), en grec *ἰτέα*, en latin *vitex* (etc.)

Pour le *sapin* p. e., la √ sanscrite fait tout-à-fait défaut, quoique cette √ soit la même dans toutes les autres langues indogermaniques, comme en:

Grec *πεύκη* (sapin), *πευκών* (bois de Sapin), *πίτυς* (sapin), *πιτυοῖς* (riche en sapins).
Latin *pînus* (sapin), *picea* (sapin résineux), *pix* (poix).
Anc. Germ. *fiuhta* (sapin), Allemand *fichte*.
Lithuan. *puszis* (sapin), *puszynas* (bois de sapin), *pikis* (poix).

„Il est curieux", dit M. Curtius ([4]), „que la voyelle dans ces noms varie tant, car *πεύκη*, fiuhta, puszis, font supposer une racine *puk*; tandis que *πίσσα* = *πικ-ja*, présupposent une √ *pik*, d'où dérivent aussi *pî-nus* = *pic-nus* et *pik*. *πίτυς* est rapporté par M. Pott à *πιτ-τυς* = *πικτυς*."

Nous avons donc pour le nom de cet arbre deux racines: *puk* et *pik*; or ces deux racines se retrouvent dans le nom chinois pour le Sapin. Dans cette langue le nom générique pour les *conifères* est 松 柏 *sung-peh*, et le sapin est généralement désigné par ce composé. Le premier caractère est d'une signification très vague, car il est composé de la clef des arbres (木) et de *kung* (公) „commun, général." Selon le dictionnaire impérial de Khanghi on lui a donné ce nom générique puisque le *Sung* et le *Peh* sont les plus grands parmi les arbres, et qu'ils sont très communs ([5]). Le second caractère est composé de la clef des arbres 木 et de l'élément phon. et significatif *peh* 白, „blanc."

(1) Zeitschrift I, 498.
(2) Beiträge für Vergl. Sprachf. auf dem Gebiete der Arischen, Celtischen und Slavischen Sprachen, I, 6, note.
(3) Zeitschrift VII, 23.
(4) Griech. Etymologie, I, 133.

(5) 松柏木之長猶公故字從公.

Les lexicographes chinois expliquent, selon leur manière, ce nom par la liaison entre l'arbre *Peh*, qui est classé parmi les arbres du principe sombre, et l'occident, la région sombre, à laquelle répond la couleur blanche (1); mais la signification de ce nom est bien plus naturelle et lui vient de la couleur blanche du sapin. Le *Peh* a dû désigner primitivement le *sapin blanc* (Abies pectinata), comme le sapin rouge (P. densiflora) est nommé en Chinois 赤 松 *tchih-sung* (P. rubra) et le P. Massoniana 黑 松 *heh-sung* (le pin noir).

Le *Peh* désigne maintenant plus spécialement les cèdres, cypresses, et genévriers, comme 扁 柏 *pien-peh* (Cypressus thyoides), 檜 柏 *kui-peh* (Juniperus chinensis); mais on emploie aussi pour désigner cette essence le caractère *sung*, comme 杜 松 *thu-sung* (Juniperus rigida).

L'arbre *peh* désignait donc en général les *sapins* ou autres conifères.

Ce caractère 柏 *peh* a pour phonétique le caractère 白 *peh*, qui se prononçait, avant que le *k* final fut adouci en *h*, *pik*, comme dans l'ancien dialecte d'Emoui. Il se prononce *pak* dans le dialecte de Canton, et nous savons par quelques vers anciens qu'il se prononçait aussi *pok* (2).

Voilà donc trouvées nos deux racines *puk* (= pak, pok) et *pik* des noms Indo-Européens de l'arbre que nous nommons sapin. Nous croyons, qu'avec de pareilles preuves détaillées, il est impossible de ne pas admettre l'élément chinois dans les langues Européennes, sans intermédiaire du Sanscrit. Le nom doit déjà avoir été introduit en Europe avant l'immigration Aryenne, puisque nous en trouvons encore la racine dans le finnois *petäjä* (P. sylvestris), le kelte *pades* (pin) et l'Esthn. *peddägas* (sapin).

---

(1) Khanghi, Dict. Imp. s. v.

(2) 柏 又 卜 各 切 音 博, *Ibid.*

CHAPITRE SECOND.

RACINES SINO-ARYENNES.

§ 7.

Nous allons donner maintenant dans ce chapitre plusieurs exemples pour démontrer que l'ancien Chinois et le Sanscrit ont puisé à la même source.

Un des exemples les plus curieux et complets à l'appui de notre supposition énoncée ci-dessus, nous est donné dans la racine *kak* ou *kok*. Cette racine, écrite 壳, 殼 ou 殻, signifie: „coque de fruits, d'oeufs, d'insectes, chrysalide, cocon; écaille de mollusques et de reptiles; arbre creux." Ajoutée à la clef des *cornes*, elle forme le caractère 觳 *koh*, qui signifie un *carquois* (1). L'ancienne prononciation de ces caractères était, selon leur phonétique, *kok*, alteration d'un son plus ancien *khak*, conservé dans le dialecte d'Emoui.

En Sanscrit le mot *koça* a exactement toutes les mêmes significations que les caractères et mots chinois *khoh* et *hoh* (*kok*), *c.-à-d.* „étui, gaîne, coquille, oeuf, cocon, creux d'une corne" (vishâna-kosha) (2). Le ver-à-soie est nommé en Sanscrit *kosha-kára*, ou *koça-kára*, „qui fait le cocon."

Il est donc inadmissible que ces deux mots n'aient pas une √ commune, car sans cela, les signification variées qu'ils ont ne pourraient jamais être si absolument identiques dans les deux langues.

Nous retrouvons encore notre √ chinoise *kok* dans le Français *coque* et *cocon*, le Hollandais *koker* (étui), *pijl-koker* (carquois), l'Allemand *köch-er* (carquois), etc.

—

Un exemple pareil nous est offert dans la racine *pa*, *pu* ou *po*, signifiant en Chinois, en Sanscrit et les langues Indo-Européennes *boire*, *protéger*, *nourrir*, etc., Nous donnons, pour plus de clarté, cette synonymie en forme tabellaire.

---

(1) 觳 射 具 所 以 盛 雉 也, Khanghi Dict. Imp.

(2) Benfey, S. E. Dict., p. 221.

Boire, avaler, gai de vin, joyeux.

Chinois	酺	pu
Canton, Emoui		po
Sanscrit (boire, avaler, jouir, ivre)		pa
Latin (boire)		*po* tare, bi·*bo*
Grec		*πίνω, πόω, πο-τος, πω-μα*

Nourrir, protéger, garder, préserver.

Chinois	保 (1)	pao
Canton, Emoui		po

Nourrir un enfant.

Chinois	哺 (2)	pu
Canton		po
Emoui		po

Fourrage pour bestiaux.

Chinois	步 (3)	pu
Emoui		po
Sanskrit (garder, protéger, préserver)		pâ (4)
Grec (manger)		*πα τέομαι*,
(nourrir)		*βο-σκω*, de l'anc. *πα-σκω*, *παω*,
(fourrage)		*βο-σκή*.
Goth. (nourrir)		*fó*-djan.
Angl. Sax.		*fo*-da.
Latin (paître)		*pa*-sco.
(pâturage)		*pa*-bulum.
Allemand (fourrage)		*fu*-tter.
Hollandais (nourrir)		*voe*-den.
(fourrage)		*voe*-der.
Anglais		*foo*-d, *fee*-d, *fo*-dder.
Français		*pâ*-turage, *pâ*-ture, *pâ*-turer.

(1) L'anc. caractère 俘 était composé de 亻 *homme* et 孚 *couver*, et se prononçait *pu*.

(2) Le phon. 甫 se prononçait, il-y-a 4000 ans, *puk*. (Edkins, Notes & Queries on China & Japan, I, 87). L'ancien son *puk* se retrouve dans le S. *push* (= puk) „nourrir."

(3) L'anc. pron. était encore *pok*, comme il parait par le c. 踄, prononcé *pok* (Canton et Emoui *pok*). Comp. § 16.

(4) Le lien entre *pa* (boire) et *pâ* (protéger), dit M. Benfey (Dict. S. A. p. 537) est formé par la signification *nourrir*.

Ici donc encore il est impossible que le hazard ait donné à cette même √ *pá*, *po* ou *pu* tant de significations différentes, identiques dans toutes ces langues, et il faut donc nécessairement admettre leur parenté.

—

Un troisième exemple se trouve dans la √ *yu*. Le verbe *aider*, *assister* se dit en Chinois *yu* 佑, caractère composé d'une personne (亻) au côté droit (右) de quelqu'un. Il se prononce *iu* à Emoui et *yau* à Canton. A cette racine se rattachent le S. *yu*, „aider, assister", le latin *ju-vo* (1) et l'anglo-saxon *geo-can*, *geo-ce*. Les jeunes gens étant naturellement désignés pour *aider* les vieillards, un jeune homme se nomme en Chinois également *yu*, mot qui s'écrit 幼, caractère composé de *petit* et *force*. Il se prononce *iu* à Emoui et *yau* à Canton. En S. un jeune homme est nommé *yu-van* et *yau-vana*, auxquels mots se rattachent le latin *ju-venis*, *ju-nior*, etc., et l'Anglo-Saxon *io-ng*, *iu-ng*, *geo-ng*, *geo-gudh*.

—

La double signification d'une même √ est encore conservée dans le mot *lih*, qui signifie „pleuvoir" et „dégoutter". Dans la première signification le mot *lih* est rendu par le caractère 霖 (2), et dans la seconde par 瀝. L'ancienne prononciation de ces caractères était *lik*, prononciation qu'ils ont conservée dans les dialectes de Canton et d'Emoui. Cette racine se retrouve dans le

Sanscrit (pleuvoir, dégoutter)	rish.
Goth. (pluie)	*rig*-n.
Anglo-Saxon, Allemand, Hollandais	*reg*-en.
Allemand, Hollandais (faire de l'eau)	leck-en, lekk-en.
Anglais	(raig + (e) n) = rain, leak.
Latin (arroser, irriger)	*rig*-are.
Anc. Norske (dégoutter)	*lěk*-a.

§ 8.

Dans les noms d'animaux nous trouvons des ressemblances plus décidées encore. Le *boeuf* se nomme en Chinois *niú* 牛 et la vache *kú* 牯; en dialecte d'Emoui le *k* s'adoucit en *g* et le boeuf s'y nomme *gú*; tandis qu'en dialecte de Canton le *ú* s'adoucit en *au*, et le boeuf s'y nomme *ngau*. Cette racine se retrouve dans toutes les langues Aryennes, et aussi dans quelques autres langues, comme le tableau suivant le démontre.

(1) Selon Bopp (Gl. Sktm), *juvare* signifie au propre „se adjungere alicui", exactement comme le chinois *yu*.

(2) 霖匕雨不止也, „*Lik-lik* est une pluie incessante", Khanghi, Dict. Imp.

		Boeuf		Vache
Chinois	牛	niû	牯	kû.
Canton		ngau		
Emoui				gû.
Sanscrit		gû, go (1). (vache-de-lait)		dhe+*nu*
Pehlevi		gao		
Persan		ghao		
Bhotiya (Thibet)				pa-*go*.
Anc. Germ.				kô.
Angl. Sax.				cû.
Allemand				kuh.
Hollandais				koe.
Anglais		cow		
Lett.		gòw-s		
Egyptien		kau		
Afghanistan.		gaai		kuak

Les Indianistes font dériver le grec *βοῦς* et latin *bos* de cette même racine *go*; mais il nous semble plus rationnel de les faire dériver directement du verbe chinois *mao* 牟 „beugler"; caractère composé de la clef des boeufs 牛 et du phonétique onomatopique 厶 *mao*.

Beugler.

Chinois	牟	mao.
Emoui		bo.
Grec (hurler)		*βοάω*.
(boeuf)		*βοῦς*.
Latin (hurler)		boo.
(boeuf)		*bo*-s, *bo*-vis.
Français (hurler)		*beu*-gler.
(taureau)		(bo-vis) — *bo*-euf.

Cette √ s'est même propagée dans les langues polynésiennes comme en:

Malais (bufle)	kar-*bau*.
Ile Nias (Sumatra)	ra-*bau*.
„ „ (boeuf)	lom-*bau*.
Javanais	lem-*bou*.

(1) Le sacrifice d'un taureau se nomme en S. *go-medha*, „le sacrifice (medha) du boeuf (go)."

Quant au nom du *chien* dans les langues Aryennes, il est positivement emprunté au Chinois, soit directement, soit indirectement du sanscrit *çvan*, qu'il n'y-a aucune nécessité de faire dériver, avec M. Benfey, d'une √ verbale *çvi* (s'enfler, enflé, gros, etc.) Il se nomme en

Chinois	犬		khiuen
Cantonnais	hün		
Emoui			khien
Anc. pron.			khon
Sanscrit			çvan
Grec			*κύων κυνός*
Latin			*can*-is
Goth.	*hun*-ds (1)		
Allemand	*hun*-d, *hün*-dinn		
Angl. Saxon	*hun*-d		
Anglais	*houn*-d		
Hollandais	*hon*-d		
Irlandais			*cu* de cun
		(gen.)	con, cuin
Lithuanien	szu	(gen.)	szun-s, ssun-s, kuin-as
Slavon			kon'
Bohémien			kůň
Polonais			koń
Français			chien (2

—

Dans le nom de *l'oie*, les deux racines chinoises qui servent à distinguer *l'oie sauvage* 鴈 *yen* de *l'oie domestique* 鵝 *ngo* (3), ont passé dans les langues Aryennes, comme le tableau suivant le démontre.

	Oie sauvage		Oie domestique	
Chinois	鴈	yen	鵝	ngô
Canton		ngân		ngô
Emoui / Anc. pron.		gân		gô

(1) Le *d* est inorganique comme dans le bas-allemand *mon-d* (bouche) *nieman-d* (personne). Pott, Etym. Forsch., II, 127.

(2) Altération de *k* en *ch* comme dans *carus* = *cher*.

(3) *Litt: mon* (我) *oiseau* (鳥) c.-à d. l'oiseau domestique par excellence.

Thibétain	*ngang*-ba	
Sanscrit	haṁ-sa	
Malais	*gang*-sa	
Anc. Germ.	*kan*-s, *gan*-s	
Bas-Allemand (¹)		*gó*-s, *gäu*-s
Anglo-Saxon	*gan*-dra	*gó*-s
Anglais	*gan*-der	*goo*-se, *go*-sling
Irlandais	*gan*-ra	
Allemand	*gan*-s	
Hollandais	*gan*-s (mâle) *gen*-t	
Latin	*an*-ser	
Groc	*χήν*, *χήν-ὀς* (de *χαν-ϝο*)	

—

CYGNE.

Chinois	鵠	huh
Anc. pron.		kok
Emoui		kok
Canton		kuk
Sanscrit (anas casarca)		kok-a (²)
Grec		*κύκ-νος*
Latin (emprunté)		cyg-nus
Persan		*cūc*-ah

§ 9.

Le célèbre philologue A. F. Pott nous dit, dans un article très savant sur les preuves d'affinité de langage (³), „que la raison de la ressemblance entre deux langues peut tirer son origine de deux rapports: en premier lieu par suite *d'unité de race antérieure*, et, en second lieu, par communication, soit dans la forme extérieure d'une adoption machinale, soit par un procédé d'assimilation intime, par suite d'un mélange des peuples. „Or, dit il, on *n'emprunte presque jamais rien* que des SUBSTANTIFS, *très rarement des* VERBES, et *plus rarement encore*, ou *point-du-tout*, des mots abstraits comme les PRONOMS, les particules, les nombres, etc. D'ailleurs, là où l'emprunt n'est pas sporadique (comme p. e. *Thé*

(1) Woeste, Zeitschrift VI, 435.

(2) Voyez Pictet, dans la Zeitschrift IV, 127, pour cette étymologie. Celle de Benfey, de la r. sanscrite *kvan*, *kun* (sonare) est fausse.

(3) Max Müller und die Kennzeichen der Sprachverwandtschaft. Zeitschr. der Deutschen Morgenl. Gesellschaft, 1855, Vol. IX, p. 427 et s.

du Chinois, *Orcan* (ouragan) du Caraïbe), mais a eu lieu en masse, l'introduction de mots étrangers atteindra, selon les circonstances, d'autres sphères, comme celles de choses concrêtes: *p. e.* objets naturels ou techniques (des marchandises); ou celles d'idées abstraites: *p. e.* termes de religion, de science ou de l'art."

Selon M. Pott donc, la ressemblance des mots pour les *verbes*, et les *pronoms* fait preuve d'une *unité de race antérieure.* Nous sommes parfaitement d'accord avec M. Pott, et les exemples que nous allons donner maintenant prouveront alors l'unité de race antérieure des Chinois et des Aryas. Commençons par les mots abstraits qui, selon M. Pott, ne sont presque jamais empruntés — les pronoms.

	Je	Moi			
Chinois	我	wo	吾 wu	予 yu	
Emoui		ngo	goa	u	
Kia-ying-tcheou		ngai.			
Canton		ngo	ng	ü	
Anc Son.		ga	go	o	(a)
Magar (Nepal)		ngou	ngoï.		
Thibétain		nga	ngo-s		
Sanscrit		as-mad.			
Latin		*ego*, me, *no*-s			
Grec		ἐγώ, ἐμοῦ, μοῦ, νῶϊ			
Goth.		ik, mis, veis, unsis			
Angl. Saxon		ic, mö, vit, unc.			

	Tu	Toi.	
Chinois	女	汝	yu
Canton			ii.
Anc. pron.			nu, nyu.
Emoui	dzu, lu		
Sanscrit			*yu*+sma, *yu*-sh+mad.
les bases des cas sont			*tva*, *tu*, *yu*-va, *yu*.
Latin			tu.
Grec			σύ.
Dorien			τύ, τούν.
Goth.			thu, *ju*-s.
Angl. Sax.			thu, eow.
Anglais			you.
Hollandais			jij yai, jou (yau) u (ü).

	Lui		Il.	
Chinois	伊	i (1)	其 gi 他	tha (2)
Sanscrit		i (3), id		ta, tad (4).
Grec, anc. nom. de ^{οἷ}		'I, ἱ		ὁ, ἡ, τό.
Goth.		*i*-s, *i*-ta		sa, so, tha, ta.
Anc. Germ.		*i*-z.		
Angl. Saxon				se, seo, thae-t.
Anglais		he		that.
Hollandais		hij, hie		dat.
Latin		*i*-s, *e*-a, *i*-d		te, ta, tud. dans is-*te*, etc.

Nous posons le parallèle entre ces pronoms chinois et aryens de la première personne, puisque les pronoms de la seconde et troisième personne sont indubitablement identiques. Mais la liaison n'est pas encore claire.

Dans toutes les langues Indo-germaniques le nominatif sing. de la 1re personne pronominale est d'une autre racine que les cas obliques. Le nom. sing. d. l. pr. p. en S. est *aham*. Le *m* est une simple terminaison, comme dans *tva-m* (tu). Bopp pense que la syllabe *ha* dans *aham* est la particule aphone *ha* (védique *hâ*, *gha*, *ghâ*) incorporée avec la racine *a*; cette particule aimant à s'attacher aux pronoms, de même qu'en Grec la particule alliée *γε*, (dor. aeol.) *γα*; et qu'on retrouve dans *ha ho hi* du latin *hic, haec, hoc*. (Bopp, Grammaire comp. § 326).

La racine des autres cas obliques singuliers est *ma* (grec μο, μοῦ, μοί); dans l'ablatif elle prend la forme *mat* (pluriel *as-mât*, *as-mad*), latin *me(d)*. (Ibid. §§ 326 et 340).

Le caractère 予 *yu* se prononce à Canton *ü*, à Emoui *ú*. L'ancien son était *o*. C'est peut-être l'altération de la base pronominale *a* qu'on retrouve dans le *aham* skt. L'ancien c. pour 我 *ngo* était 戚, c. composé de la clef de *lance* et du phon. *mat* (défendre) „qui se défend avec la lance". C'est probablement la racine *mat*, dans les formes *mat*, *mad* sanscrites. Le phon. *mat* étant remplacé plus tard par la clef

(1) Le c. est composé de *homme* et de *main* tenant un *bâton* de commandement (尹從又丿握事者也, *Vide* 說文) = „le Chef, le conducteur."

(2) Le caractère est composé de 亻, *homme* et de 也 (ya), *qui est* = „c'est l'homme", „c'est lui", (ecce homo).

(3) *id* est l'accusatif neutre de la base pronominale *i*.

(4) Excepté le nom. sing. masc. et fem., la base du m. et n. et de la plupart des dérivés est *ta*, du f. *tâ*; le nom. sing est *sas*, f. *sâ* (Benfey, Skt. Engl. Dict. p. 349).

de *main* 我, „qui tient la lance", le c. se prononçait *ka* ou *ga* (de l'élément 戈 *ka*, lance). Pendant le 6ème siècle de notre ère ce c. se prononçait encore *nga*. (Edkins, Mandarin Grammar p. 67). Ce mot est deveuu peut-être le vedique *gha*, *ghá*, particule pronominale, qui s'incorporait avec la base pronominale *a* dans *aka-m*.

En admettant avec Sleicher (Beiträge zur Vergl. Sprachf. etc., I, 5) que les langues à flexion ont dû nécessairement avoir parcouru d'abord les formes agglutinatives et monosyllabiques, et qu'on peut donc se former une image de ces langues en les *retraduisant* dans leurs formes agglutinatives et monosyllabiques, nous pouvons nous figurer que les Proto-aryas ont joint les deux bases pronominales *o* et *ka*, en *oka*, pendant l'époque agglutinative. Pendant l'époque des flexions ce mot agglutinatif serait devenu *aka* (latin *ego*, etc.); et l'autre base pronominale *mat* (豖) aurait servi alors pour exprimer les cas obliques.

Le c. pronom. *yu* (女), qui est le plus ancien, et qui se trouve déjà dans le Chou-King, signifie au propre „une femme." On l'écrit généralement avec l'augment de l'eau 汝 (1). Il semble naturel que l'homme, après s'être nommé lui-même „le défenseur", ou „la lance", nommat la seconde personne d'après le nom de sa compagne de l'autre sexe: la femme.

La troisième est *tha* ou *i*, „c'est l'homme, c'est l'autre" (*tha*); c'est le Chef, le Gouverneur (*i*). Il nous semble que ces trois termes jettent une grande clarté sur la signification primitive, et encore très obscure, des trois racines pronominales.

	Qui?	Que? Pourquoi?	Quel?
Chinois		何	hô.
Anc. pron. (phon. 可)			kâ, kô (2).
Sanscrit		[kim]	ka. (3)
Grec			*κο, πο, p. e.: κῆ, πῆ, πόθι*, etc.
Latin			quis, qui, *etc.*
Goth.			hvas.
Angl. Sax.			hva.

(1) 爾女亦作爾汝, Kanghi, D. I.

(2) Edkins, Mandarin Grammar, p. 67 & 85.

(3) Excepté pour le nom. et acc. neutr., la base du masc. et n. et de la plupart des dérivés est *ka*, f. *ká*. Pronom. interrog. subst. et adj. I. *qui, quel?* II. *pourquoi?*

Exemples.

Chinois (quelle heure?) 何 時 hô chi?

(anc. pron.) (1) kâ zhi?

Sanscrit ka+rhi?

Chinois: 天[1] 之[2] 未[3] 喪[4] 斯[5] 文[6] 也[7] 匡[8] 人[9] 其[10] 如[11] 予[12] 何[13]

Tien tchi wi sang sz wen ia Kwang jin ki ju yu HÔ?

While [3] Heaven [1] does [7] not [3] let the cause of truth [5 6] perish [4]
WHAT [13] can [11] the people [9 10] of Kwang [8] do to [11] me [12]? (2).

Sanscrit: KE [1] mama [2] dhanvino [3] nye [4]?
WHAT [1] [may the other] archers [3] [be able] to do against [4] me [2]? (3).

On voit que non seulement le mot *que* (anc. chinois *ka, ko,* Sanscrit *ka, ke*) est identique dans les deux langues, mais la construction des deux phrases offre des analogies remarquables.

§ 10.

Verbes.

Quant aux *verbes*, on n'a, pour ainsi dire, que l'embarras du choix. Nous n'en donnerons ici que quelques uns des plus marquants.

Cuire au four, ou au soleil.

Chinois		煏	暷	pih, poh.
Anc. pron. (4)				bak, pak, bak, bok.
Canton, Emoui				pik (5) pok.
Sanskrit	(anc. forme)			pak, pach.
	(cuit)			*bhak*-tas.
Perse				*pukh*-ten, *bukh*-ten.

(1) Edkins, Notes & Queries on China and Japan, Vol. II, p. 87.

(2) Confucius [Legge, Chinese Classics, I, 82].

(3) Kumâras 3,10.

(4) Le 1. c. est composé de *feu* et phon. 畐 *pok*; le 2. de *soleil* et phon. 專 *bok* (Voyez. Edkins dans Notes & Queries on China & Japan, II, 86). En dialecte d'Emoui le caractère 幅 „pièce de toile" (de *toile* et du même phon. 畐) se prononce encore aujourd'hui *pak*, ce qui est la pron. primitive de ce phonétique.

(5) 煏 麵 包, pik bin pao, „cuire du pain."

Anc. Germ.		*bach*-an.
Angl. Sax.		*bac*-an.
Latin	coq-uere pour	*poq*-uere.
Grec		φώγ-ω. πέπτω.
Allemand		*back*-en.
Hollandais		*bakk*-en.
〃	(chauffer au soleil)	*bak*-eren.
Anglais		bake.

TUER.

Chinois	殺	煞	chah.
Canton			chat.
Emoui et anc. pron.			sat.
Sanscrit			çaṭh, çat, satt, saṭh.

BATTRE FRAPPER.

Chinois	搈	mah	搭 搨	tah, thah.
Anc. pron. (莫 八 切)		bat		tap, thap.
Canton		mat		tap, thap.
Emoui		bat		tap, thap.
Sanscrit		badh	(blesser)	tup.
Grec				τυπ-άζω, τυπ-τω, τυφ-ω.
Latin mod.		*bat*-uere.		
Espagnol		*bat*-ir.		
Portugais		*bat*-er.		
Valache		*bat*-e.		
Français		*batt*-re		*tap*-er.
〃 (dompter)		*mat*-er.		
Anglais (abattre)		*batt*-er		tap.

COUPER

TAILLER, FENDRE, SEPARER.

Chinois	契	判	折	kieh, kha, tcheh.
Canton				kit, tchit.
Emoui				khiet, khat, tsiet.
Anc. pron.				ked, khad, kid (2).

(1) Ce caractère a reçu aussi la signification de „faire une frappe d'une inscription". En grec τυπόω a la même signification.

(2) Nous savons cela par le c. 焎, *hieh* [Emoui *hiet*, Canton *hit*, anc. son. *kit*], composé de la clef du *feu* et du phon. 折, „couper, fendre". Comp. § 11.

Sanscrit (couper)	tch'id.
(décider)	sam + *tch'id.*
Grec	*σχίζ-ω*
Latin	*scindo, caedo.*
Goth.	*skaid*-an.
Angl. Sax.	*sceád*-an.
Anc. Germ.	sceit.

COUVRIR,

METTRE A COUVERT, VOILER, OMBRAGER.

Chinois	遮	tche.
Emoui		tsia, djia.
Anc. Son.		kia (1).
Sanscrit	tch'a-d,	tch'â-ya (2)
Goth.		ska-dus.
Grec		*σκια, σκή-νη, σ ο ιος.*
Angl. Sax.		scad, sca-du, sceád.
Anglais		shadow.
Hollandais		schaduw.
Allemand		schatten.
Chinois (un parasol)	遮	tche.
Emoui		tsia.
Sanskrit		tch'attra de tch'ad = *tch'â*-ya.

LAVER,

ASPERGER, AROSER, HUMECTER, DONNER DE L'EAU, NETTOYER.

Chinois	渥	沃	uh, yuh.
Anc. pron.		ag, og;	uk, yuk.
Canton			ak, yuk.
Emoui			ak, ak.
" [se laver les mains]	沃	手	ak tch'iu.
Sanscrit (asperger)			uksh (3)

(1) L'anc. Son était probablement *Kia*, car le c. 頡 (salaire), composé avec le c. *tche*, se prononce *hioh*; or le *h* moderne remplace un *k* primitif. Comparez aussi le c. 車 (voiture), prononcé *kiu* (kou) et *tche* (ts'ia), *tcho*.

(2) La racine de *tch'ad* est, selon Pott (Etym. Forsch. II, 243), *tch'â* dans *tch'âya*. Le *s* dans les formes Européennes est prosthétique; la terminaison *dus* et *du* dans *skadus*, *scadu*, etc., est le suffixe S. *tu*, qui sert à former des idées abstraites et des appellatifs, comme dans *lus* tu-*s* (désir), *jivâ*-tu-*s* (vie), *skil*-du-*s* (bouclier), etc. [Thomas Clark, Comp. Grammar, p. 317.]

(3) Selon Curtius (Etym. grecq. I, 155), *uksh* est la forme secondaire d'une forme primaire *ug*.

Anc. Germ. (laver)	*wask* an.
Angl. Sax.	*waes* an, *waesc*-an.
Allemand, Hollandais	*wassch*-en
Anglais	wash.

Tirer.

Chinois	抽	tch'ao	扚	tih.
Anc. pron. (1)		dhuk, thok		dok, dik (2).
〃 1000 ans a. J. C.		tho, thu		
Chin. d'Emoui		thiu		tik.
Sanscrit (tirer, traire)		duh, dugh		
Goth.		*tiuh* an.		
Angl. Sax.		*teóh* an, *teo*-n, *teog* e.		
Anc. Norske		*tog*-a.		
Anc. Germ.		*ziuh*-an, *zing*, ga-*zing*, *zung*jan.		
Latin		*duc*-o.		
Grec		*τεῦχ*-ος		
Allemand		*zieh*-en.		

Le substantif „rênes d'un cheval" est formé de la même racine *Dok*. On l'écrit 靮, caractère composé de la clef des *cuirs* et du phon. 勺 *dok*, abrévié de 扚 (tirer). L'ancien son de ce caractère a donc encore été *dok*. Il se prononce *tik* à Canton et Emoui. De ce mot dérivent l'Allemand *zūg-el* et le Hollandais *teug-el*, „rênes de cheval."

Montrer, ordonner, commander, Doigt.

Chinois	旨	指	tchi.
Anc. son			dik.
Sanscrit			diç.
Grec (montrer, enseigner)			*δείκ*-νυμι.
〃 (le droit)			*δίκ*-η.
〃 (doigt)			*δεικ*-τήρ.
Latin (montrer)			in-*dic*-are.
〃 (dire)			*dic*-are.
〃 (ordonner)			*dic*-tare.

(1) Edkins, Notes & Queries on China and Japan, II, 102.

(2) Le phon. est 勺 qui se prononçait primitivement *dok*, *tok* (勺 之 灼 切). Il se prononce maintenant *tchoh*; mais le *tch* en mandarin remplace très souvent un *t* primitif. Le dialecte d'Emoui nous a conservé l'initiale primitive, quoique la voyelle *o* se soit adoucie en *i*.

Latin (juge)		ju-*dex*.
〃 (doigt)		*dig*-itus.
Angl. Saxon.		*tih*-ian, *tihh*-an.
〃 〃	(peut-être)	*tác*-n, *tác*-en, *taec*-an.
Gothique (nuntiare, dicere)		*teih*-an.
〃	(peut-être)	*taik*-ns.
Anc. Germ. (montrer)		*zeig*-ôn.
Allemand		*zeig*-en.
Anc. Germ.	(peut-être)	zît (pour *zig. ti*), *zein*-jan.
Angl. Sax.	(peut-être)	tind, tid.

Obtenir.

Chinois	得	tih.
Emoui		tik.
Canton		tak.
Anc. pron.		dag.
Sanscrit		dagh.
Grec		*δέκ-ομαι. δέχ-ομαι.*
Goth.		*tek*-an.
Anglais		take.

Tisser — Framer

Chinois	緯 (1)	wei.
Canton		wai.
Emoui et Anc. pron.		ui.
Sanscrit		ûy, ve.
Anc. Germ.		*we*-ban.
Angl. Sax.		*wae*-fals, *we*-fan.
Allemand		*we*-ben.
Hollandais		*we*-ven.
Anglais		*wea*-ve.
Grec		*ὑ-φαίνω, ὑ-φή.*

Chinois	葦 (2) (reed, rush, grass for tying things)	wei.
	箽 (3) (a species of bamboo)	wei.
Canton		wai.
Emoui et Anc. pron.		ui.

(1) De la clef des *fils* et du phon. 韋 prononcé *ui* (宇 非 切).

(2) De la clef des plantes et du phon. *ui*

(3) De la clef de bambou et du phon. *ui*.

Sanscrit (ratan)	*re*+tas+a.
〃 (reed, cane)	*re*+tra.
Latin	*vi*–ere, *vi*–men.

REGARDER — MATIN.

Chinois (fixer les yeux sur)	[illegible] 昒 (1)	mah.
Emoui et Anc. pron. (2)		bat.
Canton		mat.
Annamite (oeil)		mat.
Malais (oeil)		*mat*–a
Latin (le matin)		*mat*–utinus.

REGARDER.

Chinois 覞	goh 䀰	kuh 睩 䙨	luh 昪 䁍	khih.
Emoui	gok	kok	lok	khik, kik.
Canton	gok	kuk	luk.	
Anc. Son	gok	kok	lok	kik.
Sanscrit			loch, lok.	
Lett. (regarder autour de soi)			*lūk*–ōtees.	
Angl. Sax.			*lôc*–jan.	
Lithuanien			*lauk*–iu.	
Anc. Germ.			*luok*–ên.	
Allemand	*guck*–en	*kuck*–en	*lug*–en.	
Hollandais				*kyk*–en.
Anglais			look.	

On voit par ces derniers exemples que presque toutes les racines du verbe „voir" dans les langues Aryennes sont contenues dans le Chinois, où tous les caractères exprimant cette action sont *phonétiques*, donc traduisant des *sons*. Une pareille identité ne pourrait être accidentelle, mais prouve bien que ces mots se trouvaient embryoniquement dans la vieille langue chinoise, d'où ils ont passé, sans changement de 1 ', dans les langues Aryennes.

—

LÉCHER — SUCER

Chinois	諟 舐	chi.
Anc. pron.		dhe. (3)

---

(1) 昒又旦明, „Mat signifie encore la clarté du matin", Khanghi, Dict. Imp.

(2) 莫八切[illegible]人聲, *Ibid*

(3) Que tel était l'anc. pron. est prouvé par les autres caractères phonétiques, comme p. e 醍 *vin*, 褆, *bien-habillé*, prononcés encore aujourd'hui *thi*, à Emoui *the*. Comp. aussi Notes & Queries on China & Japan, Vol. II, p. 5.

Emoui	te.
Sanscrit	dhe.
Gaël.	diu-gh.
Cymrique.	dio di.

Sucer — Têter.

Chinois	欶 嗽 嗍	soh	啐	tsuh	咂	tsah.
Canton		sok		tsüt		sap.
Emoui		sok, suh		tsut		sap.
Anc. pron.		sok		zot		zab.
Sanscrit		tchûsh (1)				
Latin		*sug*-o, *suc*-tum.				
Anc. Germ.		*súg*-an.				
Angl. Sax.		*súc*-an.				
Allemand		*saug*-en.				
Hollandais		*zuig* en				*zabb*-eren.
Anglais		suck.				
Français		*suc*-er.				
Malais				lî-*sut*,		î-*sap*.

Dans cet exemple nous voyons que les langues Indo-Européennes ont conservé la √ primitive *sok*, *suk* plus purement que le sanscrit, où la forme primitive était probablement *çúkh*.

Nous pouvons présumer cela de la √ *çush* (sec) en sanscrit. La forme primitive de cette √ en Chinois était *sik* (焟, 腊), prononciation que ces caractères ont conservée dans les anciens dialectes de Canton et d'Emoui, et que presque toutes les langues Indo-Européennes ont conservée pure. Nous reviendrons sur cette racine très curieuse dans le § 11.

Notre supposition est, du reste, confirmée par le nom du verbe *dire*, *parler*, qu'on exprime en Chinois par le mot *su* 愬. L'élément phonétique dans ce mot est le même que celui du verbe *suh* (sucer) — 朔, c. qui se prononçait anciennement *sok* (2). Cette racine se retrouve dans l'Anc. Germ. *sag-én*, *seg-jan*, l'Angl. Sax. *saeg-au*, *sag-jan*, l'Anc. Norske *seg-ja*, le lithuanien *sak-au*, l'Allemand *sag-en*, le Hollandais *zegg en*, l'Anglais, *say* (3). Benfey fait dériver ces mots de la √ *chaksh* „voir, répondre" (4); mais nous avons dans cette dernière

(1) Le *k* final primitif est changé en *s*. Comp. le S. *okh* (sec) de *ush* (= *uk*) „brûler". [Benfey, S. E. Dict., p. 145.]

(2) Edkins, Notes & Queries on China & Japan, II, 86.

(3) Le *y* est resté pour montrer qu'il-y avait autrefois un *g*.

(4) Dict. S. A. p. 289.

langue les mots *çach*, „parler, dire" et *çak*, qui, dans le participe du parfait pass. *çakta*, signifie „parlant civilement". Ces deux mots sont étroitement liés. Il paraîtrait donc que le mot *chaksh* soit dérivé d'une racine plus courte *çak* ou *çach*, comme le verbe *tchúsh* est dérivé d'une √ perdue *çuk*, ou *çush*.

Nous ajoutons à ce verbe *sok* un autre, prononcé également *sok*, et qui signifie

		Lier.		Chercher.
Chinois	索	soh	⿰扌索	soh.
Emoui		sik		sik.
Canton		sok		chak.
Anc. pron.		sak		sak.
Sanscrit (voir)		*chaksh* (1)		
Goth. (voir)		*saih*-van	(chercher)	*sók-jan*, *sak*-an.
Angl. Sax. (voir)		sean.		
Goth.		siuns (sihvnis)		
Anc. Norske (désirer)				*sak*-na.
Allemand		*seh*-en		*such*-en
Hollandais		zien		*zoek*-en
Anglais		see		*seek*.

M. Pictet (2) fait dériver ces mots de la √ S. *sańj*, dont la forme primitive était probablement *sajj* = *sak*, et qui signifie „attacher". Le composé *sak+ti* signifie „jonction." Or il est curieux de remarquer que le caractère 索 *sok* a la signification de *lier*, *lien*, et ensuite de *chercher*, *rechercher*, *demander*; comme en S. le mot *sanga*, de √ *sańj* ou *sajj*, a la signification de *désir*.

Ici encore il est impossible qu'il n'y ait-eu communauté d'idées entre les deux peuples, quand on voit la conformité entre le chinois *sok* et sancrit *sajj*, „lier", et le chinois *sok* et sanscrit *sanga*, „rechercher, désirer".

—

Macher.

Chinois	齩	⿰口齒	咬 (3)	yao, kiao.
Emoui				gao, kao.
Canton				ngao.
Anc. pron.				kao.
Allemand				*kau*-en.
Hollandais				*kauw* en
Anglais				chew.

(1) Chaksh est allié a *sanj*, comme le Chinois 索 *sok* est allié à ⿰扌索 *sok*.

(2) Zeitschr. fur Vergl. Sprachf. V, 27, 33.

(3) Ces caractères sont composés des clefs *dents* et *bouche* et du phon. 交 *kao*, „joindre, rapprocher" = fermer la bouche ou les dents.

Un autre verbe qui a conservé presque purement sa racine primitive dans les langues Aryennes est celui de :

Aller — Se mouvoir.

Chinois	行	hing.
Anc. pron.		gang. (1)
Shanghai		ging.
Canton		hang.
Emoui		kia. (2)
Sanscrit (aller)		inkh, gâ. (3)
Sanscrit (se mouvoir)		ing.
Irlandais (mouvement)		ing.
Anc. Allemand		*gang*-an, *gang*-u, *geng*-ist.
Allemand / Hollandais		gang, *ging*-en

—

Une autre racine très ancienne est celle qui sert à exprimer l'action de *bâiller*, et, par dérivation, celle de *avaler*, *happer*, *être béant*.

Bailler.

Chinois.	呀 (4)	hia, ya.
Canton		nga.
Emoui et Anc. pron.		ga.
Grec (ouvrir la bouche)		*χαω, χαίνω, χα-ννώ*
Latin (ouvrir la bouche)		*hā*-lare = *hia*-lare. (5)
(ouverture de la bouche)		*hia*-tus.
Angl. Sax. (6)		*ga*-nian, *geo* nan, *gi*-nan, *ci*-nan, *gy*-nian.
Anc. Germ.		*gí* ên, *gi*-nên, *gei*-nôn.
Allemand		*gäh*-nen.
Hollandais		*geeuw*-en
Anglais		*yaw*-n.

(1) Edkins, Not. & Quer. on Chin. & Jap., II, 86.

(2) Le *a* nasal prouve que l'anc. pron. était *kiang* ou *kang*, (Comp. Edkins, Mand. Grammar, p. 82 et 83).

(3) M. Pictet (Journal Asiatique, Mai, 1836, p 421) présume que le skt. a laissé tomber les consonnes désinentes du vb. *gá* par une propension naturelle à tout idiome qui se polit et s'adoucit. La forme chinoise prouve que *gang* était la forme primitive du vb. *gá*. Dans le dialecte d'Emoui le *ng* final est également tombé dans *kia;* mais le son nasal y est resté, tandis qu'il a été perdu en Sanscrit.

(4) De 口 *bouche* et 牙 *dents;* ouvrir la bouche de sorte qu'on voit les dents.

(5) Pott, Etym. Forsch. II, 142.

(6) Benfey fait dériver ces mots du S. *hā* (céder), mais Curtius (Gr. Etym., I, 164) rejette cette etymologie. La √ chinoise est claire et n'offre aucune difficulté.

Avaler — Happer.

Chinois	呷	哈 hiah.
Canton		hap.
Emoui		kap, hap, gap
〃 (happer l'eau comme un poisson)	哈 水	*hap* (*gap*) tsoui.
〃 (bâiller)	哈 噓	*hah* hi.
Anc. pron.		gap.
Sanscrit		jabh, *gabh*-ira. (1)
Angl. Sax. (bâiller)		*geap*-an.
Grec (happer)		*ἅπ-τω*, *κάψ-ω*.
Anc. Germ. (ouvrir la bouche)		*kaph*-en, *kaph*-jan.
Allemand moyen		*kapf*-en
Allemand moderne		*gaff*-en
Hollandais (happer)		*happ*-en
〃 (bâiller)		*gap*-en
Anglais (bâiller)		*gap*-e
Français		*happ*-er.

—

Comme M. Edkins (2) l'a très bien observé, les consonnes finales M et P semblent se trouver par préférence dans les verbes chinois exprimant l'idée de *prendre avec les lèvres*, de *fermer* ou *d'assembler*, etc. Cette règle est bien démontrée par les exemples suivants.

Prendre avec la main.

Chinois	拈 (3) 揇 (4) 攬 (5)	nien, nân, lân.
Anc. pron.		nem, nâm, lâm.
Emoui		liem, lâm, lâm.
Canton		nim, nâm, lâm.
Grec (prendre avec la main)		*λαμ-βάνω*.
Goth., Angl. Sax. (6)		*nim*-an.
Allemand		*nehm*-en, nimm, nahm.
Hollandais		*nem*-en, neem, nam.
Anglais (voler)		nim.

(1) D'une √ perdue *gabh*, „profond, béant, sans fond". (Benfey, S. E. Dict. p. 252.)

(2) Not. & Quer. on Chin. & Jap., II, 6.

(3) De *main* et phon. *tiem*.

(4) De *main* et phon. *nâm*.

(5) De *main* et phon. *lâm*, Angl. „to grasp."

(6) Les dérivations du S. *nam* (inclino, flecto), *jam* (rego, flecto) sont inadmissibles selon Curtius, (Etymol. grecq., I, 278.)

PRENDRE ENTRE LES DOIGTS — PINCER.

Chinois	揑 捻	nieh.
Emoui		liep.
Canton		nip.
Anc. pron.		niep, nip.
Grec (fourmi pinçante)		κ-νίψ.
Lett.		k-neebt.
Allemand		k-*neif*-en.
Hollandais		k-*nijp*-en, *nijp*-en.
Anglais		nip.
Lithuanien		g-*nyb* ti.

PINCETTES.

Chinois	鑷	nieh.
Emoui		liep.
Canton		nip.
Anc. pron.		niep, nip.
Allemand		*neif*-zange.
Hollandais		*nijp*-tang.
Anglais.		*nipp*-ers.

PRENDRE DE FORCE.

Chinois	刼 抾 (1)	kieh, khü.
Anc. pron.		kap. (2)
Emoui		kiep.
〃 (enlever des femmes)	刼 色	kiep sik.
Latin		*cap*-ere, (3) *cap*-tivus.
Français (faire des prisonniers)		*cap*-turer.
Anglais 〃		*cap*-ture.
Hollandais (voler)		*kap*-en
〃 (un corsaire)		*kap*-er.
Anc. Germ. (captivité, captif)		haft.
Malais (faire prisonnier)		tang-*kap*, menang-*kap*.

—

(1) Composé de: *enlever* 去 à la pointe de *l'épée* 刀, ou avec la *main* 扌.

(2) Il est prouvé que tel était le son primitif par le fait que les Bouddhistes se sont servis de ce caractère pour transcrire les mots S. *kalpa* et *kap ila*.

(3) Benfey (S.-E. D. p. 302) fait dériver ce verbe du caus. *chapayámi*, du verbe *chi* „to collect, to gather"; mais il n y-a pas besoin de chercher si loin.

De l'action de *prendre* à celle de *donner*, il n'y a qu'une légère transition; car il faut prendre d'abord dans la main pour pouvoir donner. Conséquemment la même racine *kap* servait à rendre l'idée du verbe

	Donner	—	Conférer.
Chinois	給		kih.
Anc. pron. (phon. 合)		kap	kip.
Emoui			khip, kip.
Canton		khap	
Goth.		gab,	*gib*-an.
Angl. Sax.			*gif*-an.
Lithuanien (j'apporte)		*gab*-enu.	
Grec			*χέρ ειν*. (1)
Allemand		*gab*	*geb*-en, *gib*.
Hollandais		gaf,	*gev*-en, *geef*.
Anglais		*gav*-e	*giv*-e.

Benfey (2) déduit ces verbes de la √ skte *há*, „abandonner, laisser, éviter, perdre". Mais il nous semble bien plus rationnel de les faire dériver de la √ chin. *kap*, qui a bien véritablement la signification de donner de main à main (3), et non d'abandonner, de *lâcher*, comme la √ S. *há*.

Aussi M. Lottner (4) dit „que la √ germ. *gab* semble être tout-à-fait isolée, car le rapprochement à la √ S. *grh*, tenté par *Bopp*, ne satisfera personne."

En Chinois la voyelle *a* du mot primitif *kap* s'est changée en *i* (kip); et ces deux formes se trouvent dans le *gab* et *gib* des flexions germaniques.

—

	Badiner	—	Plaisanter.
Chinois	謔		hioh.
Canton			yeuk.
Emoui			hiok.
Anc. pron.			giok.
Latin			*joc*-us, *joc*-or, *joc*-atio, *joc*-undus.
Lithuanien			*jùk*-as.
Lett.			*jōk* s, *jak*-ts.
Hollandais			jok, *jokk*-en
Anglais			*jok*-e.

(1) Selon Grimm. (Comparez: Zeitschrift fur Vergl. Sprachf. III, 378.)

(2) S. E. Dict. p. 1111.

(3) 給 拱 也, Khanghi, Dict. Imp.

(4) Zeitschrift fur Vergl. Sprachf., V, 398.

M. Pott ([1]) veut faire dériver ces mots de la √ S. *dir* (jouer); étymologie que Benfey ne parait point adopter, car on ne la trouve pas dans son dictionnaire. L'étymologie serait du reste hasardée, puisque *dir* signifie „jouer au jeu de hazard, jouer aux dés", et non *badiner*. Le caractère chinois est composé de la clef 言 „paroles" et du phon. *giok* 虐 „tracasser" = „tracasser avec des paroles", ce qui rend parfaitement l'idée de „mettre quelqu'un dedans", se moquer de lui, (hollandais *jokken*.)

—

RICANER.

Chinois	[illegible]	gih.
Emoni		gik.
Canton		gak.
Allemand		*kich*-eren.
Hollandais		*goech*-elen, *gich* elen.
Anglais		*gigg*-le.

—

RIRE

Chinois	[illegible]	樂	luh, loh.
Emoni			liok, lok.
Canton			luk, lok.
Anc. Son.			lok, lak.
Sanscrit (être content, se plaire)			ruch.
Goth.			h-*lah*-jan ([2]).
Anc. Norske			h-*lé*-tr.
Angl. Saxon (le rire)			h-*leah*-tor.
Allemand			*lach*-en, froh *lock*-en.
Hollandais			*lagch*-en.
Anglais			laugh.

La √ *luk*, *lok* est onomatopique et exprime en Chinois l'expression *extérieure* de la joie; tandis que le contentement intérieur est exprimé par le mot *hi* 喜 ([3]).

Le caractère 樂 *lok* se prononce encore *yau* dans le sens de „s'amuser, se réjouir". L'anc. pron., conservée dans les dialectes de Canton et d'Emoni, était

(1) Etym. Forsch. II, 114.

(2) Le mot est onomatopique = *k-lak*. (Zeitschr. fur Vergl. Sprachf., XI, 168.) Bopp le fait dériver de la √ S. inautorisée *kakh* (rire); mais cette étymologie n'explique point le *l* dans les mots germaniques. (Comp. § 24).

(3) Morrison, Dict. Chin.

ngan ou *gan*. Nous retrouvons cette √ dans le grec *γαιο-μαι*, le latin *gau-deo*, l'anc. français se *gau-dir*.

—

SE PLAIRE,

JOUIR, AIMER, DÉSIRER, CONVOITER, CONCUPISCENCE, VOLUPTÉ.

Chinois	欲	慾	yuh.
Emoui			yok.
Canton			yuk
Anc. pron. (phon. 谷)			kuk.
Sanscrit			jush.
Grec			*γεύω*.
Latin			*gus*-tus, *gus*-tare.
Goth.			*kuk*-jan, *kiu*-san.
Angl. Sax.	ceosan, cyssan, cis, cist, costian, cyst.		

Peut-être pourrait on y ajouter encore le Védique *yós*, „joie, bonheur." (1)

—

NAITRE — RECONNAITRE.

Le verbe *naître* se dit en chinois *tchán* 產, caractère composé de la clef 生 *sang*, „naitre", et de l'élément phon. 产 qui, dans les composés 彦, 喭, 諺 etc., se prononce encore aujourd'hui *gán* dans le dialecte d'Emoui. L'ancienne prononciation a dû avoir été également *gán*, le *g* s'étant changé plus tard en *tch* par l'influence de l'*s* initial de la clef 生 qui entre dans la composition du caractère 產 (2). L'initiale *g* s'est adoucie en S. dans le verbe *jan*, signifiant également *naître*, (transitif) *produire*, exactement comme le mot chinois *gán*. L'ancienne initiale *g* a été conservée au contraire dans le grec *γεν-ετηρ*, *γιγν-ομαι*, *γεν εσις*, le latin *gen-us*, *gign-o*, l'Irlandais *gen-teoir*, etc.

La faculté de savoir, d'être intelligent, de reconnaitre, c.-à-d. de savoir encore après avoir perdu l'objet de vue, étant éminemment humaine, cette faculté fut exprimée également par le mot *gan* 認 (Emoui *dzin*, Canton *yan*, Mand. *jin*) en Chinois, et par le verbe *jná* (*ján-á*) en Sanscrit, verbe dont

(1) Leo Meyer, Zeitschrift V, 383.

(2) Le c. 產 *tchan* se prononce à Emoui *san*

la forme primitive était *jan* selon M. Leo Meyer (1); et dont dérivent le grec γιγνώσκω (= γιν-νωσκω), latin *nosco*, *cognosco*, Goth. *knajan*, Angl. Sax. *cnáwan*, etc.

Dans l'ancien Irlandais *adgén-sa* (cognosco), la √ chinoise *gén* = *jin* s'est conservée toute pure, ainsi que dans le Lith. *zin-au* (je sais), *zin-ama-s* (connu).

§ 11.

ADJECTIFS ET ADVERBES.

Dans cette classe de mots, les ressemblances entre les racines chinoises et aryennes sont aussi frappantes que dans la classe des verbes. Nous avons déjà eu occasion de démontrer, dans le § précédent, l'identité des mots chinois et aryens pour le verbe *sucer*. Nous retrouverons une √ identique pour l'adjectif et le verbe

	SEC	SÉCHER.	
En Chinois	焟 䁥 腊		sih.
Canton, Emoni et Anc. pron.			sik.

Le premier de ces trois hieroglyphes est composé des éléments 火 *feu*, 㸚 *viande* et 日 *soleil*; le second de 日 *soleil*, 㸚 *viande*, et 日 *soleil*; et le troisième de 月 *chair* 㸚 *viande*, et 日 *soleil*. La signification primitive était „viande séchée au soleil ou au feu", que les chasseurs prenaient avec eux à la chasse, ou les Nomades pendant leurs pérégrinations lointaines.

L'adjectif et le verbe *sec*, *sécher* se disent en sanscrit *çush*, *çush+ka*. La forme primitive a dû être *sukh*, comme dans *ush*, „brûler" et *okh*, „sec", [zend *husk-ka*]. A côté de ces mots nous trouvons les composés *çush+kala*, „viande séchée au soleil", *çush+na* „le soleil", et *çush+ma*, „le feu"; trois expressions qui ne font que traduire les élémens de l'antique hieroglyphe chinois *sik*, VIANDE, SOLEIL et FEU; seulement le chinois réunit dans un seul monosyllabe les idées de *viande séchée*, de *sec* et de *sécher*, que les Aryas ont dû diviser en trois mots, à cause de l'extension de la langue monosyllabique en polysyllabes, écrits alphabétiquement.

Les Indo- Européens ont souvent retenu la voyelle primitive *i*; comme le

Latin	*sicc*-us, *sicc*-are.
Lett.	*sicc*-o.
Goth.	siuk, sauth.
Angl. Sax.	sic, sioc, seac, seoc.
Anc. Germ.	siuh, *siuch*-î, *siuh*-jan.
Français	sec, *séch*-er.

Les autres langues prennent *a*, *u*, *o* et *au*, comme le

(1) Zeitschrift, VIII, 254

Grec	*aaχ-vos.*
Polonais	*such*-y.
Lithuanien	*saus*-as.
Slave (siccare)	*cósh*-iti.

—

Graisse — Gras.

Pourri — Putride. — Medire — Mecreant.

Toutes ces idées ont, dans la langue chinoise et dans les langues aryennes, une racine identique qu'il faut rapporter à une idée commune.

La graisse de la chair, probablement estimée d'abord à cause de sa saveur, puis comme offrande à la Divinité, est nommée en chinois *pieh* 腍 (1). L'ancien son était *piet* ou *pit*, son conservé dans les dialectes d'Emoui et de Canton. Nous rapportons à cette racine

l'Anc. Germ.	feizt.
l'Anglo-Sax.	faett.
l'Anc. Norske	*feít*-r.
l'Allemand	fett.
l'Anglais	fat.
le Hollandais	vet.

M. Benfey croit que ces mots sont probablement dérivés du S. *pyai*, qui est développé du Védique *pí*. Mais cette √ se retrouve également dans le mot chinois pour

Gras — Fertile — Riche.

Chinois	肥	fi.
Emoui		hui; pui.
Canton		feï.
Anc. pron.		pî.
Védique		pi.
Sanscrit		pív, pyai, pyay.
Grec		*πι αλος, πῖ αρ, πί ων, πί-ειρα*
Latin		pinguis.
Ossète		fiù.

On peut prouver que la √ S. ou védique est bien identique avec la √ chinoise par les composés: *pi-tai* 肥 帶, corpulent, = S. *pî+nu*; *pi-tun* 肥 腯, obèse, = S. *pî+van*, etc.

(1) 腍肥肉也. Khanghi, Dict. Imp. La signification du c. est *la chair* (月) *ferme* (必).

Ce qui est *gras* se pourrit vite, et l'odeur infecte que la graisse pourrie émet provoquait les sons de dégoût: *pei*, *fei*, *pou-a*, *fou*.

En Chinois les adjectifs „pourri, putride", sont exprimés par les caractères 腐 *fu* et 殠 *puh*. Le premier de ces deux c. est composé des éléments 肉 *chair* et 府, élément phon. qui se prononçait anciennement *pú*; l'ancien chinois ne possédant point l'initale F. (1) Le second c. est composé des éléments 臭 *tch'ao*, „puer", et 孛, élement phon. prononcé anciennement *pút*, et plus tard *peï*. Sa prononciation primitive était *pút*.

Il est donc clair que les mots S. *pú*, *púy* et *púti* (puant, puer) sont identiques avec les mots chinois *pú*, *peï*, *pút*; seulement, le son chinois *pút* étant *plus ancien* que le son *peï* (pûy), il est clair que le *t* dans le mot S. *púti* est organique, et que le mot *púy* est un verbe dérivé de la √ *pút*.

Cette supposition est corroborée par un autre exemple déjà donné par M. Edkins. (2) Le mot chinois pour une *tasse-à-boire* est 杯, caractère composé de la clef de *bois* et de l'élément phonétique 不 *puh*, prononcé anciennement *put* et *pat*, comme dans les dialectes d'Emoui et de Canton. Lorsque les Bouddhistes introduisirent leur religion en Chine, le mot ancien 杯 *put* avait déjà perdu sa finale *t* et se prononçait *peï*; quand donc les Hindous voulurent transcrire et traduire le mot *pâtra* (vase pour boire), ils ne purent plus se servir du caractère 杯 *pat*, qui se prononçait déjà *peï*; mais ils prirent le caractère 盋 *pat*, dont le *t* final s'est depuis encore adouci, dans la prononciation moderne *poh*, en *h*.

On ne pourrait donc pas même prétendre que le mot S. *púti* (de √ *púy* selon les Indianistes) aurait été introduit en Chinois; car, dans ce cas, la prononciation *ancienne* aurait dû avoir été *pei* et la pron. *moderne*: *pút*; tandis que c'est justement le contraire qui a eu lieu: *pút* s'étant adouci en *peï*. Le *t* dans le S. *púti* est donc organique (3); et à ce mot se rattachent le

Lett.	(pourrir)	pût.	
Lithuan.	„	*pút*-i.	
Latin		*put*-idus,	*foet*-idus.
Grec		πυθ-ω.	πύ-ος.
Goth.		*fú*-ls	
Angl. Saxon		*fú*-l.	

(1) Edkins, Not. & Quer. on China & Jap., II. 102. Mandarin Grammar, 86, note *.

(2) Not. & Quer. on Chin. & Jap., II, 101.

(3) Pott (Etym. Forsch. II. 171) fait dériver *púj* de *pi+va*, et ne croit pas que le *j* de *púj* soit radical. Cette supposition tombe devant les faits élucidés ci-dessus.

Hollandais	*vui*-l.	
Anglais	*put*-rid,	*fou*-l.
Français	*put*-ride,	*pu*-ant. (1)

Ce qui est *puant* et sent mauvais, est haïssable, détestable. L'idée de *haïr*, *abhorrer* était donc également exprimée par le son *pui*, *pi* ou *fi*. On employait, pour exprimer ce son, le caractère 非 *fi*, qui se rencontre dans le sens de *gras* dans le caractère 腓 *fi*, „gras de la jambe", composé de 月 *chair* et phon. 非 *fi*; et dans le sens de *puant* dans le caractère 蜚 *fi*, „a stinking (非 *fi*) bug (虫)"; mais qui a le sens propre de *mauvais*, *faux*, *méchant*. De là ensuite les significations de *reprocher*, *dire du mal de quelqu'un*, *calomnier*. En dialecte d'Emoui ce caractère se prononce *hui*; et, l'ancien Chinois ne possédant point de *f* initial, il a dû se prononcer en Chinois antique *pui* ou *pij* (2). Or cette dernière √ se retrouve dans le S. le plus ancien des Védes. M. Aufrecht (3) dit qu'on ne la trouve qu'en cinq endroits dans les Védes proprement dits. Le verbe *piyati* s'y trouve avec la signification de *médire*, *mépriser* ou *haïr*; les mots *piyâru* et *piyatnu* s'y trouvent avec les significations décidées de *mécréant*, *criminel*. Il y rattache les mots latins *pejor* et *pessimus* = *pêjus-simus*, et le Goth. *fijan*, Angl. Sax. *fian*, *figan*, *fivan*, „hair" et *fijands*, „un ennemi."

L'identité de la √ S. *pîy* et du mot chinois 非 *pij* est incontestable. Au *piyatnu* sanscrit répond exactement le 匪 人 *pij-jin* chinois, „un mécréant"; en Cantonnais: *feï-yan*, „un bandit, un vagabond", = Goth. *fijands* (ennemi). Au verbe sanscrit *piyati*, „médire, mépriser", répond le caractère chinois 誹 *pij* „dire (言) du mal (非)"; signification qui se retrouve encore dans le Goth. *faian*, „vitupérer" (4). Enfin le Goth. *in-fei-nan*, „avoir compassion de" (5), répond exactement au mot chinois 悲 *pij*, „avoir compassion", *litt.*: „faire des reproches à, tourmenter, (非) son coeur (心)."

(1) Nous oserions presque rattacher à cette √ *put*, le mot *foetus*, qui semble encore obscur. Benfey le fait dériver de la √ S. *bhû* (devenir); M. Kern (Zeitschr. VII, 274) de la √ *dhe* (têter), d'une forme hypothétique *dhetu*, le *téteur*. En chinois le foetus d'un enfant se nommait *pui* 肧, caractère qui a changé maintenant de prononciation et se prononce *phui* (Canton *peï*, Emoui *phi*.) Ce caractère est composé de *chair* et *pas* = „ce qui n'est *pas* encore *chair*", comme l'est le foetus.

(2) Comp. *Ts'ien tu king*, cité par Edkins, Mand. Grammar, p. 86, note 1.

(3) Zeitschrift, III, 200—203.

(4) Aufrecht, loc. cit., p. 203.

(5) Leo Meyer, Zeitschrift VI, 429.

Ici donc encore il est impossible que les races chinoises et aryennes n'aient pas vécu en communauté d'idées.

CHAUD, CHALEUR.

On n'a pas réussi à trouver dans le S. la √ correspondante aux mots goth. *heitó* (chaleur, fièvre), anc. Norske *heitr* (chaud), *hiti* (chaleur), lithuan. *kaitim* (chauffer), allemands *Hitze*, *heiss*, hollandais *hitte*, *heet*, anglais *heat*, *hot*. Selon M. Lottner (1) la √ de ces mots doit être *kit*. Cette √ se retrouve dans le mot chinois 炇 (2) *kieh* (chaud, chaleur), dont l'anc. pron. était *kit* et *hit*, pron. qu'il a gardée dans le dialecte de Canton. Le mot correspondant en Sanscrit a dû se perdre, ou bien le mot chinois avoit déjà passé en Europe avec les immigrations mongoles, avant l'arrivée des Aryas.

RUDE, RABOTEUX,
PIERREUX, DIFFICILE, UN BILLOT DE BOIS.

Toutes ces significations sont contenues dans le mot chinois *luh* 碌, hieroglyphe composé de l'élément *pierre* et de 彔 *luh*, „tailler du bois". L'ancienne prononciation de ce caractère, conservée dans le dialecte de Canton, était *luk*, qui s'est adoucie en dialecte d'Emoui en *lok*. Ce mot répond exactement au mot S. *rúksha* (√ *ruk* = luk), qui signifie également „rude, raboteux, difficile"; puis à l'Angl. Sax. *rug*, *ruh*, *ruw*; l'Anglais *rough*, *rugged* (rude), *log* (billot de bois); le Hollandais *ruw*, etc.

LUMINEUX,
SPLENDIDE, LUISANT, BRILLANT, RELUIRE.

Nous avons vu ci-dessus (p. 43) que le mot S. *ruch* répond au mot chinois 樂 *lok*, *luk* (rire). En S. le mot *ruch* a, en outre, la signification de *reluire*, de *lumière*, *splendeur*. Ce mot a dû se prononcer anciennement *loch*, quoique cette forme ne soit pas encore autorisée par les lexicographes indiens (3). Toutes ces significations sont rendues en Chinois par le caractère 爍 *chok*, composé de la clef du *feu* 火 et de l'élément phon. 樂 *lok* (rire), et par le caractère 鑠

(1) Zeitschrift XI, 185. La √ *Kit*, „brûler", à laquelle Bopp (Glos. Sktm.) ramène ces mots n'est pas autorisée par les textes et est inventée par les gram. Indiens.

(2) Composé de 火, *feu* et 折, *fendre* = „feu qui fend." [Comp. p. 32.]

(3) Benfey, S. E. Dict. p. 801.

lik, composé de l'élément idéographique 白 *blanc*, et du même élément phon. *lok*. On pourrait traduire ces caractères, qui se prononçaient en ancien Chinois *lok*, par „feu riant" et par „blancheur riante", expressions excellentes pour rendre l'impression de la splendeur du feu. Le *ruk* sanscrit a dû passer de la forme *lok* en *ruk*, comme il paraît par le composé *ruk*+*ma*, „luisant, or, fer." En dialecte de Canton le caractère 爍 se prononce encore *luk*, ce qui repond au sanscrit *ruk*.

De cette racine dérivent le

Latin *luc*-ere, *lu*-men (= *luc*-i-men), *lux*, *lu*-na (= *luc*-i-na).
Grec *λυχ-νος* (lumière) *λυχ-νειω* (reluire), *λευκ-ος* (brillant), *λεισσω* (reluire.
Goth. *liuh*-ath, *liuh*-tjan, *lauh*-muni.
Angl. Sax. *leoh*-t, *lioh*-t, ge-*lih*-tan, *lóc*-ian, *leó*-ma.
Allemand & Hollandais *lich*-t.
Anglais *ligh*-t.

Il est curieux d'observer encore le changement identique de la voyelle dans les langues chinoises et germaniques. En Chinois le caractère 爍 *lok* a changé sa voyelle en *i*, et se prononçait plus tard *lik*, puis *lih*. Le même changement s'est produit dans les langues germaniques où, p. e. dans l'Angl. Saxon, nous trouvons les formes *lóc-ian* et *ge-lih-tan*, etc.

§ 12.

Choisissons maintenant quelques exemples parmi les idées abstraites, comme termes de religion, de science ou de l'art, que M. Pott range parmi les expressions empruntées ([1]); et comme nous venons de trouver déjà deux exemples de la présence de la √ chinoise *lok* 樂 dans la langue sanscrite, choisissons un troisième, emprunté à la même racine.

Medecine — Guerir.

Ces termes se rendent en Chinois par le caractère 藥 *yoh*, caractère signifiant *l'herbe* (艹) *joyeuse* (樂), terme on ne peut plus heureux pour désigner les simples qui rendent à l'homme malade sa joie et sa gaîté. Le caractère vulgaire s'écrit 葯 *yoh*; et signifie alors *l'herbe* (艹) qui *lie* (約), c.-à-d. l'herbe qui a la vertu de *lier*, *conjurer*, la maladie.

Nous avons déjà émis notre opinion ([2]) que le verbe skt. *yuj*, „lier", est

(1) Ci-dessus, p. 28.
(2) Ci-dessus, p. 11.

directement dérivé du mot chinois 約 *yok*, „lier", et cette opinion va recevoir ici une confirmation éclatante.

Dans un article très intéressant de M. Pictet sur l'art de guérir chez les Aryas primitifs ([1]), ce célèbre philologue fait dériver le mot sanscrit *yôga*, „magie, remède ou médecine", de la √ S. *yuj*, „lier", puisque l'ancien médecin ou magicien *liait* — *conjurait* — la maladie par ses actes, invocations et remèdes. Sa supposition est parfaitement confirmée par le mot chinois *yok* 葯 „herbe liante", qui désigne la médecine et l'art de guérir. Ce mot doit être d'une haute antiquité, puisqu'on en retrouve la √ dans l'Irlandais *ioc·a* (guérison, remède), *ioc-lus* (herbe médicinale), *ioc·aim* (guérir), et dans le Cymrique *iach·au* (guérir), *iach·ad* (guérison), *iach*, *iach·us* (en bonne santé).

Le caractère chinois *yok* désigne primitivement les feuilles d'une espèce d'Angelica ([2]), dont on fait un onguent pour rendre les membres souples ou le visage luisant. ([3])

En sanscrit *rochaná* (de √ *ruch* = 樂 *lok*) est le nom de plusieurs plantes médicinales, et *yoga-rochaná* est un onguent magique qui rend invisible et invulnérable ([4]). *Yuktá* (√ *yuj*, lier), nom de la plante nommée généralement *Eláni*, répond exactement à l'idée du c. chinois *yok* (l'herbe liante).

Ce c. 葯 *yok* a, avec la prononciation modifiée de *tik*, la signification de *lier*, *entortiller* ([5]), et il est clair qu'on a donné à l'Angélique le nom de „herbe liante" à cause de son usage universel et efficace dans la magie et la conjuration des maladies.

Les deux mots *yok* 葯, „herbe liante" et *yok* 藥, „herbe joyeuse" sont donc étroitement alliés; et cette dernière signification se retrouve dans le mot S. *ruch*, qui a, comme le caractère *lok*, la signification des plantes qui donnent la joie: les toniques et les digestifs ([6]).

(1) Zeitschrift, V, 30.

(2) 白芷其葉謂之葯, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 白芷藥名.主長肌膚潤澤顏色.可作面脂, *Ibid.*

(4) Benfey, S.-E. Dict., p. 780.

(5) 葯音的纏也, Khanghi, Dict. Imp.

(6) Benfey, skt. Engl. Dict., *s. v.*

Le Jour — Le Ciel — Dieu.

En Sanscrit ces termes se rendent par *div*, *diva* et *deva*, qui se rapportent tous à une √ *dyu*, védique *dyô*, dont l'accusatif sing. est *dyâm*. (1)

En Chinois ces trois termes se rendent par 晝 *tchao*, anciennement prononcé *tiu* (pron. conservée dans le dialecte d'Emoui), 天 *thien* et 帝 *ti*.

Le premier caractère désigne l'espace de temps entre le lever et le coucher du soleil, puis la clarté du jour pendant que le soleil luit. Son ancienne prononciation a été *diu*, et ensuite *tiu*.

Le second caractère désigne l'expansion éthérée qui est au dessus de toute la création; tandis que le troisième caractère, prononcé probablement primitivement *tej* (comme dans les anciens dialectes d'Emoui, *té* et de Canton, *tai*), ou *dej*, avait primitivement la signification de *ciel* (2) pris comme personnification du pouvoir céleste. On ne l'a appliqué que plus tard aux souverains terrestres, puisque leur vertu égalisait celle du Ciel. (3)

Il nous semble que ces trois idées sont intimement liées entre elles, et ont formé la série *tej* (*dej*), *tiu* (*diu*) et *tien*, développée d'une même √ *dej*, *di*.

Déjà M. Kurz (4) avait rapproché les mots chinois *Ti* et *Tien* au S. *div*, rapprochement que Pott (5), admet comme très possible, même si ce n'était qu'un emprunt à l'Inde. Mais M. Kurz n'a pas fait attention au mot chinois *tiu*, qui fournit la √ du sanscrit *div*, et qui se relie directement aux mots *ti* et *tien*.

La √ plus courte *ti* reparaît encore dans le védique *dî* (reluire).

Nous pouvons donc établir le tableau comparatif suivant: (6)

(1) Leo Meyer, Zeitschrift V, 373.

(2) 帝者天之一名, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 德合天者稱帝, „Celui dont la vertu est conforme au Ciel est nommé Ti". (*Ibid.*)

(4) Nouv. Journal Asiatique V, p. 407 et s.

(5) Etym. Forsch. II, 99.

(6) Comp. Pott, Etym. Forsch., II, 99; Curtius, Griech. Etym., I, 201—202; Benfey, Skt.-Engl Dict. sub. voc.

	Jour	Ciel	Dieu.
Chinois	晝 diu, tiu	天 dhin, t'ien	帝 dî, dej, tej.
Sanscrit	dyu, divâ,	dina (le jour)	deva.
Védes	dyô		dî (reluire.)
Thibétain			dhe.
Homère		*ζην*	
Dorique		*ζᾶν*	
Toscan		*tin*-a, *tin*-ia	
Lithuan.			devas.
Anc. Norske			tivar.
Anc. Germ.			zio.
Angl. Sax.			tiw.
Latin	dies, diu		diovis, deus.
	inter-*diu*		
	nudius (= nunc est-dies).		
	bi-duum		
Grec	*ἔνδιος, Ζεύς, δῖος*		
	εὔδια (reluire), *δέατο, δοάσσατο*		
	δίαλος		
	δέελος		

—

Puisque nous en sommes au ciel, descendons aussi un instant à *terre* pour l'étymologie de son nom.

La terre se nomme en Chinois 地 *tí*. L'ancienne prononciation était *dé*, comme dans le dialecte de Shanghai; le Cantonnais lui donne le son de *tej*; à Emoui on la nomme *té* et dans les îles Lieou-Kieou, *dji*.

Il nous semble que ce mot est la √ du grec *δη-μήτηρ*: *la Terre* (*δη*) *mère* (*μήτηρ*), mot que M. Benfey ne fait dériver qu'en hésitant du mot skt. *go* (boeuf = Chinois 牛 *gû*), qui signifie aussi la *terre* en sanscrit, par suite des idées cosmogoniques des Hindous.

Le mot latin *sabulo, sabūra* (sable) contient, selon M. Pott (1), le verbe *verrere* (balayer); il nous reste donc la √ *sa* qui doit signifier *sable*. Or, en Chinois, le nom pour sable est 沙 *cha*, selon l'ancienne pron. conservée à Emoui, *sa*. Comme, à ce que nous sachions, cette √ n'a pas encore trouvé son équivalent dans le S., il nous semble qu'on peut admettre pour le nom du sable la √ chinoise *sa*.

—

(1) Etym. Forsch., I, 288.

Serait-il trop hasardé d'y ajouter encore la √ chinoise du grec *ὕ-ει* (il pleut), *ὑ-ε-τός* (pluie)? Bopp émet l'opinion que ces mots seraient dérivés du S. *su-nómi*, „exprimer le jus du Soma"; mais Curtius [1] remarque très bien que la √ *su* simple ne se trouve que dans la signification d'exprimer le jus de la plante dont on fait la boisson soma, et qu'il est donc trop hasardé d'en faire dériver ces mots grecs.

En Chinois l'ancien hieroglyphe graphique pour *pluie* est 雨, représentant la nue dont tombent les gouttes de pluie. L'ancienne pron. de ce caractère, conservée à Emoui, était *ú* ou (dans la langue vulgaire) *ho*.

Cette √ semble s'être aussi propagée jusque dans les langues malaises, où la pluie est nommée *ú-djan*, ou avec l'aspiration *hu-djan*; en Sundanais et Javanais *ú-dan*; en Madurais *o-dan*.

(1) Griech. Etym., I, 363 r. 604.

CHAPITRE TROISIÈME.

SEMASIOLOGIE

OU

PARENTÉ D'IDÉES.

§ 13.

Dans la „Philosophy of universal history" de M. Bunsen (Vol. I, Chap. 6) l'opinion est émise que, puisque les élèves de Bopp rapportent les formes grammaticales étymologiquement à des racines, la possibilité est admise d'une parenté de langage plus large, et pour une époque plus reculée, au delà de la grammaire. M. Pott (1) admet cette possibilité, mais il observe que dans les langues sans formes grammaticales, comme le *Chinois*, il ne reste plus rien que des comparaisons lexicales.

Mais il-y-a un autre système de comparaison, qui jusqu'ici n'a pas été beaucoup suivi — la comparaison des significations, qui doit surtout prendre égard aux associations d'idées, qui sont, il est vrai, difficiles à soumettre à des lois déterminées. Cependant, la langue chinoise, avec sa merveilleuse écriture, a non-seulement conservé les *sons* des mots, mais aussi leur *signification*, résultat impossible à atteindre avec une écriture phonétique. C'est donc dans la première qu'il faut chercher le lien, l'enchaînement, des idées, qu'on ne peut plus poursuivre dans la seconde.

Nous allons donc tenter de retrouver dans une foule de racines la signification primitive et les significations dérivées qui se sont développées de cette idée fondamentale; ce qui sera le meilleur moyen pour convaincre les savants de la parenté entre le Chinois et les langues Aryennes.

(1) Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, 1855, Vol IX 124

§ 14.

Racine GAP — KAP.

Quand on ouvre la bouche et qu'on la referme avec force, l'air expulsé des poumons, forme le son *gap*. On peut le distinguer parfaitement au moment où un chien attrape dans sa gueule ouverte un morceau de viande qu'on lui jette, et qu'il attrape au vol.

Ce son fut écrit en Chinois 合, littéralement: „bouche fermée" ou „fermer la bouche" (1). Ce caractère est prononcé maintenant *hoh* (à Canton *hop*, à Emoui *kap*), mais les caractères phonétiques dans lesquels il entre, prouvent que son ancienne initiale était *g* (*k*). Il est prononcé *koh* [E. *kap*, C. *kop*] (2) dans le sens d'une espèce de mesure, et dans celui du verbe „se joindre", comme les deux lames d'une paire de ciseaux, ou le couvercle d'une boîte. De la signification primitive „fermer la bouche" dérivent naturellement les idées de *fermer*, *joindre*, *rapprocher*, *unir*, *serrer*, etc. Aussi il entre comme phonétique dans tous les caractères par lesquels on veut exprimer ces idées.

Nous en avons déjà vu un exemple à la page 40, où le verbe *happer* (avaler) est rendu par le caractère 哈, composé de la clef de *bouche* et du phon. *gap* „fermer".

Ajouté à la clef des *insectes*, ce phonétique forme le caractère 蛤, prononcé maintenant *koh* (E. *kap*, C. *kop*), et désignant les *coquilles bivalves*, celles qui peuvent enfermer l'insecte [le mollusque]. Ajouté à la clef des *oiseaux*, il forme le caractère 鴿 *koh* (E. *kap*, C. *kop*), *le pigeon*, c.-à-d. l'oiseau uni, ainsi nommé à cause de la facilité avec laquelle les pigeons s'unissent (3). Ajouté à la clef des *poissons*, il forme le caractère 鮯 [*koh* E. C. *kap*], désignant une espèce de carpe qui se cache dans des étangs profonds.

Uni à la clef des vêtements, il forme le caractère 袷 *kiah* [E. *kah*, C. *kap*], signifiant „un habit doublé", c.-à-d. un habit fait de deux pièces superposées et

(1) 合 合口也, *Vide* 說文.

(2) Dans la suite les lettres E et C désignent les dialectes d'*Emoui* et de *Canton*.

(3) 鴿性易合故名, Khanghi, Dict Imp.

unies par une couture. Uni à la clef des *cuirs tannés*, il forme le caractère 韐 *kiah* [E. *kah*, C. *kap*], qui signifie une *genouillère de cuir*, soit un morceau de cuir qui *serre* les genoux. Ajouté à la clef des *étoffes*, il forme le caractère 帢 *kiah* [E. *khap*, C. *hap*], qui signifie une *cape*, un *chapeau*; c.-à-d. „la pièce de toile qui *serre*, *comprime*, la tête."

Uni à la clef de *tête humaine*, il forme le caractère 頜 *koh* [E. C. *kap*], qui désigne la bouche ou les *mâchoires*, „qui serrent la tête." Ajouté à la clef des *pieds*, il forme le caractère 跲 *kiah* [E. *khap*, C. *kap*], qui signifie *trébucher*, comme on le fait en marchant les pieds serrés.

Ajouté aux caractères *porte* et *ailes*, il forme le caractère 閤 *kih* [E. *kip*, C. *khap*], qui signifie *battant d'une porte*, c.-à-d. „porte qui se *ferme* avec deux ailes". Uni à la clef des *vases*, il forme le caractère 盒 *hoh* [E. *ap*, C. *hop*], désignant les „vases ou pots munis de couvercles", qu'on peut donc *fermer*. Ajouté à la clef de *l'eau*, il forme le caractère 洽 *hiah* [E. *hiep*, C. *hap*] = „des eaux qui s'unissent, se rejoignent." De là les significations dérivées de *harmonie*, *concorde*, *union*, données à ce caractère.

Uni à la clef des *soieries*, il forme le caractère 給 *kih* [E. *kip*, C. *khap*], qui signifie *donner*, *conférer*, puisqu'on *serrait* (gardait) les soieries données par le souverain. Nous avons déjà vu (p. 42) qu'il forme la racine des mots indo-germaniques pour le verbe *donner*.

Tous ces caractères, ayant le même phonétique, se sont naturellement prononcés primitivement *gap*, *kap*, selon la pron. de ce phonétique.

—

De l'idée de fermer la bouche, de comprimer entre les lèvres, naquit naturellement l'idée de *comprimer* en général, soit sous le bras, soit avec la main. Ce verbe fut donc également nommé *kap*, et on écrivait ce son, pour le distinguer du *kap* 合 primitif, avec un autre caractère: 夾. Ce caractère, prononcé maintenant *kiah*, se prononçait primitivement aussi *kap*, comme encore aujourd'hui dans le dialecte de Canton.

Ce phon. *kap*, ajouté à la clef de *main*, forme le caractère 挾 *hieh* [E. *hiep*, C. *kip*], signifiant „porter sous le bras", „cacher."

Ajouté à la clef des *montagnes*, ou *collines:* 峽, 陜 *kiah* (E. *hiep*, C. *hap*), il signifie un *défilé*, une *gorge de montagne*; *étroit*.

Ajouté à la clef de *bambou* et des *objets qui renferment*, il forme le caractère 篋 *kieh* (E. *kiep*, C. *hap*), qui désigne „un panier de bambou pour *serrer* des objets." Uni seulement à la clef de *bambou*, il forme le caractère 筴 *kiah* (E. *kiep*, C. *kap*), signifiant *pincer* comme avec des bâtonnets pour manger; et, comme subst. dérivé — ces bâtonnets mêmes, litt. *les pinceurs*. Ajouté à la clef des *plantes*, il forme le caractère 莢 *kieh* (E. *kiep*, C. *kap*), désignant les *cosses des plantes* légumineuses, „qui *renferment*, *compriment*, la semence."

Uni à la clef de *tête humaine*, il forme les caractères 頬 ou 頰 *kieh* (E. *kiep*, C. *kap*), désignant les *joues* ou les *mâchoires*, „qui *renferment*, *compriment*, la tête." Ce caractère, comme nous l'avons vu ci-dessus, était écrit aussi avec le premier phonétique: 頜; preuve que les deux phonétiques 合 et 夾 se prononçaient primitivement *identiquement*.

Ajouté à la clef des *insectes*, il forme le caractère 蛺 *kieh* (E. *kiep*, C. *hap*), désignant le *papillon*, „qui *ferme*, *plie* ou *comprime* les ailes" quand il est en repos."

Ajouté à la clef des *paroles*, il forme le caractère 𧦧 *kieh* (E. *kiep*, C. *kip*), qui signifie: *parler desordonnément*, *verbeux*, *discours malhonnêtes*. On écrit ce caractère aussi avec la clef *bouche:* 唊.

Uni à la clef des *cuirs*: 䩡 *kiah* (E. C. *kap*), il désigne une espèce de *bottes*, „le cuir *serrant* la jambe". On l'écrit aussi avec le phon. précédent et la clef des cuirs tannés: 韐 comme nous l'avons vu ci-dessus; preuve nouvelle de l'homophonie primitive des phonétiques 合 et 夾. Ajouté à la clef des *étoffes*: 帹 *kiah* (E. *khap*, C. *hap*) il a la même signification que le caractère 帢 *kap* (p. 57) „une cape".

Tous ces caractères donc, ayant le même phonétique, se sont encore prononcés primitivement de la même manière — KAP, et n'ont reçu plus tard des prononciations différentes, que par suite d'une loi de modification de son (lautverschiebungsgesetz), analogue à celui de nos langues Indo-Européennes, et

dont M. Edkins a tracé les contours dans quelques articles extrêmement intéressants, publiés dans le second volume des „Notes and Queries on China and Japan."

—

Nous venons de voir que les cosses des plantes furent nommées 莢, „les renfermeurs", ou „comprimeurs." Ces cosses, et aussi les écailles des tortues, les carapaces des insectes etc., etc., ayant une forme un peu ovale, on les représentait graphiquement par le caractère 甲, qu'on prononçait conséquemment également *kap*. Il a conservé cette prononciation dans les dialectes de Canton et d'Emoui mais, en Mandarin, elle s'est adoucie en *kiah*.

Ce phon. entre également dans la composition d'un grand nombre de caractères, qui conséquemment ont dû tous se prononcer primitivement *kap*.

Ainsi, ajouté à la clef de *bouche*, il forme le caractère 呷 *hiah* (E. *kap*, C. *hap*), caractère identique en signification avec le caractère 哈 „avaler, happer", que nous avons déjà discuté sur pages 10 et 56. Ici, le caractère 甲 étant simplement *phonétique*, il est clair qu'il a dû se prononcer primitivement comme le caractère 合, „fermer la bouche", qui est *phonétique* et *significatif* dans le caractère 哈, „avaler, happer".

Il a cette même valeur phonétique dans le caractère 狎 *hiah* (E. *ah*, C. *hap*), composé avec la clef des *chiens*, et qui signifie *accoutumé*, *familier*, c.-à-d. „*uni* à l'homme", comme l'est le chien. Avec la clef des *démons*: 䰥 *kiah* (E. C. *kap*), il signifie un *gobelin*, un démon voleur (1), qui *happe*, ou *gobe*. Avec la clef des *poissons*: 魻 *hiah* (E. *ah*, C. *hap*), il désigne une espèce de poisson, gros avaleur. Avec la clef des *oiseaux*: 鴨 *yah* (E. C. *ap*) il désigne le *canard*, „l'oiseau qui crie *gap gap*".

Mais ce phon. a une signification propre dans les composés suivants:

Uni à la clef de *bois*: 柙 *hiah* (E. *ap*, C. *hap*), il signifie „le bois enveloppant", c.-à-d. cage de bois pour des bêtes féroces ou des malfaiteurs. Ajouté à la clef des „objets renfermants": 匣 *hiah* (E. *ap*, C. *hap*), il désigne une *boîte*, un *coffre* ou une *armoire*. Ce caractère est donc identique en signification avec

(1) 䰥 竊 鬼 也, Khanghi, Dict. Imp.

celui de 篋 (p. 58), et prouve que les phonétiques 夾 et 甲 étaient primitivement *homophones*.

—

Un quatrième caractère inventé pour rendre l'idée de *comprimer*, *serrer*, est celui de 劦 [la clef de *force* trois fois répétée], prononcé maintenant *hieh* (E. *hiep*, C. *hip*), mais dont l'ancienne prononciation était probablement encore *kap*, car le *h* initial moderne représente presque toujours une initiale *k* plus ancienne.

Il entre comme phonétique dans le caractère 協 *hieh*, composé avec la clef de *main*, et signifie *plier*, *plisser*, c.-à-d. „mettre les plis d'une pièce d'étoffe l'un sur l'autre.

Uni à la clef de *chair*: 脅 *hieh*, il désigne les *côtes* du corps humain, litt „les *chairs* qui *serrent*, *compriment*, le corps". Ce dernier caractère est écrit aussi avec le premier phonétique *kap*: 胎 (1), avec la même signification: „les chairs renfermantes", preuve positive que l'ancienne prononciation du caractère 脅 *hieh* était également *kap*.

Uni au caractère *penser*: 勰 *hieh*, il signifie „union de pensée, harmonie de sentiment". Il est donc identique en signification avec le caractère 愜 *kieh* composé de la clef du *coeur*, des „objets renfermants" et du phonétique 夾 *kap*; autre preuve que l'ancienne prononciation de ce caractère était *kap*.

—

Un cinquième caractère inventé pour rendre l'idée de *fermer* est celui de 盍 *hoh* (E. *ap*, C. *hop*). Son ancienne prononciation était également *kap*. Le dialecte d'Emoui a conservé la voyelle *a*, mais a perdu l'initiale *h*, qui reparaît dans le Cantonnais et le Mandarin, et qui est adoucie d'une initiale plus ancienne *k*. Selon l'ancien dictionnaire *Eul-ya*, sa signification était = à celle du caractère 合 *kap*, c.-à-d. *fermer*. On l'emploie maintenant dans le sens de *couvrir* (fermer) avec un couvercle (2).

Uni à la clef de *porte*: 闔 *hoh* (C. *hop*, E. *khap*), il signifie „*battant de porte*, *porte brisée*. Il est donc identique en signification avec le caractère 閤 dont nous avons traité sur page 57, et dont le phon. est 合 *kap*, ce qui prouve que les phon. 盍 et 合 se prononçaient primitivement tous les deux *kap*.

(1) Khanghi, Dict. Imp. *sub. voc.*

(2) 盍 合 也 (爾 雅 釋 名); 盍 覆 也 (說 文).

Uni à la clef des *pierres*, il forme le caractère 磕 *khoh* (E. *khap*, C. *hop*) signifiant „fracas de pierres", et aussi le bruit qu'on fait en cognant la tête sur le sol en se prosternant devant l'Empereur de la Chine, cérémonie nommée *khoh theou* [en dial. d'Emoui *khap-thau*]. Ce caractère est écrit aussi avec les éléments 去 et 合: 砝, 硆. Ce dernier caractère ayant pour phonétique 合 *kap*, il est clair que le caractère 磕 avec lequel il est synonyme, a dû également se prononcer d'abord *kap*, comme du reste la prononciation à Emoui: *khap* le prouve suffisamment.

Uni à la clef de *bouche*, nous avons le caractère 嗑 *koh* (E. *ap*, C. *kop*), *babillard*, puisqu'un homme qui caquette beaucoup, ouvre et *ferme* la bouche souvent; de là on l'emploie, dans la langue vulgaire mandarine, dans le sens de *boire*, puisqu'il faut alors également ouvrir et *fermer* la bouche.

Uni à la clef des *poissons* 鰪 *koh* (E. *kap*, C. *kop*), il désigne une petite espèce de *cauri*.

Ajouté au caractère pour *manger*, il forme le caractère 饁, prononcé maintenant *yeh* (E. *iet*, C. *ip*), „provisions de bouche pour voyage", qu'on *serre* ou porte renfermées dans un panier.

Enfin uni à la clef de *tête humaine*, il forme le caractère ⿰盍頁 *khoh* (E. C. *kap*). Selon les dictionnaires phonétiques ce caractère se prononce comme le c. 閤, composé de la clef de porte et du phon. 合, que nous avons déjà vu avoir été prononcé primitivement *kap*, prononciation qu'il a conservée dans les dialectes anciens de Canton et d'Emoui. Ce caractère a la signification de *mâchoires* [1], et ensuite, avec la même prononciation que le caractère 磕 *khap*, celle de *os de la tête*. [2]

Ce caractère est donc identique en signification avec les caractères 頰 et 頜 (p. 58), désignant également les *mâchoires*, et dont les phonétiques sont *kap*, preuve nouvelle que les phonétiques 合, 夾 et 盍 se prononçaient primitivement tous les trois *kap*.

Ce dernier phon., placé dans la clef des *enveloppes*, forme le caractère ⿹勹盍 *ah* (C. E. *ap*), qui signifie: „ce qui enveloppe la tête des femmes", la *coiffure*, composée de fleurs ou de plumes du martin-pêcheur [3].

---

(1) ⿰盍頁 車 頷 骨 也. Khanghi, Dict. Imp.

(2) ⿰盍頁 音 磕 頭 骨 也. *Ibid*

(3) ⿹勹盍綵婦人頭花髻飾也 頭上何所有翠爲⿹勹盍 *Ibid.*

Le caractère 去 est aussi quelquefois prononcé *kap* dans les composés. Nous en avons déjà vu un exemple dans le caractère 刧 *kap*, „enlever de force" (page 41).

Uni à la clef des *insectes*, il forme les caractères ⿰虫去 et 蜐 *kieh* (C. *khip*, E. *kiap*), qui désignent une espèce de coquilles bivalves comme les caractères 蛤 et 鰪, prononcés également *kap*, ainsi que nous l'avons démontré (pp. 56 et 61).

Ajouté à la clef des *paroles* 詓 *khü*, ou à la clef de *bouche* 呿 *khia*, il signifie *bâiller*, comme un homme qui va se coucher. Ces caractères sont donc synonymes du caractère *gap*, *kap* (pp. 40 & 56), et ont dû avoir été prononcés primitivement aussi *gap* ou *kap*. Ceci est prouvé du reste par le caractère 魼, composé de la clef des *poissons* et de ce même phonétique, désignant une espèce de carrelet ou de plie; caractère qui a la double prononciation de *khü* et de *hieh* (E. *hiep*, anc. pron. *kap*) (1), et par le caractère 砝 *kap*, identique en signification avec les caractères 硆 et 磕, notés sur p. 61.

Cette ✓ *kap* maintenant, dont vous venons de démontrer le développement graduel dans la langue chinoise, est répandue dans plusieurs mots de la famille aryenne, quelquefois phonétiquement seulement, parfois traduit; car ce dernier fait se présente non seulement quand deux races vivent en proximité, mais même dans des races de la même famille. Par exemple nous avons en sanscrit l'adjectif *suçroni*, „à belles (*su*) fesses (*çroni*)." Le substantif *çroni* a passé en grec et latin sous les formes *κλόνις* et *clunis*; mais l'adjectif composé n'a pas été introduit ou conservé, mais a été *traduit* par les grecs en *καλλιπυγος*, „à belles (*καλλι*) fesses (*πυγή*)", deux mots de racine toute differente.

Nous allons donner tantôt un exemple analogue dans les langues germaniques.

Nous avons déjà prouvé l'existence de notre ✓ *kap* dans les mots *avaler*, *happer* (p. 40), *capturer* (p. 41), *donner* (p. 42), et nous allons la trouver maintenant encore dans plusieurs autres mots.

Gobelin

(p. 59.)

Chinois	⿰甲鬼	kap. (2)
Sanscrit (nom d'une espèce de démon)		*kap*-a.
Grec		*κοβ*-αλλος, *κοβ*-αλος.
Allemand		*kob*-old.
Hollandais		*kab*-outer.
Anglais		*gob*-lin.

(1) 魼音墟又音脅, Comparez ci dessus p. 60.

(2) Un démon-voleur, qui gobe. Comp. *κοβ*-αλλος, un *glouton* et un *gobelin*.

CAURI, COQUILLE BIVALVE
(pp. 56, 61, 62)

Chinois	蛤 鰪 蚨 蜐	kap.
Sanscrit (petite coquille servant de monnaie)		*kap*-arda [1]

BATTANT DE PORTE, PORTE BRISÉE
(pp. 57, 60)

Chinois	闔 閤	kap.
Sanscrit	–	kap âṭa [2]

CAPSULE, COSSES, BOÎTE
(pp. 58, 59)

Chinois	篋 莢 甲 匣	kap.
Grec		*κάψ-α*.
Latin		*cap*-sa.
Allemand		*kap*-sel.
Français		*cap*-sule, *cap* se.

CAPE, CHAPEAU
(pp. 57, 58)

Chinois	帢 帹	kap.
Allemand		*kappa*
Hollandais		kap.
Anglais		cap.

COIFFURE
(p. 61)

Chinois	鉀	kap.
Hollandais		*kap*-sel.
" (se coiffer)		zich *kap*-pen.

GENOUILLERE, BOTTES
(pp. 57, 58)

Chinois	韐 鞈	kap.
Hollandais (bottes montantes)		kap-laars [3]

—

(1) Peut-être de *kap* (coquille bivalve) et *ardha* (= ṛidh+a) *demi*, *moitié*. Comp. *daçârda*: la moitié de 10, c.-à-d. 5.

(2) Peut-être de √ *kap* (battant) et de *pâṭaya* (√ *paṭ*), „to split, to open."

(3) Peut-être aussi 盒 *kap* (p. 57), pot couvert d'un couvercle, = *chape*, „couvercle d'alambic"; 盍 *kap* (p. 60), couvrir, = angl. *cope* (couvrir.)

Nous savons bien qu'on s'est habitué à faire dériver tous ces mots du latin *caput* (tête), mais cette supposition disparaîtra quand on verra que ce mot latin est lui-même dérivé de la même √ chinoise *kap*.

Nous avons vu à la page 61 que les os de la tête, le crâne, se nomment en Chinois 䫦 *kap* (anc. pron.). L'élément significatif est 頁 *hiet* (tête), auquel on ajoutait le phon. 盍 *kap*, qui signifiait primitivement *clore*, *enfermer*, comme le crâne enclot la tête même.

Ce même phon., ajouté à la clef des pierres: 磕 *kap*, avons nous vu, désignait le bruit que fait le choc de pierres qui s'entrecognent. Enfin ce même phonetique *kap*, ajouté à la clef des vases: 盒 *kap*, désignait les *pots* ou vases munis de couvercles.

De là qu'en Sanscrit le mot *kapâla*, dérivé de cette √ *kap*, a la double signification de *crâne* et de *pot*.

Notre étymologie est confirmée par le mot S. *kapola*, „les joues", évidemment allié à *kapâla*, et dont nous avons retrouvé la même √ *kap* dans le Chinois 頜, 頬 *kap*, „ce qui serre la tête" — les *mâchoires*, la *bouche*, les *joues*.

La √ *kap* de *kapola* (joues) s'est perdue en signification correspondante dans les autres langues aryennes, excepté peut-être dans le Gaëlique et Celtique *cab*, „une bouche," „une bouche mal garnie de dents" (1), et dans l'Anglais vulgaire *gab*, *gob* (bouche) (2); mais la √ *kap* (tête) se retrouve partout, comme dans le:

Japonais	*kouf*-e.
Magar (Nepal)	*khap*-âr. (3)
Sanscrit, Javanais, Malais	*kap*-âla.
Grec	*κεφ-αλή*.
Latin	*cap*-ut.
Goth.	*haub*-ith.
Anc. Germ.	*houp*-it.
Anc. Norske	*höf*-uth.
Gothland	*haf*-uth.
Angl. Sax.	*heaf*-ud.
Allemand	Kopf, *Haup*-t.
Hollandais	kop, *hoof*-d.
Anglais (sommet, cime)	cop.
Français (idem)	*coup*-eau.
Gaël. (tête)	*gap*, *cab*-ad.

(1) Pott, Etym. Forsch., I, 115.

(2) Kuhn, Zeitschrift I, 130.

(3) Le Magar a conservé l'aspiration du caractère *k'ap*, „tête". Comp. p. 61, note 2.

On retrouve même cette √ dans le Copte *khaf*, *afe* (tête).

—

Nous avons vu ci-dessus que le caractère chinois pour papillon: 蛺 désignait „l'insecte qui ferme ou plie les ailes quand il est en repos" (1), et qu'on le nommait également *kap*. Le nom de ce charmant insecte a été traduit par une partie des races aryennes, et par l'autre le phon. primitif a été conservé tout pur. Ainsi les Allemands les nomment *Falter* (plieurs), du verbe *falten* (plier); tandis que les Hollandais les nomment *kapel* (√ *kap*), que nous ne pouvons admettre avec M. Pott (2) être une dissimulation du Latin *papilio*. La √ *kap* se retrouve encore dans le Javanais *kup-u*, „papillon."

Papilio n'est pas une forme du pamphylien βαβέλιο = ἥλιος, comme semble le supposer M. Stier (3), car la forme pamphylienne est αβίλιος, c.-à-d. ἀϝέ-λιος (4), sans β initial.

Nous croyons donc plutôt que le *pap* de *papilio* est une dissimulation de la √ *kap*, avec la réduplication, comme *pŏpulo* (5). Surtout puisque M. J. G. von Hahn (6) donne comme noms albanais des phalènes κοπ-ίτζα, κοψ α, où se retrouve la √ κοπ; et comme nom pour les cousins κωνώπε (grec), qui semble être la racine κωπ avec la réduplication (7).

—

Nous avons encore dans nos langues indo-germaniques une √ *kap*, qui signifie *couper*, et qu'on ne peut retrouver en Sanscrit.

Elle se trouve dans le Grec κόπ-τω, je hâche, κόπ ανον, κοπίς, couteau, épée, κάπ-ων, capon; dans le Croate *kop-iti*, châtrer; dans le Lett. *kap pât*; Lithuan. *kap-óti*, hacher, *kap-one*, houe, etc.; et à côté de la finale *p* se trouve la finale *t*, comme *coup-er*, *cout-eau*, Angl. *to cut*, Hollandais *kappen*, „couper"; puis, avec l'adoucissement de l'initiale *k* en *h*, l'Ancien-germain *houw an*, Allemand *hau-en*, Hollandais *houw-en*, „frapper, hacher" (8).

Nous avons déjà tracé la racine chinoise *kap* dans tant de mots indo-européens, qu'il nous sera permis de rechercher cette racine également dans cette langue. Notre √ *kap* 合 donc, placée à côté de la clef des *couteaux*, forme le caractère 剳 *khiah* (C. *hap*, E. *khap*), lequel caractère était la forme primitive

(1) 其形夾故從夾加虫, „Sa forme est comprimée (pliée), c'est pour cela que le c. est composé de *kap* et insecte." (Khanghi, D. 1.)

(2) Etym. Forsch. I, 106.

(3) Zeitschrift XI, 243.

(4) Curtius, Zeitschrift I, 29—30.

(5) Pott, Etym. Forsch., II, 73, 193.

(6) Albanesische Studien.

(7) Zeitschrift XI. 242, 243.

(8) Pott, Etym. Forsch. II, 140; Curtius, Griech. Etym., I, 122.

du caractère 割 *koh* (C. *kot*, E. *kat*) (1). Or ce caractère signifie *couper*, *balafrer*, *hacher*, *blesser*, *couper en deux*. Littéralement il signifie: *blesser* (害) avec un *couteau* (刀); tandis que l'ancien caractère 㓣 signifie littéralement: *couteau* (刀) qui descend sur le corps comme la lèvre supérieure de la bouche sur la lèvre inférieure (合). Il est en même temps imitatif du son *kap* que fait la hache en descendant sur un objet résistant (2). Voilà donc nos deux racines *kap* et *kat* retrouvées.

Mais l'analogie va plus loin, car le caractère abrévié 割 *kat*, placé à côté de la clef des *moutons*, forme le caractère 羯 *kiah* (E. C. *kat*), qui signifie *châtrer un bouc* (3). Placé à côté de la clef des *boeufs*, il forme le caractère 犗 *kiai*, qui signifie *boeuf châtré* et aussi „châtrer un homme", ancienne punition chinoise (4).

L'ancienne prononciation de ce phonétique 害 *kat* était également *kap*; car le c. 嗐, composé de *bouche* et de ce même phon., signifie „ouvrir grandement la bouche, bâiller," et est donc synonyme du c. 哈 *gap* (ci-dessus, p. 40). Ce c. s'est donc prononcé primitivement aussi *gap*. Il se prononce maintenant *kiah* et *hai* (5). Ensuite, l'ancienne forme du c. 割 étant 㓣, il a dû se prononcer *kap* selon son phon. 合.

Quant à la pron. *kat*, elle est garantie par les caractères composés où il entre comme phon. p. e. 騞 *khiah* (C. E. *khat*), „un cheval pie (noir et blanc)"; 縖 *hiah* (C. E. *kat*), „lier"; 鶷 *hiah* (C. E. *kat*), le Lanius schach; etc., etc. Ce changement de finale explique pourquoi nous avons dans nos langues indo-germaniques la double finale *p* et *t*.

Le mot *κάπων* ne signifiait donc primitivement que *le coupé*, *le blessé*; mais tandis que les Chinois ont appliqué cette épithète aux *boucs* et *boeufs* châtrés, les Indo-Européens l'ont appliquée à la *volaille*.

Il est curieux cependant que cette √ *kap* n'ait pas passé avec la signifi-

(1) Khanghi, Dict. Imp.

(2) Le mot hollandais *kap-mes* [couteau qui coupe] traduit exactement le sens de ce caractère *kap*.

(3) Khanghi, Dict. Imp.

(4) *Ibid.*, Medhurst, Chin. Dict.

(5) Khanghi, D. I.

cation de *couper* dans le Sanscrit, tandis quelle a passé dans cette dernière langue avec une autre signification. Le phon. 害 *kap*, placé à côté de la clef des *parfums*, forme le caractère 馤, prononcé maintenant *hoh* (C. *hot*, E. *hat*), qui signifie: *effluves du parfum* (1); prononcé *hai* il signifie: *vapeur*, *odeur*, *puanteur* (2). La signification primitive était *senteur perçante*, *blessante*, soit eu bon, soit en mauvais sens.

De cette √ dérivent en Sanscrit: *kap-i*, *kap-ilas* (encens); en Grec: *καπ-ύω* (exhaler), *κε-καφ-ηώς* (haletant), *ἐκ-καπ-υει*, *ἐκπ-νει*, *καπ-νός* (fumée), *κόπ-ρος* (fiente, fumier); en Latin: *vap-or* (pour *evap-or*), exhalaison, *vap-orare* (évaporer), *vap-idus* (évaporé), *vap-pa* (vin évaporé); en Lithuan. *kvap-as* (vapeur, odeur, exhalaison), *kvep-ju* (exhaler, sentir), *krep-alai* (parfums); en Bohémien *kop-et* (fumée). Curtius, à qui nous empruntons ces mots, dit que la signification primitive aurait été „exhaler par la bouche” [aushauchen] (3). Ceci est vrai en tant qu'en Chinois l'ancienne √ 合 *kap* était usitée aussi pour exprimer cette action; car, unie à la clef de *nez*, elle forme le caractère ⿰鼻合 *hiah* (C. *hop*, E. *kap*) qui signifie *souffler*, *respirer*, *par le nez*. On l'écrit aussi avec le second phonétique *kap* 夾 (comprimer): ⿰鼻夾 avec la même signification, qui est: „bruit fait par le souffle expulsé par les narines fermées ou comprimées”. Mais nous croyons la √ *kap* dans les mots indo européens pour „vapeur, odeur” plutôt empruntée à la √ chinoise 害 *kap* dans 馤, „effluves”, à cause du *cap-er* (bouc) latin, *häfar* (bouc) anglo-saxon, qui signifient, selon Pott (4), *le puant*.

—

Comme nous l'avons vu à la page 56, le caractère 鮯, dont l'ancienne pron. était *kap*, désigne une espèce de *carpe* trouvée dans des étangs profonds. Cette √ se retrouve dans le mot S. *çaph-ara* (carpe), dont M. Förstemann (5) compare la √ à celle de *kapâla* (tête). Les Grecs du moins la nommaient *κεφαλος*, mot que les Latins ont traduit par *capito*. En Ancien-germain un *r* inorganique s'est introduit dans le mot *charpho*; Anc. norske *karfi*, Allemand *karpfen*.

Une autre espèce de poisson se nomme ⿰魚甲 *kap* (p. 59), et une espèce de

(1) Khanghi, Dict. Imp.
(2) *Ibid.*
(3) Griech. Etym., I p. 112.
(4) Etym. Forsch., I, 256; Curtius op. cit., I, 112.
(5) Zeitschrift, III, 51.

carrelet ou plie se nomme également *kap* 鉣 (p. 62). Probablement cette même √ se trouve dans le Grec *κωβιος*, Latin *gob-io*, Anc. Germ. *guv-a*, Allemand *gueb-e*, *gufe*; et dans l'Anc. germ. *chap-o*, *quapp-a*, Allemand *quapp-e*, Lithuan. *kūpē*, Hollandais *kwab* [Gobius] (1), pour quels mots il n'y-a point de racine sanscrite. Le nom moderne du goujon (gobius) est encore aujourd'hui à Canton *pak kop* 白蛤, „le goujon blanc" (2). Probablement 蛤 *kop*, qui signifie une *coquille* (p. 56), doit s'écrire 鉀 *kap*.

—

La racine *kap* se retrouve encore dans le mot S. *çap*, „exécrer, maudire"; mais dont la signification primitive était, selon M. Benfey (3), „crier à haute voix.". Or, en Chinois, le mot *kap* 詼 & 唊 (p. 58) signifie „parler désordonnément, verbeux, paroles malhonnêtes", *litt.* „faire *kap-kap* avec la bouche en parlant". Il correspond donc exactement en *son* et en *signification* avec le S. *çap*.

—

Le mot S. *çapha*, „sabot en général", dont dérivent l'Anc. germ. *huof*, l'Anglo-sax. *hof* (sabot de cheval), ne nous paraît què la √ chinoise 甲 *kap* (p. 59), nom des pieds cornés des ruminants et chevaux. Par exemple dans la glose: 蹄[1] 牛[2] 馬[3] 等[4] 之[5] 甲[6] 足[7] 也[8], „les sabots[1] sont[8] les pieds[7] *cornés* (kap)[6] des[5] boeufs[2], chevaux[3] et leurs parcils[4]" (1).

—

La racine chinoise *kap* se trouve encore dans un nom d'oiseau qui a beaucoup embarrassé les étymologistes — celui de la *colombe*. Kuhn (5) fait dériver ce nom du S. *kádamba*, „quel tombeur", de √ *lamb*, tomber; mais *kádamba* n'est pas en S. le nom de la colombe, mais d'une espèce de canard. Pott (6) le fait dériver de *kala-rava* (de *kala*, a low and pleasing tone, et √ *ru*, sonum edere). Schleicher (7) ne croit point que *palumbus* soit un mot latin, mais un mot appartenant à un dialecte d'une autre race italique. Förstemann (8) objecte aussi contre la dérivation de *palumbus* de *kádamba*. Enfin Curtius (9) condamne formellement ces étymologies; car, dit-il, „en admettant p. e. que dans *corvus* = *kâravas*, le *ká* soit pré-

(1) Forstemann, Zeitschrift, III, 49.
(2) Bridgman, Chinese Chrestomathy, p. 482.
(3) S. E. Dict., p. 931.
(4) Bridgman, Chin. Chrest p. 463.
(5) Zur ältesten Geschichte der Indo germanischen Volker, p. 10.
(6) Etym. Forsch., I 397.
(7) Zeitschrift fur Vergl. Sprachf., VII, 380.
(8) Zeitschrift III, 45
(9) Griech. Etym I, 36—42.

fixe interrogatif [quelle (laide) voix!], on admet tacitement que tous ces préfixes se trouvaient déjà comme *tels* et exactement dans leur forme sanscrite, *avant* la séparation des races indo-germaniques; supposition trop hardie, que nous ne pourrons jamais admettre; car, tandis que les racines se seraient tellement changées, ces petits mots auraient conservé entièrement leur forme primitive pendant tout le temps de leur existence. . . . „On est allé trop loin", dit-il plus loin, „dans la dissection des mots dans leurs éléments; et, qui prouve trop, ne prouve rien."

On n'a pas assez fait attention à la manière dont se forment les mots polysyllabiques des racines monosyllabiques; car les premiers ne contiennent souvent qu'un déterminatif (*karmadharaja*) pour préciser le sens de la √ monosyllabique, qui a souvent, comme dans la √ *kap*, une énorme quantité de significations différentes.

Par exemple en Sanscrit le rhinocéros est nommé *khadga*; mais comme *khadga* signifie aussi *une épée*, on dit *khadga-dhénu* (rhinocéros-vache) dès qu'il pourrait arriver un doute sur la signification du mot. En Chinois le rhinocéros se nomme *Si* 犀; mais comme *si* signifie une foule d'autres choses, on dit généralement *Si-niu* (犀 牛) *litt.* „rhinocéros-boeuf." Supposons que l'écriture chinoise fut devenue alphabétique, le mot *Si-niu*, contenant la √ *Si* (rhinocéros) et le déterminatif *niu* (boeuf), serait devenu un mot polysyllabique *Siniu*, dont on ne saurait plus, après quelques millennes, la signification exacte et étymologique.

Dans la langue des *Karen* le mot *lá* signifie la *lune;* mais *lá* signifie aussi une *feuille* et une foule d'autres choses. Pour éviter les méprises, on ajoute au mot *lá* le substantif *mó*, qui signifie *soleil;* et le composé *lámó* signifie alors *lune* sans équivoque. Si on veut dire *feuille*, on ajoute à la √ *lá* le mot *thé*, et alors le composé *láthé* signifie une *feuille* d'arbre.

Quelquefois aussi deux mots synonymes sont réunis pour faire une seule expression. Par exemple la *colombe* se nomme en dialecte d'Emoui *ká* (鵁) „l'oiseau sociable"; mais pour éviter les méprises on dit toujours *ká-tsui* (| 鵻); *tsui* signifiant également *pigeon.* A l'ile de Formose on nomme la colombe *pán-ká* (斑 |) „le sociable (*ká*) bigarré (*pán*)" (1); nom qu'on entend plus rarement à Emoui. Voici donc la √ *ká* avec un suffixe et un préfixe.

Comme nous l'avons vu à la page 56, le nom collectif des colombides est 鴿 *kap*, l'oiseau (鳥) qui s'unit (合). Les jeunes pigeons sont nommés 鵓 鴿 *put kap* (anc. pron.); le caractère *put* étant composé de la clef des

(1) Rob. Swinhoe, Birds & Beasts of Formosa, p. 40.

oiseaux (鳥) et du phon. 孚 *put*, qui signifie: „*plantes* poussant soudainement, *croître*." Le composé signifie: „un jeune pigeon", un *pigeonneau*. „Le pigeon", dit le dictionnaire impérial de Khanghi, „a chaque mois des petits; on le nomme aussi *Put-Kap*, Pigeonneau." En renversant ces deux caractères, nous aurions *kap-put*, selon les règles de la grammaire chinoise, ce qui signifierait „les petits du pigeon" — le pigeonneau. Ce composé répond exactement au nom sanscrit du pigeon: *kapota*, de *ka* = *kap* (pigeon) et de *pota* = *put* (jeune), qui signifie „the young of any animal; used also of *plants* (1); étymologie qui supprime le préfixe interrogatif ou exclamatoire *ka* (combien! = Ayant combien de petits!)

On voit que dans ce mot le S. a perdu le *p* final de la √ *kap*. Il est resté dans le Hindi et Persan *kabutar* (kebuter), adouci en *b*.

Il nous reste maintenant à chercher la √ du préfixe *pâ*, dans *pârâvata*, et *pâvâta*, également noms de la colombe en Sanscrit. Car ces noms sont composés de *râva*, „son, voix douce", et de *vâta*, „triste", avec le préfixe *pâ*.

Nous ne pouvons admettre que *pârâvata* soit = *apa*+√*ru*+*at-a*, ou dérivé de *parvata* (montagne), comme Pott (2) le propose en hésitant. La √ *pâ* doit être une abréviation de √ *pat*, comme *ka* dans *kapota* est une abreviation de √ *kap* primitive. Car en Grec, le mot φάττα (3) „colombe", évidemment allié à *pâvâtâ*, montre encore le *t* final primitif de la racine.

Nous relions à φάττα [pour πάττα?] (4), le latin *palumbus* pour (*pat*+*lumbus*). La √ serait donc *pat*. Or, parmi les noms nombreux de la famille des pigeons en Chinois, nous trouvons le nom 鴀, caractère composé de la clef des *oiseaux* et du phon. 不 *pat* (5); nom très ancien, puisqu'il se trouve déjà dans le plus ancien dictionnaire *Eul-ya*.

Il ne nous reste donc plus qu'à examiner le suffixe *lumb*, que nous n'avons aucune difficulté à faire dériver du verbe S. *lamb*, „tomber"; car, si les Aryas et les Grecs ont placé ce verbe derrière le mot *kap*, „un canard" (kâ-damba, κό λυμβος), les autres peuples Indo-Européens ont préféré placer ce verbe derrière la √ *kap* ou *pat*, „un pigeon", (*co lumba*, *pa-lumbus*). Car nous croyons que le *kâ* de *kâdamba* et le *ko* de κολυμβος, n'est encore que la mutilation d'une √ primitive *kap*. En Chinois le canard se nommait primitivement aussi *kap* ou *gap* (p. 59),

(1) Benfey, Skt. Engl. Dict. sub. voc.

(2) Etymologische Forschungen, Vol. I, p. 397.

(3) Nous savons que Pott fait dériver φαττα de √φεβ = S. *bhî* (trembler); mais Ebel (Zeitschrift 1, 297) rejette cette étymologie. Il propose √ φα = S. *bha* (la brillante), ou √ φαγ (dévorer); mais il n'ose se décider pour l'une ou l'autre étymologie. La questiou est donc encore *sub judicio*.

(4) Comp. πέλα pour φέλα, πάτνη pour φάτνη, πανός pour φανός, etc.

(5) *Put* signifiait d'abord „jeune pigeon" — „qui n'est pas encore (不 *pat*) oiseau (鳥) complet." Comp. le c. 肧 dans la note 1, p. 34,

nom onomatopique selon les lexicographes chinois (1). Les qualités distinctives du canard et du pigeon, celles de *plonger*, furent donc ajoutées, sous la forme *lamb*, *lemb*, *lumb*, etc., au monosyllabe *kap* (canard), *kap* et *pal* (pigeon), comme déterminatifs (*karmadharaja*); de même qu'en Chinois on ajoutait au monosyllabe *kap* (鴿), „colombe", le déterminatif *put* (鵓), „pigeonneau"; et au monosyllabe *pal* ([illegible]), le déterminatif *kiu* (鳩), „colombe"; de sorte que les mots composés *put+kap* ou *pal+kiu* désignaient plus spécialement les pigeons et les colombes, afin de pouvoir les distiuguer des autres noms d'animaux, etc., où entrait aussi cette √ *kap* ou *pal*.

Il est probable aussi que le *kâ* dans *kârava* (corbeau) n'est que la √ *kap*. En Chinois on donne le nom de *phih kiah* 鵯 鵊 à une espèce de *pie-grièche* (2). Or le caractère *kiah* est encore composé de la clef des oiseaux et du phon. 夾, prononcé anciennement *kap*, comme nous l'avons démontré ci-dessus (p. 57). Ce caractère se prononce encore aujourd'hui à Canton *kap* (3). Le nom est probablement onomatopique, ce qui explique le nom sanscrit *kâ* (pour *kap*) +*rava*, „qui a la *voix* (rava) *kap* (kâ)", c.-à-d. qui a la voix grièche (夾 k p).

—

Nous oserions presque suggérer encore une autre étymologie de cette √ *kap*. Nous avons vu à la page 61 que le nom de la tête humaine dans les langues aryennes dérive de la √ chinoise *kap* dans 頡, „tête". En latin nous avons *cap-ut* pour tête. La fontanelle, ou l'endroit du haut de la tête où abontissent les sutures du crâne, se nomme en latin *sinciput*. M. Pott (4) analyse ce mot en *sémi-caput*, „moitié de la tête." Nous n'osons affirmer que cette étymologie soit inexacte, mais ce serait le seul exemple de la contraction de *sémi* en *sin* en latin; car dans les autres mots au préfixe *sin*, ce préfixe est une contraction de *sine* (sans); p. e. *sincerus* = *sine+cera*, „sans fard" (5). En chinois le *sinciput* se nomme *sin* 囟 (6); l'ancien hieroglyphe ⊠ représentait graphiquement cette suture de

(1) 鴨鳴呷呷其鳴自呼, „Le canard crie *gap gap*; il se nomme lui-même par son cri." Khanghi, Dict. Imp.

(2) Voyez les Dict. de Khanghi et de Medhurst.

(3) 古洽切, Khanghi, Dict. Imp.

(4) Etym. Forsch., I, 64.

(5) Etym. Forsch., I, 280, 392.

(6) 囟頭會腦蓋也.象形, *Vide* 說文.

la tête. On écrivait plus tard ce caractère avec la clef de tête humaine à côté: 顖 avec la même prononciation. Ce caractère composé représentait donc les éléments *sin* (fontanelle) et *hiet* (tête). Le *sin* de *sin-ciput* ne représenterait-il donc point plutôt cette √ *sin* primitive, employée pour désigner la suture du crâne?

Nous soumettons cette étymologie à la critique des maîtres de la science; mais nous observerons encore que nous avons en Sanscrit un exemple analogue.

Dans cette langue les *os* se nomment *haḍḍa*, et la *moelle*, *haḍḍaja*, „ce qui est produit (*ja*) des os (*haḍḍa*)". La √ *haḍ* de *haḍḍa* se retrouve dans le mot chinois *kuh* 骨 dont l'ancienne prononciation, conservée à Emoui et à Canton, était *kut* ou *kwat* (*kat*); mot qui signifie également *os*. La moelle se nommait, selon l'anc. pron., *kat sui* 骨 髓. Or le caractère *sui* est composé de la clef des *os* et du caractère *sui*, qui signifie *suivre*, *selon*. Le composé signifie donc: „Ce qui est émis des os" (1). Nous avons donc ici un mot composé de la √ chinoise *kat* (haḍḍa) et de la traduction du verbe *sui*, „ce qui découle", par le vb. S. *ja* (√ *jan*, produire).

§ 15.

Racine GAP — GAM, KAM.

La √ *Gap* ou *Kap* servait surtout, comme nous l'avons vu à la page 56 et s., pour exprimer l'action de prendre quelque chose avec la bouche, ou de fermer les mâchoires sur quelque chose. L'action suivante est celle de *tenir dans la bouche* ce qu'on a pris avec elle, ce qui suggère l'idée de *contenir*. Cette action était exprimée par le verbe *gam* (2) et était écrit avec le caractère 含, composé de la clef de *Bouche* et du phon. *gam*, „maintenant" = ce qui est au *moment* dans la *bouche*.

La partie de la tête avec laquelle on *tient* ce qu'on a pris avec la bouche, c'est la *mâchoire*; on ajoutait donc la √ *gam* à la clef de la tête humaine: 頷 *han* (E. *ham*, C. *hom*), pour écrire le mot *mâchoire* (3). Le dialecte d'Emoui a

(1) 髓 遺 也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 頷 哺 而 熙, „*Kam* signifie manger et jouir". Khanghi, Dict. Imp.

(3) 頷 含 也. 口 含 物 之 車 也, „*Han* veut dire tenir dans la bouche; c'est le vehicule pour contenir des choses dans la bouche." Khanghi, Dict. Imp.

conservé la finale de l'ancien son *gam*, mais le *g* initial est adouci en *h*; dans la langue mandarine le *m* final s'est encore adouci en *n*. Mais nous savons que l'anc. pron. était *gam*, puisque le phon. est 今 *kin*, prononcé anciennement *gam* ou *kam*, comme encore aujourd'hui dans l'ancien dialecte de Canton. (1)

La preuve que la racine *gam* s'est développée de la ✓ *gap* se trouve dans le fait que les mâchoires sont nommées soit *gap* soit *gam*. (2)

Les mâchoires étant aussi le *châssis des dents*, ce châssis fut nommé également *gam*, et on l'écrivait 䶃, composé de *dents* et *contenir*, caractère prononcé encore aujourd'hui *gan* (E. *gam*, C. *ngam*) et qui signifie *gencive* ou *châssis* des dents (3).

Le *menton*, qui est la partie inférieure de la mâchoire, fut nommé également *gam*, et on l'écrivit 顄 (4) (Mand. *han*, E. *ham*, C. *hom*), caractère composé de la clef de tête humaine et du caractère 函, dont l'ancienne forme représentait *la langue*; puis, comme la langue est contenue dans la bouche, il signifiait *contenir* (5). Au lieu du phon. 函 on employait aussi le caractère 圅, prononcé également *gam*, et forme ancienne du caractère précédent. Ce dernier caractère seul avait également la signification de *menton*, c.-à-d. du dessous de la bouche, en opposition à la fossette qui se trouve au dessus de la bouche (6). On ajoutait ce caractère à la clef de la *tête humaine*: 顄, à celle de la *bouche*: 㖤 et à celle de la *chair*: 䐄, caractères qui tous se prononçaient primitivement *gam*, et qui signifient tous *menton*. L'initiale s'est d'abord adoucie en *h*, comme dans les anciens dialectes d'Emoui (*ham*) et de Canton (*hom*), puis la finale *m* s'est adoucie en *n*, comme dans le dialecte mandarin moderne, où ces caractères se prononcent *han*.

Une nouvelle preuve que la ✓ *gam* s'est développée de la ✓ *gap* se trouve

---

(1) Le c. 顉 (laid), composé avec ce même phon., se prononce encore aujourd'hui *kan* (Emoui *kham*.)

(2) 頷或曰頰, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 音巖齒齶也, Khanghi, Dict. Imp.

(4) *Ibid.*

(5) 函舌也，容也, *Ibid.*

(6) 圅函本字，口上曰臄，口下曰圅, *Ibid.*

dans le caractère 頜 *gap* dont nous avons traité à la page 57; caractère qui se prononce aussi *han* (ancien son *gam*), et est alors identique en signification avec le caractère *gam* 顄, „mâchoire" ([1]).

De cette racine dérive en premier lieu le mot sanscrit *jam*, „manger" (= 含, p. 72), dont l'ancienne forme était *gam* ([2]).

Aux mots chinois *gam* 頷, *mâchoire*, *gam* 齡, *gencives*, répond le mot S. *hanu* (*han*+*u*); „lequel mot," comme le remarque très bien M. Pott ([3]), „doit avoir éprouvé un changement dans l'initiale (*h*, au lieu de *gh*); car le grec γένυ, goth. *kinnus*, latin *gena* s'accordent entre eux et ne s'accordent point, selon les règles générales, avec le Sanscrit." En effet *hanu* n'est qu'une altération de la √ chinoise *gam* qui a suivi elle même la même transmutation de son en *han*. Le grec γαμ-φαί (mâchoire), γόμ-φιος (molaire), l'anglo-saxon *gom-a* (mâchoire) montrent tous la √ primitive *gam* ou *kam* (頷) „la mâchoire."

De cette même √ dérive aussi le S. *jam-bha* (mâchoire), dont la forme primitive était selon Kuhn ([4]) *gam-bh*. La √ *jambh* (*bâiller*, transitif: *prendre avec la bouche*), dont dérive ce mot, existe aussi sous la forme *jabh*. Nous avons donc les deux formes *jabh* = *gabh* et *jambh* = *gambh*, exactement comme nous avons en Chinois les deux formes distinctes en son, mais identiques en signification, *gap* (*kap*) et *gam* (*kam*) 頜. Cette double forme se reproduit partout. En Anglo-Saxon la mâchoire se nommait *gom-a*, mais aussi *geaf-las* (m. pl.). En Anc. Saxon, la gueule d'un poisson se nommait *kaf-los* ([5]). Quant à l'Anc.-Norske *kiap-tr* (mâchoire), Danois *kjäft* (gueule), Suédois *käf-t* (mâchoire), Bas-allemand *kiff-e* (d'une forme plus ancienne *kiaffe* ou *kiäff-e*), ces mots dériveut plutôt du mot chinois *kap* 頰 (mâchoire, joues), qui se prononçait plus tard *kiap*, *kiep*, comme dans le dialecte d'Emoui ([6]).

Dans le mot employé pour menton dans les langues aryennes et limitrophes de la Chine, la finale *m* a été adoucie partout en *n*, comme dans le mandarin

---

(1) 領又音頷顄也, Khanghi, Dict Imp,

(2) Kuhn, Zeitschrift I, 127.

(3) Etym. Forsch. II, 142. Les Indianistes font dériver le mot *hanu*, les uns du vb. *há*, „céder", les autres de √ *han* „battre"; mais ces étymologies sont insoutenables.

(4) Zeitschrift I, 127.

(5) Kuhn, Zeitschrift I, 131.

(6) Ci-dessus, page 58.

moderne (*han* pour *kam*); excepté cependant dans le dialecte *Bhotiya* du *Thibet*, où le menton se nomme *kom-a*. Ainsi nous avons en Grec *γέν-υς*, Latin *gen-a*, Angl.-Sax. *cinn*, *cyn*, Goth. *kinn-us*, Anc.-Sax. *kinn i*, Allemand *kinn*, Hollandais *kin*, Anglais *chin*. Enfin au mot Chinois 齡 *gam*, „gencive", correspondent encore aujourd'hui le *gum* anglais, *gingiva* latin, et *gencive* français.

Notre √ *gam* ou *kam* (contenir), ajoutée à la clef des *montagnes*, forme le caractère 岭 (*han*, E. *ham*, C. *hom*), *litt.* „ce que les *montagnes contiennent*", c.-à-d. une *vallée profonde*. On écrit ce caractère aussi avec la clef des vallées: 谽 avec la même prononciation et signification. Le composé 谽谺 *gam hia* signifie *vallée profonde*, *gouffre béant*. Le second caractère est encore composé de la clef des vallées et du caractère abrévié pour 呀 *hia* (p. 39) *bâiller*; car on écrit ce composé aussi | 呀 *gam hia* (vallée bâillante) selon le dictionnaire de l'Empereur Khanghi. A ce caractère et mot chinois *Gam* correspondent le mot anglo-saxon *com-b* (vallée) et hollandais *kom* (sein d'une vallée, d'un village).

Ce même phon., ajouté à la clef des objets en terre cuite, forme le caractère 䍐 [*han*, E. *ham*, C. *hom*], „utensile en terre cuite qui peut *contenir*", c.-à-d. *Vase-à eau*. A ce mot répondent les mots: alsacien *gum-pen*, souabe *gum-p*, *gum-pen* (chaudron profond), que M. Kuhn rapporte aussi à la √ *gambh*.

L'autre phon. *gam* (contenir), ajouté à la clef de *bois*, forme le caractère 梒 [*han*, E. *ham*, C. *hom*], qui signifie „vase en bois pour eau." Un autre phonétique: 咸, prononcé également *gam* [Mand. *hien*, C. E. *hâm*], ajouté à la clef de *bois*, forme le caractère 椷 *kam*, qui signifie *gobelet* ou *coupe pour boire*. Le phon. *kam* 函 (contenir), ajouté à la clef de *bois* forme le caractère 梱 [*han*, E. C. *ham*], qui signifie: „coupe en bois." Selon le dictionnaire de Khanghi, il est identique en signification avec le caractère précédent. A ces caractères et mots chinois répondent le S. *kum-bha* (pot) et le Hollandais *kom* (coupe, tasse).

Le phon. *Gam* ou *Kam* 函, ajouté à la clef de l'*eau*, forme le caractère 涵 [*han*, C. *hom*, E. *ham*], qui signifie *marais* où il-y-a beaucoup d'eau, *litt.* „qui contient de l'eau." On l'écrit aussi avec les phon. 圅 *gam*: 涵; 岑 *gam*:

涔; 含 *gam*: 浛, avec la même signification et prononciation (1). A ce mot répond l'Allemand *gum-pa*, „petit étang", usité dans le Voralberg, et l'Anc. Germ. *gum-pito*, (étang), p. e. *in den gumpiten helle fiuris*, „in stagnum gehennae ignis" (2). Le caractère 浛 *gam* signifie en Chinois spécialement un *vivier* ou étang pour élever des poissons.

—

Au lieu de ces phonétiques on emploie aussi le phon. 欠 [*khien*, E. *khiem* C. *him*]. Son anc. pron. était encore *gam*; le dialecte de Canton a conservé l'ancienne finale *m*, et celui d'Emoui l'ancienne initiale *k* (*g*). Sa signification primitive était: „s'étendre et bâiller, quand on est fatigué."

Aussi, uni à la clef de *terre*, il forme le caractère 坎 [*kan*, E. *kham*, C. *hom*] = *terre béante*, c.-à-d. „une fosse, un trou dans la terre, un creux."
Uni à la clef de *métal* (qui n'a cependant ici qu'une valeur phonétique), il forme le caractère 欽 [*khin*, E. *khim*, C. *yam*], qui se prononçait primitivement aussi *gam*, et avait aussi la signification de s'étendre, de bâiller. Ce dernier caractère, usité comme phonétique et ajouté à la clef des *montagnes*, formait le caractère 嶔, prononcé de même, et qui signifie: 1. „haut pic, sommet de montagne", 2. „béant, bâillant." Ceci explique à merveille pourquoi dans certains dialectes de l'Angleterre le mot *com-b*, *com-be* désigne, tantôt une *vallée*, tantôt un *sommet de montagne* (3). La raison en est que le phon. 欽 *kam* signifie *s'étendre* en profondeur (comme une vallée) et en *hauteur* (comme un pic). De là, ce caractère sert aussi pour désigner tout ce qui est *haut* et *élévé*, comme p. e. l'Empereur.

Le caractère 嶔 *gam* est écrit aussi avec les phonétiques 飲: 嶔, „a hill rising abruptly"; 钦: 嵚, „two hills opposite each other"; 金: 崟, „high and dangerous ground"; caractères qui se prononcent maintenant *yin*, mais qui se prononçaient tous primitivement *gam*, plus tard *kam*.

Pour en finir avec la √ sanscrite *gam-bh* ou *jam-bh*, nous noterons encore

(1) Khanghi, Dict. Imp.
(2) Kuhn, Zeitschrift I, 137.
(3) Kuhn, Zeitschrift I, 132.

le mot *gambhîravepas* (1), dérivé de cette racine, et qui signifie: „chantant des éloges sonores", c.-à-d. ayant une *voix grave* et *profonde*. Ce mot est représenté en Chinois par le caractère 韽 [*gan*, C. *om*, E. *gam*] composé de la clef des *sons* avec l'élément phon. *gam*, et qui signifie également *voix grave*, *profonde*.

Ce dernier phon. est lui même composé de la clef des vases de vin et du phon. 今 *kam*, et a, entre autres significations, celle de *boire*. Quand ce phon. est placé à côté de la clef, au lieu de l'être au dessus: 酓, il désigne le *vin*.

Le phon. 欠 (bâiller), placé à côté de ce caractère *gam*, forme le caractère 歙 [*yin*, E. *im*, C. *yam*] qui signifie *boire*. On l'écrit généralement maintenant 飲, avec la clef de *manger*. L'ancienne pron. de ces caractères était encore *gam*. Nous y assimilons le mot S. *cham* (boire). *Chamasa* signifie en S. „coupe pour boire"; et *chamû* „une armée." Or le phon. *gam* 函 „contenir", placé à côté de la clef des *métaux*, forme le caractère 鋡 [*han*, E. *ham*, C. *hom*] = „métal contenant", c.-à-d. 1. „Armure de guerre", 2. „Coupe (de métal) à boire." *Chamû* signifierait donc „les armures", les hommes couverts d'armures, terme très convenable pour une armée.

Le verbe „désirer, aimer, convoiter, etc.", dériva probablement d'abord de l'idée de vouloir *manger*, premier besoin de l'homme naissant. Quand on désire manger, ou *entrebâille* la bouche. Puis, on ne désire une chose, que quand on en a besoin, quand elle nous *manque* Aussi le mot *kam* 欠 signifie, non seulement *bâiller*, mais aussi *manquer*, et on l'emploie comme phonétique dans les caractères devant désigner les idées de désir, de convoitise, etc., en y ajoutant indifféremment les phon. 含 *kam*, „contenir dans la bouche", 函 *kam*, „contenir", 咸 *kam* „tout ensemble", 僉 *kam*, „tout, entièrement".

On avait ainsi les caractères: 1. 欱 [*han*, E. *ham*, C. *hom*], *convoiter*, *désirer*; écrit aussi selon Khanghi 欲 et 㰹; 2. 歁 [*han*, E. *ham*, C. *hom*], *désirer*, *obtenir*; écrit aussi 欲 selon Khanghi; 3. 歛 [*han*, C. E. *ham*], *convoiter*, *donner*.

Tous ces caractères se prononçaient primitivement *Gam* ou *Kam*; et ils sont

(1) Zeitschrift I, 127.

représentés en Sanscrit par le verbe *kam*, „aimer, désirer, souhaiter"; dont dérivent aussi, selon les Indianistes, le latin *amo*, *amoenus* et *carus*, et peut-être l'Anc.-Germ. *gaman*, et l'Anglo-Saxon *gamene*.

—

Nous allons poursuivre encore cette √ *kam* dans les deux langues.

Sanscrit *kamaṭha*, „une tortue".

Chinois ⿰龜今 [*kan*, C. E. *kam*], „Tortue." [composé de la clef des *tortues* et du phon *kam*] (1), *litt.* „l'animal contenu (dans son écaille)".

Sanscrit *kamaṇḍalu*, „un pot-à-boire usité par les ascétiques".

Chinois ⿷匚今 [*han*, C. E. *hám*], „vaisseau pour contenir quelque chose" [phon. *kam* 今]; 椷 [*hien*, C. E. *hám*], „coupe pour boire" [phon. *kam* 咸].

Sanscrit *kamala*, „Lotus, Nelumbium".

Chinois 菡 萏 [*han tan*, C. *am tam*, E. *ham ham*, Anc. pron. *kam kam*] = „qui contient la fleur", nom poétique du lotus en Chine (2). Les caractères sont composés de la clef des *plantes* et des phon. *kam* 函 „contenir", et 臽, *kam* „un trou, un creux."

Sanscrit *kamala*, „eau".

Chinois 浛 [*han*, C. *hom*, E. *ham*] et 涵 [*han*, C. E. *hám*], „eau bourbeuse" comme celle dans laquelle croît le lotus. Les caractères sont composés de la clef de l'eau et du phonétique *kam*, „contenir" = „(terre) qui contient de l'eau".

Sanscrit *kambala*, „couverture, ou vêtement de laine."

Chinois 衾 [*khin*, E. *khim*, C. *kham*], „une couverture ou linceul." Le caractère est composé de la clef des *vêtements* et du phon. abrévié *kam* 含, „contenir."

Sanscrit *kambu*, „coquille".

Chinois 蚶 [*han*, E. C. *ham*] anc. pron. [phon. 甘] *kam*, „coquille de mer"; 蜬 [*han*, E. C. *ham*], composé de la clef des *Insectes* et du phon. *kam*, (contenir) = „l'Insecte qui contient", nom des jeunes

(1) 古暗切龜也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) Wells Williams, Tonic Dict. p. 4.

coquilles du 蠃 *lo*, „a large kind of *bivalva* or *chama*, as big as a peck, used as a winecup". [1]

On ne saurait attribuer cette série continue d'identités aux effets du hasard, et il faut donc bien admettre la communauté d'origine des races chinoises et aryennes.

Le développement de cette racine *kam* est très curieux, et nous allons le poursuivre encore sous une autre forme dans le Sanscrit.

—

Nous avons vu à la page 72 que le caractère 含 *gam*, qui entre si largement dans les dérivés de cette racine, signifiait primitivement „tenir dans la bouche". De là se développait la signification *contenir*, non seulement dans un sens physique, comme en contenant ce qu'on mangeait ou buvait; mais aussi dans un sens moral, comme en contenant dans la poitrine les émotions qui s'y élevaient et qui voudraient se faire jour par la bouche, comme la colère, la fureur, etc. Ainsi le mot 含 *gam* reçut aussi la signification de *se contenir*, *se contraindre*, *se retenir*; et ensuite, comme verbe transitif, celles de „contenir, contraindre, retenir, les autres". Pour ces dernières significations on se servit plus tard du caractère 銜 [*han*, C. E. *kam*], composé de la clef 行 *gang* (marcher) et 金 *kam* (métal). On y ajoutait plus tard le caractère de *bouche:* 啣 et ce caractère signifiait d'abord: „pièce de *métal* qu'on place dans la *bouche* d'un cheval, pour le faire *marcher*, le guider, diriger. De là, les significations „diriger un cheval, guider, se contrôler, lier" [2]; et, comme substantif, de „*mors* d'un cheval." On écrivait ce caractère aussi 鋡 *han* = „le métal contenu dans la bouche".

Le phonétique dans ces caractères est *kin* 金 „métal", caractère qui se prononçait primitivement *gam*, comme le prouvent les caractères composés où il entre comme phonétique, et l'ancien dialecte de Canton, où il se prononce encore aujourd'hui *kam*.

A ces caractères répond le verbe sanscrit *yam*, dont la forme ancienne était, selon Benfey, *jam*, ce qui présuppose encore, comme dans le vb. *jam-bh*, une

(1) 蠃小者蜬，大者如斗，可以爲酒杯, Khanghi, Dict. Imp. Medhurst, Chinese Dictionary.

(2) 以索銜, „*lier* avec une corde", c.-à-d. „contenir" avec un lien.

forme primitive *gam*. Ce mot a les significations de: „to tame, to restrain, to govern (as horses), to bind, etc.", exactement comme les caractères chinois 銜, 㘅 et, 鋡 *gam*.

La signification *donner*, qu'a aussi le vb. S. *yam*, provient de la forme *kam* 欿 (page 77), qui signifie *convoiter* (S. *kam*); puis *donner*, c.-à-d. „conférer ce qu'on désire ou convoite" (S. *yam*).

—

En S. *jâmi* (de √ * *jam*) signifie 1. une parente femelle, 2 „une soeur". C'est le mot chinois *gam* 妗 (*khin*, E. *kim*, *gim*, C. *kham*), composé de la clef des *femmes* et du phon. *gam*, et qui signifie *belle-soeur* du côté de sa femme, *tante*. La √ primitive est conservée dans le Grec γαμ βρός. „allié par mariage", (beau-fils, beau-père, beau-frère, etc.)

—

Dans plusieurs cas l'initiale *g* s'est adoucie en S. en *h*, ou l'aspiration, comme nous l'avons déjà vu (pp. 72 & 74) pour le nom des os 骨 *kat*, en Chinois, qui est devenu *haḍḍa* en Sanscrit, et pour le nom des mâchoires, *kam* en Chinois, qui est devenu *han+u* en Sanscrit. Nous allons en donner maintenant une liste complète.

Nous avons vu que le mot *gam*, „tenir dans la bouche", avait reçu, par trope, la signification de „se contenir", comme la fureur. *Etre fâché*, *être en fureur*, se dit conséquemment en ancien Chinois *gam* 㖤 (1) [*han*, E. *ham*, C. *hom*], caractère composé de la clef de *bouche* et du phon. *gam*, „contenir"; phon. qui entre aussi comme racine dans le caractère 顄 *gam*, „menton" (2). Le composé 㖤[illegible] *han hu* signifie „un bruit furieux", expression que le Dict. de Khanghi explique ainsi: „*Han* désigue les mâchoires; *hu* c'est suspendu en bas de la gorge. Cela exprime l'abondance des vapeurs. *Han-hu* c'est „se mettre en fureur."

On écrit ce caractère aussi avec le phon. *gam* 咸 (contenir, tous ensemble): 喊 „a loud voice, an angry noise" avec la même signification et prononciation; et à ce mot répond en S. le mot *ham*, „an interjection of wrath", et le mot *hambhâ*, „the lowing of kine".

(1) Khanghi, Dict. Imp.

(2) Ci-dessus, page 73.

Notre même phon. *gam* (contenir), ajouté à la clef de *glace*, forme le caractère 涵 [*han*, C. *hom*, E. *ham*] = „contenu par la congélation" (Angl. *ice-bound*), c.-à-d. *froid* (1).

On l'écrit aussi avec le phon. 禽: 凚 [*khin*, E. *khim*, C. *kham*], *litt.* „glace-oiseau-de-proie", c.-à-d. *froid intense* (2); ou avec le phon. 禁: 凚 [*kin*, E. *gim*, C. *kam*], *litt.* „glace astringente", c.-à-d. *froid* (3).

Tous ces caractères se prononçaient encore primitivement *gam* ou *kam* comme dans l'ancien dialecte de Canton.

Au lieu de ces phonétiques *significatifs*, on employait aussi des phonétiques simples, sans signification, mais homophones avec les phon. significatifs. Tel est p. e. le phon. *gam* 甘, „doux" (4).

Ce phonétique, placé au dessus de la clef des *pluies*, forme le caractère 霛 [*gan*, C. *ngam*, E. *gam*], qui signifie *gelée blanche*, *givre* (5).

A cette racine *gam*, (froid, gelée, etc.) correspond en Sanscrit le mot *hima*, d'une forme plus ancienne perdue *hyam*, selon les Indianistes; mot qui signifie *froid*, *gelée*, *neige*; et les mots *him-ika* et *haim-a*, „givre".

Mais en S. le mot *hima* a en outre les significations de: 1. beurre frais, 2. étain, 3. perle, 4. lotus, 5. bois de sandal, 6. la lune, 7. camfre, 8. cardamome, 9. herbe odoriférante, espèce de cyperus, 10. un parfum. Or, quoiqu'on puisse expliquer à la rigueur les significations 2, 6 et 7 par leur ressemblance à la glace ou à la neige, il est impossible d'expliquer comment le mot *hima* (froid) soit arrivé aux autres significations ci-nommées. Le Chinois seul les explique parfaitement, ce qui prouve l'origine chinoise de la racine, qui est simplement celle de *kam*, „contenir".

Le nom du lotus, par exemple, est, comme nous l'avons observé à la page 78, *kam* ou *ham*; et nous y avons déjà assimilé le mot sanscrit *kamala*, qui signifie „qui contient la fleur" ou „la fleur contenue", comme 涵 *kam* sig-

(1) Khanghi, Dict. Imp.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Ce mot *gam* dérive du verbe 含 *gam*, „tenir dans la bouche", „aimer", puisqu'on aime à tenir des choses *douces* dans la bouche.

(5) 五甘切, 霜也, Khanghi, Dict. Imp.

nifie „contenu par la congélation". *Hima* (de ✓ *kam*) signifie donc, et „*contenu* par la congélation" (froid), et „la fleur *contenue*", (le lotus).

Le même phon. *Kam*, „contenir", ajouté à la clef des *parfums*, forme le caractère 馠 [*han*, C. *hom*, E. *ham*], *litt.* „qui contient le parfum", c. à d. *parfum*, *parfumé* (1).

Ajouté à la clef des *pierres précieuses*, il forme le caractère 琀 [*han*, E. *ham* C. *hom*], *litt.* „la perle contenue", c.-à-d. la perle qu'on place dans la bouche d'un défunt en Chine (2).

Le phon. *kam* (金), „or, jaune", ajouté à la clef des *herbes*, forme le caractère 荃 [*khin*, E. *khim*, C. *kam*], espèce de plante odoriférante (3).

Le bois de Sandal se nomme en Chinois 香 柴 *hiang tchai*, „bois de senteur". Or, comme le caractère *kam* signifie aussi odoriférant, le mot *hima* (odoriférant) était appliqué en Sanscrit au bois de senteur, et signifiait aussi *parfum* (馠), *herbe odoriférante* (荃).

—

Dans la signification de *froid, congélation* (凾), la ✓ *kam* a passé dans le latin *hiem-s*, *hibernus* (pour *him-ernus*) et le grec *χιών* (neige), *χειμ-ών* (hiver) et *χειμ-έριος* (hivernal) avec *ρ* pour *ν*.

En S. l'hiver se nomme encore *heman* (✓ *hyam*); mais ce mot signifie en outre *or*. Le mot *hema* signifie: 1. *or*, 2. *cheval de couleur obscure.*

Le S. nous laisse encore dans l'obscurité sur la liaison entre ces significations, et ce n'est que dans le Chinois, qu'on en trouve la solution.

Nous avons vu tantôt que la ✓ chinoise *gam* (contenir) entrait comme phon. dans le caractère 凾 *kam*, „froid", dont dérive le S. *hima.*

Le caractère 痊 [*khin*, E. *khim*, C. *ham*] signifie *frissonnement*, *frisson de fièvre froide.* Avec le phon. 今 *kam* (abrévié de *kam* 含, contenir): 疹 [*khin*, E. *khim*, C. *kham*], nous avons la signification de *froid*, *frileux*, *litt.* „être pris de" (kam) — froid, fièvre, etc.

(1) Khanghi, Dict. Imp.

(2) 珠玉日琀. 殯唅之物也, *Ibid.*

(3) 荃也, *Ibid.*

Le premier de ces deux caractères est composé de la clef des *maladies* et du phon. 金 *kam*, „métal, or". Ce caractère ⿸疒金 *kam*, (frisson froid) démontre clairement que le *métal* a également été nommé *kam* (le congelé, contenu), puisqu'il a la *dureté* et la *froideur* de la glace (*kam*). Le métal pouvant du reste se *fondre* comme la glace, ce n'est qu'un „liquide *contenu*" (*kam*) par le froid. C'est pour cette raison que le caractère hieroglyphique 金 *kam* (métal) est si souvent substitué comme phon. aux caractères 含 et 函 *kam* (contenir).

L'or étant le métal par excellence, on le nommait aussi *kam* 金 [*kin*, E. *kim*, C. *kam*]. L'ancienne pron. était celle conservée dans le dialecte de Canton. Dans celui d'Emoui la voyelle s'est adoucie en *i* — *kim*; et, avec l'adoucissement de l'initiale *k* en *h*, nous avons le *hem-a* ou *hem-an* sanscrit.

L'or étant *jaune*, le caractère 金 *kam* a aussi cette signification; et les métaux étant *durs* et *compactes*, *kam* 金 eût également ces significations.

Ajouté à la clef de *bouche*, il forme le caractère 唫 [*kin*, E. *gim*, C. *kam*], *litt.* „bouche comme du métal", bouche compacte, dure. De là ses significations: 1. *bouche close*, *fermée* (1), 2. *pris*, *gelé*, comme le sont les choses en hiver (2).

Ceci explique, aveo la dernière évidence, pourquoi, en Sanscrit, le mot *heman* signifie, et *l'or* (*kam*), et *l'hiver* (*kam*); mais leur écriture phonétique ne permit point aux Indiens de conserver la distinction entre les caractères et mots 金 *kam* (or) et 唫 *kam* (congelé), que l'écriture grapho-phonétique chinoise nous a si admirablement conservée.

Notre même caractère *kam*, placé à côté de la clef de la *couleur noire*, forme le caractère 黔 [*kin*, E. *kim*, C. *kam*], litt. *noir-d'or*, c.-à-d. „de couleur *jaune-noirâtre*, comme l'or (3)." Il se prononce aussi *kien* (E. C. *kam*) avec la même signification (4). Et voilà pourquoi en S. le mot *hema* signific, et *or*, et „cheval de *couleur obscure*", *litt.* „couleur noir-d'or".

Enfin le mot *hemavala* est en S. le nom d'une perle. La √ est encore

(1) 閉口也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 閉也. 冬萬物各唫, *Ibid.* Medhurst, Chinese Dict.

(3) 黃黑如金也, Khanghi, Dict. Imp.

(4) 又音咸黃黑也, *Ibid.*

kema = 金 *kam*. En Chinois le composé 金 精 *kin tsing*, *litt.* „Essence de l'or", est également le nom d'une perle (1).

La liaison ne pourrait encore se trouver ici sans l'aide de la langue chinoise, qui conserve non seulement les *sons*, mais aussi les *significations* primitives des mots.

—

Quand on veut prendre un objet avec la bouche (*gam* 含), il faut *s'avancer*, s'approcher de cet objet. Conséquemment cette action fut nommée également *gam*, et on l'écrivit 敢 [*kan*, C. *kom*, E. *kam*].

Ce phon., ajouté plus tard à la clef de *l'homme*, formait le caractère 㪝 [*hien*, C. E. *ham*, anc. pron. *gam*], *litt.* „s'avancer vers quelqu'un", c.-à-d. *s'avancer*, *venir vers*. Cette racine se retrouve dans le Sanscrit *gam*, „aller, s'avancer", et dans le Latin *venio* pour *vem-io*, le Goth. *qvim-an*, l'Angl.-Sax. *cum-an*, l'Allemand *komm-en*, le Hollandais *kom-en* et l'Anglais *com-e* (venir).

On voit comment cette racine se developpe naturellement, et comment la constante transmutation des sons a su développer ce simple son naturel *gam* ou *kam* (contenir dans la bouche) en une foule de mots, apparemment très différents et sans liaison entre eux. On voit aussi qu'il faut rejeter du Sanscrit toutes ces racines établies arbitrairement pour tous ces mots, et les ranger sous la seule racine primitive *kam*, qui explique toutes leurs significations si différentes sans le moindre effort, et de la manière la plus claire et distincte.

---

(1) 金精珠名, *Ibid.*

§ 16.

Racine BAK, BOK — PAK, POK.

Les racines *gap* et *gam* s'expliquent facilement à cause de leur onomatopie, imitative du son que fait la bouche qu'on ferme, et de celui de la bouche gonflée pour tenir quelque chose dedans. Il est plus difficile d'expliquer l'origine du son *bak* pour désigner tout ce qui est *grand*, *étendu*, et *beau*. On écrivit ces significations par les caractères 畐, 甫, 尃, qui se sont prononcés tous primitivement *bak*, comme nous le prouverons plus tard. Le premier caractère s'explique facilement, car il est composé avec la clef de champ (田); et un large champ bien cultivé est certainement pour l'homme agricole la plus belle vue qu'il puisse désirer. Les significations de large, étendu et beau étaient donc contenues dans l'aspect d'un grand champ cultivé, et on les rendait par le mot *bak* pour des raisons psychologiques qui nous échappent maintenant après tant de milliers d'années écoulées depuis l'invention de ce mot. Cependant une petite lumière jaillira peut-être de notre discussion sur cette racine fort répandue et probablement d'abord onomatopique.

Nous venons de démontrer dans le § précédent que les noms pour la *joue* dans les langues aryennes sont tous dérivés d'une racine primitive *kap*. Nous allons faire maintenant encore une petite excursion étymologique pour expliquer le mot *Backe*, nom que les Allemands donnent aux joues; en Hollandais *bak*, *bakkes* (face), *bakke-baard* (favoris), etc.

M. Schweitzer ([1]) veut faire dériver ces mots de la √ S. *bhaj* (diviser, briser), par analogie du mot *hanu* (mâchoire) qu'il croit dérivé de √ *han* (frapper). Mais comme nous avons détruit cette dernière étymologie (p. 74), la première n'a plus de raison-d'être non plus. La √ est *bak* sans aspiration.

En Chinois les *joues* sont nommées maintenant *fu* (E. *hu*, C. *fu*'), nom qu'on écrit 𩒹 ou 𩈪 ([2]). Ces caractères sont composés respectivement de la clef de *tête humaine*, ou de celle de *visage*, et du phonétique 甫, qui se prononçait anciennement *bok*, selon M. Edkins ([3]); mais plus anciennement encore *bak*. Ce caractère signifie lui-même *large*, puis *beau*, probablement appliqué d'abord à un champ cultivé. Car, selon Khanghi, ce caractère est synonyme du caractère 圃 (composé de ce phon. et de la clef des enceintes), qui signifie *jardin*, *litt.* „beau (*bok* 甫) clos (囗)."

(1) Zeitschrift VI, 450.

(2) 頰骨也, Khanghi, Dict. Imp.

(3) Notes & Queries on China & Japan, II, 87.

Ce même phon., ajouté à la clef des vêtements: 黼, signifie „habillements bigarrés, élégants", *litt.* „beaux (*bok* 甫) habits (黹)."

Le caractère 甫 est employé conséquemment pour désigner un jeune homme (1), comme on employe en français le mot *beau* dans *beau-frère, beau-fils.*

Le nom des *joues* (*bak*) en Chinois est donc au plus haut degré poétique; car ce qui donne la beauté, c'est la couleur, la plénitude des joues. On ne pourrait donc mieux rendre cette expression que par les composés [甫頁] *bak*, „beauté (甫) de la tête (頁)", ou 䩉 *bak*, „ beauté (甫) du visage (面)."

La signification primitive de la racine est cependant *large*, *grand;* et c'est dans ce sens qu'elle se trouve dans les composés 哺 *pu*, „nourrir un enfant", *litt.* „large (*bok* 甫) bouche", comme fait l'enfant qu'on nourrit. L'ancienne pron. de ce caractère était encore *bak*; puis *bok*, *pok* et *puk*. Le Sanscrit et le Chinois ont tous les deux perdu la finale *k*, dans *pa* et *pu* (nourrir). La finale *k* n'est restée qu'adoucie dans le S. *push*, „nourrir" (2).

Le *p* initial s'est ensuite encore adouci en *f* en Chinois, et voilà la raison pour laquelle le caractère *pak* (哺) se prononce maintenant *fu*; ayant passé par les formes *bak*, *bok*, *pok*, *puk*, *pu*, pour devenir à la fin *fu*.

Et c'est ici que nous voulons revenir un instant sur les mots aryens dérivés de cette racine dont nous avons déjà traité à la page 23 et suivantes.

Comme M. Pictet (3) l'a très bien remarqué, „l'influence du temps sur les langues s'exerce en général par des retranchements, et bien rarement par des additions aux formes primitives; de sorte qu'on peut présumer que, dans certains cas du moins, le Sanscrit a laissé tomber les consonnes désinentes par une propension naturelle à tout idiome qui se polit et s'adoucit." Nous avons déjà donné un exemple de cette propension dans le vb. *gang — gâ*, „aller" (p. 39), et nous allons démontrer que la √ skt. *pa* a partout perdu un *k* final, que cependant quelques autres races aryennes ont conservé, comme les Latins dans *poc-ulum* (vase pour boire), les Slaves dans *pac-ti* (pascere), etc. M. Pott suppose que la √ primitive a dû être *pai* (4). La racine est *pak*; car, comme nous l'avons vu (p. 23), le phonétique dans les caractères 哺 *pu* (nourrir un enfant), 酺 *pu*

(1) 男子美稱, *Vide* 說文.

(2) Ci-dessus, page 23.

(3) Journal Asiatique, Mai 1836, p. 421.

(4) Etym. Forsch. II, 188.

(boire du vin), 餔 *pu* (manger) est toujours 甫 *pak* (*pok*, *bok*, *puk*). La √ sancrite *pa* (boire, avaler, jouir, ivre, etc.) a donc perdu son *k* final, exactement comme le Chinois l'a perdu à son tour, dans la pron. mod. *pu*. Mais des traces de cette désinence se trouvent encore dans le S. *bhuj*, manger et boire, (prtcp. du pf. pas.) *bhuk-ta*.

Au lieu du phon. simple *bak* (large), on employe aussi le phon. composé 尃 *bak* (étendu, large). Ce phon. p. e., ajouté à la clef de *bouche*, forme le caractère ⿰口尃 (*poh*, C. E. *pok*); et, ajouté à la clef des *dents*, le caractère ⿰齒尃 (*poh*, C. E. *pok*), qui signifient *manger*, *mâcher* (1). La prononciation primitive a dû avoir été *bak*, *pak*, car c'est là la pron. que le phon. *bak* dans ces caractères a conservée, en dialecte d'Emoui, dans le caractère 縛 *foh*, „lier" (p. 11). Ce mot est représenté en S. par *bhak-sh* (to eat, to bite), et en Grec par φαγ-εῖν.

Cette racine *bak* ou *pak* (large, étendu, beau), est largement répandue dans toutes les langues aryennes. Nous avons déjà remarqué qu'elle se retrouve dans les verbes *pak* 搏, „saisir", *litt.* „main qui s'étend" et *pak* 縛, „lier", *litt.* „corde qui s'étend" (p. 11), où elle est représentée par le phonétique 尃 *pak*, „s'étendre au loin (et embrasser)"; et dans le verbe *pak* 煏, „cuire", *litt.* „grand feu" (p. 31), où elle est représentée par le phonétique 畐 *pak*, „large, grand". Ces trois caractères phonétiques sont employés indifféremment dans la composition des caractères, pour représenter les sons *bak*, *bok*, *pak*, *pok*, comme p. e. dans 匍 [*phu*, E. *po*, C. *pho*] et 匐 [*peh*, E. *pok*, C. *pak*], deux caractères composés de la clef des enveloppes: 勹 *pao* et des phonétiques 甫 et 畐; dans ⿺走甫 [*pu*, C. E. *po*], composé de la clef *courir* et du phon. 甫; et qui signifient tous les trois: *ramper*, se traîner sur le ventre, ou sur les mains et genoux, comme le font les enfants. La racine *pak* dans ces mots se retrouve encore dans le verbe S. *phakk*, „to creep, to move slowly".

—

Nous avons vu (p. 11) que la √ chinoise *pak* dans *pak* 搏, „se saisir de", se retrouve dans le mot sanscrit *paksh*, „to seize".

(1) *Vide* 說文.

Le même phon. *pak*, ajouté à la clef des *ailes d'oiseaux*, forme le caractère ⿰羽尃 [*fu*, E. *hu*, C. *fu*], qui désigne les plumes inférieures près du corps des oiseaux. Ce caractère s'écrit aussi avec le simple phon. *pak*: ⿰羽甫, quand il signifie *le plumage* (1). Le premier phon. *pak*, ajouté à la clef des *ailes*, forme le caractère ⿰羽畐 (*pih*, C. E. *pik*], qui signifie *voler* (2). La signification de ces caractères était simplement: „plumes larges, étendues" (= ailes), et „étendre les plumes" (= voler).

— •

Le troisième phon., ajouté à la clef des *chairs*, forme le caractère 膊 (*pho*, C. E. *phok*], *litt.* „la large chair", c.-à-d. les *côtes*, les *flancs*. Ce c. se prononçait anciennement *pak*; car, dans les „Rites de Tcheou", il est écrit 拍, caractère composé de la clef des *mains* et du phon. 白, prononcé anciennement *pak*; lequel caractère, selon Khanghi, se trouve erronément dans le texte, au lieu du caractère 膊 *pho*, qui a donc dû se prononcer, du temps des *Tcheou*, comme le caractère 拍 *pak* (3).

L'autre phon. *pak*, ajouté à la clef des *chairs*, forme le caractère 腷 (*pih*, C. E. *pik*), dont la signification primitive a dû être celle de *poitrine*, *litt.* „la large chair." Mais cette signification primitive s'est perdue, et il n'est resté au caractère *pik* que sa signification tropologique ou morale dans le composé 腷 臆,

(1) 羽 也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 飛 也, *Ibid.*

(3) 周 禮 天 官 醢 人. 豚 拍 魚 醢, „des *côtelettes* de cochon-de-lait, et du poisson hâché". 拍 爲 膊. 脅 也, „*pak* (caresser) doit être *pok*; ce sont les côtes". Khanghi Dict. Imp. Comparez aussi: Biot, le Tcheou-li, I, 110, note 1. L'auteur du Tcheou-li a probablement écrit 胉 *pak*, qui signifie également les *côtes*, les *flancs*; mais par faute du copiste la clef des *chairs*: 月 aura été remplacée par la clef des *mains*: 扌; et on a eu 拍 au lieu de 胉. Ce caractère, composé de la clef des *chairs* et du phon. 白, qui se prononçait anciennement *pak*, est synonyme du caractère 膊, dont il n'est qu'une autre forme; le dernier étant phonétique et significatif, et l'autre seulement phonétique.

(pak yik), „Ne pas laisser échapper une pensée" (1); c.-à-d. la conserver dans la poitrine. Le caractère *yik*, ayant ici la signification de *pensée*, le c. *pak* ne peut signifier que *poitrine*; signification primitive aussi du c. *yik*, composé de la clef des *chairs* et de *penser*. *Pak* a donc la signification de *poitrine* comme siège de la pensée.

Notre supposition est prouvée par le c. 疈, composé de l'élément phon. *pak* (large), deux fois répété, entre lesquels se trouve un hieroglyphe: 刂, qui signifie *ouvrir*, *déchirer*. Ce caractère signifie: „*poitrine* (des animaux de sacrifice) *lacérée* (2). On voit que le phon. 畐 *pak* signifie ici *poitrine*.

—

Ce même phon. *pak*, ajouté à la clef des *couteaux*, forme le caractère 副 [*fu*, E. *hu*, C. *fu*], *aider*, *assister*, *litt.* „large épée, épée qui s'étend." La signification est donc „étendre son épée pour la protection d'un autre." Il signifie encore *couper en deux*, *diviser* (3), comme on peut le faire avec un large couteau.

—

Le même phon. *pak* encore, ajouté à la clef des *insectes*, forme le caractère 蝠 [*fuh*, E. *hok*, C. *fuk*], qui signifie *chauve-souris*; animal généralement désigné par le composé *pien fuh* 蝙 蝠, „la bête (虫) [à ailes] *plates* (扁) et *larges* (畐)." Les Chinois classent la chauve-souris parmi les *oiseaux*, puisqu'elle est ailée (4).

—

En résumant maintenant, nous avons trouvé pour le mot *pak* les significations: 1. ramper, 2. plumes d'oiseaux, ailes, 3. voler, 4. côtes ou flancs, 5. poitrine, pensée, 6. aider, 7. couper en deux, 8. chauve-souris (bête ailée). Cette racine se retrouve dans les mots suivants des langues aryennes:

1. 匐, 偪, [illegible] *pak*, „ramper" = Sanscrit *phakk*, „to creep, to move slowly."
2. [illegible] ou [illegible] *pak*, „plumes d'oiseaux" = S. *pak-sha*, „a wing, the feathers of an arrow."

---

(1) 意不泄也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 牲胸也, 疈而磔之, Vide 周禮春官大宗伯註.

(3) 副又剖也. 判也, Khanghi, Dict. Imp. 判 est composé de *couteau* 刂 et *moitié* 半 = couper en deux.

(4) 蝙蝠服翼, *Vide* 爾雅釋鳥.

3. 䎗 *pak*, „voler" ≍ S. *pak-sha-gama*, „moving by means of wings, flying."

4. 膊 *pak*, „côtes ou flancs" ≍ S. *pak-sha*, „a flank, a side".

5. 腷 *pak*, „poitrine, pensée" } ≍ S. *vak-shas* [probably for original *pak-shas* (1),
𩪅 *pak*, „poitrine." } akin to *pak sha* (2)] „the breast"; latin *pec-tus*;
S. *pak-sha*, „opinion."

6. 副 *pak*, „aider" ≍ S. *pak-sha*, „party, a friend."

7. 副 *pak*, „diviser en deux" ≍ S. *pak-sha*, „half"; the half of a lunar month, (la lune coupée en deux).

8. 蝠 *pak*, „chauve-souris" (la bête ailée) ≍ S. *pak-shin* (*pak-sha*+*in*), „winged, a bird."

Et à ce dernier mot se rattachent le Goth. *fug-l*, l'Angl.-Sax. *fug-ul*, l'Allemand et le Hollandais *vog-el* (oiseau), mots qui ont suivi la même transmutation de son qu'en Chinois, où *pak* (l'ailé, la chauve-souris) est devenu en dialecte de Canton *fuk* = *fug*. Ce n'est qu'en hésitant qu'on les avait jusqu'ici ramenés au *pakshin* sanscrit; mais le Chinois prouve l'exactitude de l'étymologie de la ✓ *pak*, „étendre", (la bête qui étend ses ailes).

—

Dans le composé *jala-pakshin* (l'ailé des eaux), espèce de poule d'eau, se trouve encore la ✓ chinoise *pak*. Ce mot sanscrit est représenté en Chinois par le caractère 鶝 (*fuh*, E. *hok*, C. *fuk*), composé de la clef des *oiseaux* et du phon. *pak* (étendre), et qui désigne une *poule sauvage* (3), *litt.* „l'oiseau qui étend (ses ailes)."

—

Nous allons poursuivre maintenant notre racine *pak* dans une autre série de mots.

Nous avons vu (p. ..), que le phon. *pak* (étendre), ajouté à la clef des *fils*, formait le c. 縛, prononcé primitivement *pak*, qui correspond au mot sanscrit *paç* (lier).

Ce même phon., ajouté à la clef des *chars*: 轉 (*poh*, C. E. *pok*), ou à la clef des peaux de bête: 䪙 (*poh*, C. E. *pok*), donne à ces caractères la signification de *corde sous un char* (4). Ajouté à la clef des cuirs tannés: 韛 (*phoh*, C. E. *phok*),

(1) *Pak-shas* se trouve dans le Rik dans la signification de *flanc*, (Zeitschrift XX, p. 80).

(2) *Pak-sha* est formé de *pak* + *ta*, *Ibid.*

(3) 丨鳥名似雉, Khanghi, Dict. (Imp.)

(4) 車下索也, Ibid.

il signifie *courroie* pour *fixer un joug* (1). Ces caractères, prononcés primitivement tous *pak*, d'après leur phon., et qui signifient littéralement „ce qui *s'étend* (pak) sous le char," ou „lanière qui s'étend", „courroie qui s'étend", sont représentés en S. par les mots *pâça*, „a tie, a string, a fetter", et *pâçana* „a noose", dérivés de la ✓ *pak* („s'étendre" comme une corde autour d'un objet).

—

Le phon. *pak*, ajouté à la clef des *chars*, forme le caractère 輻 (*fuh*, E. *hok*, C. *fuk*), désignant les *rais de roues*. Ce mot, passant par la ✓ sanscrite non-autorisée *spaç*, autre forme de la ✓ *paç*, a donné naissance au nom des rais de roue dans les langues germaniques *s-paak* (Hollandais), *s-pok-e* (Anglais), *s-peich-e* (Allemand). M. Kuhn (2) veut faire dériver les dénominatifs de ce substantif: *spak-ig*, *spak-erig*, signifiant en Bas-allemand „ressemblant à la maigreur des rais de roue", de la ✓ S. *phalgu*, „pithless, sapless, vain, unprofitable, unmeaning, useless, weak, feeble." Mais cette étymologie nous semble inadmissible. La racine chinoise signifie *s'étendre*, *diverger*, et le caractère 輻 signifie donc tout simplement: „ce qui *diverge* (pak 畐) des *roues* (車). Le caractère a exactement la signification du nom latin *radius*, qui signifie *rais de roue*, *rayon du soleil*, c.-à-d. les rais qui *divergent*, *s'étendent*, d'un centre commun et central, comme le moyeu d'une roue, ou le centre du soleil. On pourrait donc traduire le caractère chinois *fuh* 輻 par *radiatus*, qui signifie également en latin *rayonnant*, et *pourvu de rais*. Les Indiens ont dû traduire cette idée par *sa+paç*, „avec, ou *ayant* (sa) des *rayons* (paç)"; lequel mot fut bientôt contracté en *spaç*.

Ce mot *spaç* a encore en S. la signification de *voir* dans *spaças* (espion), *paçjâ-mi* (je vois); dont dérivent encore le latin *spec-io*, *con-spic-io*, *spec-ula*, *spec-ulum*, le grec σκόπ ος (pour σποκ-ος) „espion", etc., l'allemand *späh-en* (3), l'anc. germ. *spêh-o* (speculor), l'anc.-norske *faic-im* (je vois), *feach-aim* (je regarde), *faoch-og* (oeil), etc.

Déjà M. Weber (4) avait émis l'opinion que le mot *spaç* serait une contraction de *sa+paç*, et aurait signifié „attacher la vue sur un objet", opinion que M. Curtius rejette (5). M Weber a raison quant à la forme grammaticale, mais il a failli dans l'explication, puisqu'il ignorait la signification primitive de la ✓ *pak* (paç), qui n'est pas *lier*, mais *s'étendre*.

(1) 軛 裹 也, Khanghi, Dict. Imp.
(2) Zeitschrift III, 438.
(3) Curtius, Griech. Etym. I, 81, 137.
(4) Zeitschrift VI, 319.
(5) Griech. Etym. I, 81.

Or, quand on *épie* un objet, la vue, l'oeil, *s'étend au loin* et embrasse tout l'horizon. On nommait donc en Chinois „épier" également *pak* et on l'écrivit 䀝 (1), caractère abrévié pour celui de 䁀 afin d'éviter de le confondre avec le caractère 䁣 *tchouen* (les yeux en mouvement), qui ne diffère que très peu de l'autre caractère.

Ce c., prononcé d'après son phon. *pak*, est composé avec la clef des *yeux*, et signifie donc: „*étendre* les *yeux* au loin", c.-à-d. „épier"; de même que le c. 縛 *pak*, „lier", signifie littéralement „*étendre* une *corde* autour d'un objet."

L'écriture chinoise donne donc encore ici la solution de la liaison entre les significations *lier* et *voir* dans le mot S. *paç*. Le phon. 尃 *pak*, „étendre", obtint dans la suite les significations tropologiques „d'étendre, de divulger, *publier*, ou *répandre*, (comme l'instruction). Pour éviter encore la méprise avec le caractère presque semblable 專 *tchouen* (un, seul), on l'écrivit 敷 (*fu*, E. *hu*, C. *fu*), caractère composé du même phon. *pak*, avec la clef *phuh* (frapper légèrement) et l'affixe 方 *fang* (région). A ce mot répond en Sanscrit le verbe pas encore autorisé *pach*, „to make evident, to state fully, to spread."

—

La racine *pak*, ajoutée à la clef des *paroles*, forme les caractéres 誧 [*pu*, C. E. *po*] et 諨 [*fuh*, E. *hok*, C. *fuk*], qui signifient „paroles grandiloques, réprimander, consulter, considérer" (2), et „prompt à parler, éloquent" (3). Les caractères répondent exactement à notre locution „grands mots," prise en bon et en mauvais sens. Ces caractères se prononçaient encore primitivement *bak*, selon leurs phonétiques, et ils sont représentés en Sanscrit par les mots *bhâsh*, „parler", *su-bhâsh*, „éloquent, bien-parlé."

Le phon. *pak*, ajouté à la clef des *cochons*, forme le c. 豧 [*fu*, E. *hu*, C. *fu*], qui signifie *grognement d'un cochon* (4). Ajouté à la clef des *chiens*, il forme le c.

(1) 視 貌, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 大 言 也. 諫 也. 謀 也, *Ibid.*

(3) 言 備 也, *Ibid.*

(4) 豕 息 也. 豕 聲 也, *Ibid.*

猼 (*pok*, C. E. *pok*), qui est une désignation du *chien* (1). Ajouté à la clef des *boucs*, il forme le c. 䍸 (*pok*, C. E. *pok*), qui était le nom du *mouton* dans l'ancienne principauté d'*Wu* (2). A ces mots répondent en Sanscrit: *bhash* (aboyer, gronder comme un chien), *bhaska* (un chien), *bukk* (to sound, to bark) et *bukka* (a goat). Ces mots sont simplement onomatopiques, et caractérisent les *voix* des cochons, chiens et moutons, qui sont *étendues*, *prolongées* (*pak*).

—

Le phon. *pak*, ajouté à la clef des *portes*, forme le c. 闢 [*phih*, C. E. *phik*], qui signifie *boucher*, *obstruer* (3), litt. „étendre devant une porte." On l'écrit aussi 垘 [*fuh*, E. *hok*, C. *fuk*], caractère composé de la clef de *terre* et du phon. *pak pok*, „prosterné, jeté par terre." (4) A ces caractères répond en S. le mot *pash*, pas encore autorisé, autre forme de *paç*, et qui a la signification d'*obstruer*.

A ce mot se rattache encore le mot 堛 *pak*, caractère composé de la clef de *terre* et du phon. *pak* (large), et qui signifie „une masse de terre."

A ce mot répond en S. le mot *pŭg-a*, „un monceau de terre." Ce dernier mot signifie encore une *multitude*, un amas de personnes. Il est alors représenté en Chinois par le mot *puk* 踾 [*fuh*, C. *fuk*, E. *hok*], composé de la clef des *pieds* et du phon. *pak*, et qui signifie: „apparence de personnes assemblées (5).

—

La racine *pok* primitive a altéré sa voyelle après un intervalle de temps inappréciable, et est devenue *bok*, *pok* et *puk*. Nous avons vu p. e. (pp. 86—87), que les caractères phonétiques 餔, 哺, etc., qui se prononçaient tous primitivement *pak* selon leur phonétique, ont reçu plus tard le son *puk*; ce qui se prouve par les mots sanscrits *bhaksh* et *bhuj* (manger).

Nous allons donc poursuivre encore notre racine dans son son altéré; et les anciens caractères chinois vont nous donner encore une fois la clef des différentes significations qu'a le mot *bhuj* et ses dérivés en Sanscrit.

(1) 犬 名, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 吳 羊 搳 日 |, *Ibid.*

(3) 塞 也, *Ibid.*

(4) 土 壅 也, *Ibid.*

(5) 踧 聚 貌, *Ibid.*

Bhuj signifie 1. *manger* et *boire;* 2. *posséder;* 3. (dans *bogya*, prtcp. du fut. p.) *jouissance*, *richesse*, *blé* ou *froment*.

Nous avons vu à la page 86 que les caractères 餔 et 酺, composés respectivement de la clef de *manger* et de la clef des *vases-à-boire*, avec le phon. *pak* (*bok*, *puk*), signifiaient *manger* et *boire*, et répondent au mot S. *bhuj*.

L'autre phon. *pak*, placé sous le *toit* d'une maison, formait le c. 富 (M. C. *fu*, E. *pu*), qui signifie: „posséder, être riche, richesse", litt. „maison remplie jusqu'au toit," ou „grande (*pak*) maison." L'ancienne pron. de ce caractère était *puk* ou *pok*. (1)

Comme la richesse est dans les yeux d'un peuple barbare (et hélas! aussi souvent dans ceux des peuples civilisés) un grand *bonheur* (2), le même phon. *puk*, ajouté à la clef 示 *chi*, désignant l'esprit qui anime la terre, formait le c. 福 (*fuh*, E. *hok*, C. *fuk*), prononcé également primitivement *puk* ou *pok;* caractère qui signifie *bonheur*, *prospérité*, *litt.* „largesses divines."

L'ancienne forme de ce caractère 富 était 畗, composé du même phon. avec la clef 丶, „maître"; donc „qui est maître, possesseur, de beaucoup."

Enfin, ajouté à la clef des *céréales* ou des *charrues*, il forme les caractères 稫 et [illegible] [*pih*, C. E. *pik*], qui significnt: „céréales croissant épaissement" = „abondance (*puk*) de moisson"; et „abondance (*puk*) de la charrue" = *céréales* (3). Ecrit avec l'autre phon. *bok:* [illegible] [*fu*, E. *hu*, C. *fu*], il signifie „céréales accumulées et moissonnées", *litt.* „large moisson". Ces caractères ayant tous le phonétique *puk*, se prononçaient comme leur phon., et sont les prototypes des mots sanscrits *bhuj*, „posséder", *bogya*, „jouissauce, richesse, blé ou froment."

—

M. Benfey fait dériver encore le Goth. *bugjan*, Angl.-Sax. *bycgan* (acheter) de la √ S. *bhuj;* et croit que la signification primitive ait été „s'approprier quelque chose". Mais cette étymologie est inexacte. La √ *buk* de ces mots se retrouve dans le caractère et mot chinois 博 [*poh*, C. E. *pok*], signifiant: „troquer, com—

(1) Edkins, Not. & Quer. on Chin. & Jap', II, 86.

(2) 五 福 二 日 富, „Des cinq bonheurs, le second se nomme *Richesse*", Khanghi, Dict. Imp.

(3) Khanghi, Dict. Imp.

merce par échange" (1). Ce c. est composé de la clef 十 *chih*, dont la ligne horizontale indique l'orient et l'occident, et la ligne perpendiculaire, le sud et le nord (2), et du phon. *pok*, qui a la signification de *s'étendre* (3). La première signification est donc aussi „grande communication" (4), désignation admirable pour le *commeree* qui *s'étend* vers les quatre régions du monde.

—

Le phon. *bok*, ajouté à la clef du *feu*, forme le c. 烳 [*phu*, C. E. *pho*], qui signifie *brûlant; litt.* „le feu s'étendant (bok)" (5) = le feu dévorant, signification du nom sanscrit du feu: *bhuj*+i.

—

Ce même phon. *bok*, ajouté à la clef *mouvement*, forme le c. 逋 [*pu*, C. E. *po*], *litt.* „grand (*bok*) coureur", c.-à-d. *s'enfuir*, *s'évader*, *fuir*. De là, en Latin, le verbe *fug-io*, en Grec φεύγ·ειν, et en Angl.-Sax. *bi-bug-an* (s'enfuir), que l'on a fait dériver de la √ S. *bhuj* (se courber) sans pouvoir démontrer la liaison entre les verbes „se courber" et „s'enfuir."

Le Chinois nous donne encore cette liaison. Nous avons vu à la page 87 que les trois caractères 匐 etc., prononcés tous primitivement *pak*, signifient *ramper*, litt. „s'étendre par terre, s'avancer en s'étendant", comme le font les enfants qui ne peuvent pas encore marcher. Le *chien* rampant devant *l'homme*, son maître, comme un petit enfant rampe par terre, on nommait ce mouvement du chien également *puk*, et on inventa le hieroglyphe 伏 [*fuk*, C. *fuk*, E. *hok*] (6), composé de *homme* 亻 et *chien* 犬, pour exprimer graphiquement ce mot *puk*. L'action du chien étant comparée ensuite à l'homme, le c. 伏 reçut les significations tropologiques d'être prosterné par terre, comme devant un supérieur, se *courber* devant lui, *ramper* devant lui, comme un chien devant son maître.

Quand le chien rampe devant son maître, il se tapit, se blottit, cherche à se faire petit, ou à se cacher; et de là la signification secondaire du caractère *puk: se eacher* (7).

(1) 博貿易也, Khanghi, Dict. Imp.
(2) 十字. 一爲東西. 丨爲南北, *Ibid*
(3) 博從十尃. 丨布也. 普也, *Ibid.*
(4) 博大通也, *Ibid.*
(5) 火貌. 又火行貌, *Ibid.*
(6) 伏又與匐通, *Ibid.*
(7) 伏又匿藏也, *Ibid.*

De ce mot *puk* 伏, „se prosterner, se courber" = S. *bhuj*, on peut faire dériver parfaitement le Goth. *biug-an;* Angl.-Sax. *big-an, búg-an*; Anc.-tudesque *baug*; Angl.-Sax. *beág, beág-rian*; Anc.-tudesque *bog-o*, Angl.-Sax. *bóg-a*, dans *elin-bog-o, eln-bog-a, el-bog-a*. Mais il faut en séparer les mots *fug-io, fug-a, φεύγ-ειν, φυγή, bi-bug an* (s'enfuir) (1) qui appartiennent à la √ *bok* dans 逋, „s'enfuir", que les Aryas, dans leur écriture phonétique, ont dû confondre avec le caractère 伏 *puk*.

L'enfant qui ne sait pas encore marcher, rampe sur quatre pattes, et revient presque toujours sur ses pas, et à l'endroit d'où il est parti. „Marcher dans la vieille route", *retourner*, fut donc également nommé *puk*; et on représentait ce son par le nouveau caractère 复 [*fuh*, E. *hok*, C. *fuk*] (2). Aussi les caractères 匐 et 匍 *puk*, „ramper par terre" comme un enfant, sont très souvent remplacés par le c. 𧼈 [*fuh*, C. *fuk*, E. *hok*], prononcé anciennement aussi *puk*, et composé de la clef de *courir*, avec le phon. *puk*, „rebrousser chemin." Ce caractère a la signification de „mouvement d'un petit enfant qui se traîne avec les mains par terre" (3).

Comme on se traîne sur le *ventre*, en rampant par terre, cette partie du corps fut nommée également *puk*, et ce phon., ajouté à la clef des *chairs*, formait le c. 腹 [*fuh*, C. *fuk*, E. *hok*], qui signifie *ventre*. L'ancienne prononciation était encore *pak*, comme dans le dialecte parlé d'Emoui. (4) Nous faisons dériver directement de ce mot l'Allemand *Bauch*, et le Hollandais *buik* (ventre); car nous ne pouvons admettre l'étymologie de *Pott*, du mot S. *púy* (puer) (5); ne voyant pas la raison de donner à cette partie *extérieure* du corps, plutôt qu'à une autre, un nom indiquant une mauvaise odeur. Surtout puisque ce mot *púy* n'a point en S. la signification de *ventre*.

—

Le serpent se traînant sur le ventre, et s'avançant en s'étendant, on le nommait également *puk*, et on rendait ce mot par les caractères 蝮 [de bête 虫,

(1) Curtius [Etym. Grecq. I, No. 163] doutait déjà de l'exactitude de l'étymologie de *fugio* de √ *bhuj* (flecto).

(2) 行故道也, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 小兒手據地行, *Ibid.*

(4) Généralement *pak-to*, 腹肚.

(5) Etym. Forsch. I, 263.

qui s'étend 畐, et 蝮 [de bête 虫, qui rampe sur le ventre 复], qui se prononçaient donc aussi *puk*, selon leur phonétique. Nous faisons dériver de ce mot le nom S. du serpent *bhujaga* [*bhuja* (= puk)+*ga*]; c.-à-d. „qui se meut (*ga*) en rampant ou en s'étendant (*bhuj*)". Cette étymologie est plus directe que celle des Indianistes de √ *bhuj* (= 伏 *puk*), „se courber"; mouvement qui ne convient point au serpent.

—

Un *ceinturon* s'étendant autour du ventre, on le nommait également *puk*, et on l'écrivit, soit ⿰韋畐 [*fuk*, E *hok*, C *fuk*], soit ⿰韋复 [*fuk*, E. *hok*, C. *fuk*] (2). Le premier de ces caractères est composé de la clef des lanières avec le phon. *puk* (large) = „la large lanière", et le second de la même clef et du phon. *puk* (revenir) abrévié pour *puk* (ventre) = „lanière du ventre" (Hollandais *buik-riem*).

—

Il nous reste à expliquer encore le mot S. *bhaj*, „diviser" et „adorer". Selon les Indianistes ce mot est allié aux mots *bhuj*, „courber" et „manger" et *pach*, „rôtir". Nous avons déjà expliqué ces dernières significations, et nous ne nous occuperons donc ici que du mot *bhaj*, „diviser" et „adorer".

Nous avons vu à la page 89 que la √ *pak*, deux fois répétée et fendue en deux: 疈, signifiait „poitrine des animaux de sacrifice lacérée"; et que cette même racine, ajoutée à la clef des couteaux: 副 signifiait, „couper en deux, diviser". Nous avons identifié ce dernier caractère avec le mot S. *paksha* (moitié), de *pak*, „diviser en deux moitiés (3).

An lieu du phon. 畐 *pak*, on employait aussi le phon. 甫 *pak;* et ce dernier phon., placé à côté de la clef des couteaux, formait le c. ⿰甫刂[*pu*, C. E. *po*], qui signifie aussi *couper en deux* (4).

Ce caractère était encore écrit avec le phon. 卜 *pok*, qui signifie: „pronostiquer au moyen d'une tortue", *litt.* „Tortue brûlée et écorchée pour les divinations et sacrifices;" et on avait le c. ⿰卜刂 [*poh*, C. E. *pok*], „lacérer avec un

(1) 蝠又與蝮同, Khanghi, Dict. Imp.
(2) *Ibid.*
(3) Ci-dessus, p. 90.
(4) 截也, Khanghi, Dict. Imp.

couteau." Ce dernier caractère s'écrit aussi avec la clef des *chairs:* 𠜾 avec la même signification et prononciation ([1]). Il est alors identique en signification avec le caractère 剝 *poh*, qui signifie: „tuer les victimes de sacrifice et leur ouvrir le corps ([2]).

Ce dernier caractère n'est donc encore qu'une autre forme du c. 髆 *pak*, „poitrine des animaux de sacrifice lacérée". Cette série explique pourquoi: 1. la tortue divinatoire, qu'on lacérait, et 2. la divination au moyen d'une tortue lacérée, furent nommées également *pak* (卜),

Ensuite le sacrificateur, celui qui lacérait (*pak*) les victimes pour les besoins de la divination, fut nommé également *pak*, et on écrivit ce mot 仆 [*poh*, C. E. *pok*] ([3]), *litt.* „l'homme (亻) qui devine au moyen d'une victime écorchée (卜).

Le sacrificateur se *prosternant* ensuite *par terre* en offrant le sacrifice, le caractère et mot 仆 *pak* reçurent la signification de „se prosterner par terre." ([4]) La suite des idées était donc: 1. *diviser* la poitrine des animaux de sacrifice; 2. *deviner* avec les animaux lacérés, 3. les offrir à la Divinité en se *prosternant par terre;* 4. Honorer ou adorer les Dieux. Et voilà la raison pour laquelle en Sanscrit, le mot *bhaj*, dont la forme primitive était *bhak* (= *pak*), signifie *diviser* (𠜂, 刋 *pak*) et *adorer* (仆 *pak*).

—

La ✓ *pak* 甫, ajoutée à la clef des vases de sacrifice, forme le c. 盙 [*pu*, C. *po*, E. *hu*], anciennement prononcé *pak* ou *bak*, selon son phonétique. Il signifie „vaisseau rond pour contenir des graines."

On l'écrivit primitivement avec la clef de *bambou:* 簠 [M. C. *fu*, E. *hu*], „a sort of basket, square outside and round within, used to contain grain when

(1) Khanghi, Dict. Imp.

(2) 剝殺牲體解之名, *Ibid.*

(3) 仆又音支, *Ibid.*

(4) 仆偃也. 僵也, *Ibid.*

worshipping ancestors" (1). La signification primitive était „Grand (*pak*) vase de sacrifice (皿) fait en jono ou en bambou."

De là, en Sanscrit, le mot *bhâjana* (= *bhaj+ana*), „any vessel, as a pot or a cup." En Hollandais *bak* (un baquet, une mangeoire).

—

Enfin, pour revenir au commencement, nous avons vu que les mots *Backe*, *bak* (joues) dérivent du chinois [illegible] *bak*.

En Hollandais le mot *bak* signifie en outre la *caisse d'un char*, c.-à-d. ses flancs, ses *joues*. En Chinois nous avons la même double signification donnée au caractère et mot 輔 [*fu*, E. *hu*, C. *fu*], composé de la clef des *chars*, et du phon. *pak* (large, beau), qui entre aussi dans la composition du c. [illegible] (joue). Ce caractère 輔, prononcé primitivement *pak* (*bak*), signifie:

1. Les os de la joue humaine.
2. Les pièces de bois qui enferment les deux flancs d'un char (2), „the rack or *checks* of a cart" (3).

Nous avons vu aussi que le phon. 畐 *pak* avait la signification de *large*, *grand*, comme une pièce d'étoffe (4). Pour cette raison il est employé comme classificateur des pièces d'étoffes entières et des habillements complets, comme p. e. 衣一畐 *ui it pak* (ano. pron.), „of olothes-one-suit", en Hollandais: „een *pak* kleêren."

Le même phon., ajouté à la clef des navires, forme le c. [illegible] [*fuk*, C. *fuk*, E. *pak* et *pok*], qui désigne un „navire qui peut porter beaucoup" (5), *litt.* „grand (*pak*) bateau." On l'écrit aussi [illegible] [*fuk*, C. *fuk*, E. *hok*], *litt.* „navire plein" (6); et aussi avec le phon. *pak* 复 (abrévié pour 腹 *pak*, „ventre"): [illegible] [*fuk*, C. C. *fuk*, E. *pak* et *pok*], *litt.* „vaisseau ventru (pak)."

(1) 簠簋宗廟盛黍稷之器, Khanghi, Dict. Imp.
(2) 輔人頰骨也．又車輔兩旁夾車木也, *Ibid.*
(3) W. Williams, Tonic Dict., p. 61.
(4) 滿也．又與幅同．布帛廣也, Khanghi, Dict. Imp.
(5) 大船也, Khanghi, Dict. Imp.
(6) 船載多也, *Ibid.*

La même √ *pak* (large, grand, ventru) se retrouve dans le Hollandais *pak-schuit*, et l'anglais *pack-el-boat.*

Elle se trouve encore dans le Hollandais *bak-wagen* (grande voiture), *bak-slede* (gros traîneau), *bak-beest* (monstre, colosse), où le préfixe *bak* a la signification de *large*, *ventru*, comme la √ chinoise *bak*, *pak.*

Si on aime mieux faire dériver ces mots de la √ S. *paç* ou *paksh* (*lier*, ou *se saisir de*), nous observerons que nous avons déjà prouvé que ces racines sanscrites sont les racines chinoises *pak* 尃 (large, s'étendre) dans 縛 *pak* (lier) et 搏 *pak* (se saisir de); et que le phon. 尃 est identique en signification avec le phon. 畐. Tous ces mots dérivent de la même racine *pak* (large, grand, s'étendre); mais ce n'est que le Chinois, avec son écriture parlante, qui a su conserver dans ses caractères les nuances entre les mots *pak* (lier), *pak* (saisir), et *pak* (large, grand) dans les mots *pak-schuit*, *pak-huis*, etc

§ 17.

Racine MUT MUN MUK

Les noms Indo-Européens et Aryens pour la *bouche*, se terminent en *k*, *t* ou en *n*, comme en S. *mukh-a*, Goth. *mun-ths*, Lett. *mutt-e*, Allemand *mun-d*, Hollandais *mon-d*, etc.

La terminaison *d* ou *th* dans *mund* et *munths* est inorganique, comme dans *hund* (un chien) de *çvan ; niemand* (personne) = *nie*+*man ; Normands* = *North*+*man ; pheasant* = *phasian*+*us ; Allemands* = *Allemanni*, etc. (1).

Examinons donc d'où vient cette différence de finales.

La langue chinoise possédait une racine *mut* 勿, ancien hiéroglyphe représentant une bannière placée dans les districts afin de presser la population ; c'est pour cette raison que *s'empresser*, *se hâter* est nommé *mut mut* (2). Le nom est certainement une onomatopée du bruit *mut mut* que faisait la bannière agitée par le vent.

Les chefs donnant à cette occasion des ordres à la population — leur faisaient des défenses — le mot *mut* reçut aussi la signification de *défendre*, *empêcher*, et de *stimuler*, *animer* (3).

(1) Pott, Etym. Forsch., I, 523, II, 127.

(2) 勿州里所建旗，所以趣民，故遽稱勿勿，Vide. 說文. 勿州里之旗也，Khanghi, Dict. Imp.

(3) 勿者禁止之辭，猶勉勉也，*Ibid.*

Pour exprimer cette action dérivée, on plaçait cette racine *mut* à côté de la clef des *bouches*, et l'on avait le c. 吻, „bouche exhortante (1)", qu'on écrivait anciennement aussi avec la clef des bouches deux fois répété, et aveo la clef des *épées:* 㫚刂, comme si l'on menaçait aveo l'épée quiconque oserait désobéir aux défenses verbales du chef. Ces caractères ont dû se prononcer primitivement, selon leur phon., *mut*; mais ils se prononcent maintenant *wan* (C. *man*, E. *mun*, *bun*), par l'influence de quelques autres caractères ayant la même signification, mais basés sur d'autres idées. Par exemple on écrivait au lieu du caractère 吻, celui de 㖧 ou 㖧 (2), composés de la clef de *bouche* et du phon. *huan* [C. *fan*, E. *hun*], „obscur, confus".

On l'écrivait aussi 呅, caractère composé de la clef de *bouche* et du phon. *wan* (C. *man*, E. *bun*), „élégant"; soit: „paroles bien sonnantes", comme le sont les paroles d'exhortation. Ces caractères se prononçant primitivement tous *mun*, le caractère 吻 *mut*, qui signifiait la même chose, reçut également la prononciation *mun* (moderne *wan*). Tous ces caractères désignent maintenant les coins de la bouche ou les lèvres.

L'ancienne prononciation du c. 吻 était *mut* et non *mun*, et les deux prononciations étaient constamment confondues, ce qui nous est appris par les caractères phonétiques. P.e. le c. 歾, „mourir", est prononcé *moh* [E. *but*, C. *mut*], tandis que le c. 刎, „se couper la gorge", se prononce *wan* [C. *man*, E. *bun*]. Le caractère 匫, écrit aussi 匢, nom d'un ancien ustensile, est prononcé *hwuh* (C. *hwat*, E. *hut*). Le c. 𨑨, „loin", est prononcé *wuh* (C. *mat*, E. *but*]. Le c. 魩, „queue de poisson", est prononcé *moh* (E. *boat*, C. *mut*]. Enfin le c. 㴚 se prononce *hwuh* (C. *hwat*, E. *hut*) dans le sens de *vert foncé* (couleur de la mer), et *wan* (C. *man*, E. *bun*) dans le sens de „eau entrecoupée". Or tous ces caractères ont pour phon. le c. 勿 *mut*.

—

Pour empêcher une personne de parler, on lui met dans la bouche une

(1) 吻免也, Khanghi, D. I.

(2) *Ibid.*

pièce de bois, ou autre objet servant de pierre d'angoisse. Conséquemment: „fermer la bouche à quelqu'un" fut écrit 味 (1), caractère composé de la clef des *bouches* et de la clef de *bois*. Or le bois se disant *muk* (M. *muh*, E. *bok*, C. *muk*), le c. 味 fut également prononcé ainsi, et le verbe *muk* signifiait donc *boiser la bouche* à quelqu'un. Ce c. se prononce maintenant *hwoh* (C. E. *hoat*). Ce caractère s'écrivit aussi 呑 (2) [*hwoh*, C. E. *hoat*], 㞾 [*wan*, C. *man*, E. *bun*] ou 㗃 (3) [*wan*, C. *man*, E. *bun*]; tous caractères composés de la clef de *bouche* avec les éléments 氏 *chi*, „famille", 民 *man*, „peuple", et 昏 *huan*, „obscur, confus"; et qui signifient tous *fermer la bouche*, *bouche close*.

Au lieu de ces caractères, on écrivit aussi 嗼, c. composé de la clef de *bouche* et du phon. *moh* [E. *bok*, C. *mok*] et qui signifie: „Ne parle point" [*litt.* „pas (ouvrir la) bouche"], et ensuite: *silence*, *se taire*. On bien l'on écrivit le c. 嘿 (*meh*, C. *mak*, E. *bik*), composé de la clef de *bouche* et du phon. *meh* (noir, obscur), c. qni signifie „bouche obscure", c.-à-d. *silencieuse*. La liaison entre ces mots est claire. Le chef faisait des défenses au peuple, et le peuple les écoutait en silence, la bouche close.

Les racines *mut*, *mun* et *muk* signifiaient donc: 1. défendre avec la bouche, 2. fermer la bouche en écoutant, 3. fermer la bouche avec violence, en imposant le silence par le bâillon ou par un ordre. Mais comme les trois mots s'échangèrent continuellement, selon qu'on faisait allusion à la défense faite par la bouche (*mut*), ou aux injonctions faites au peuple, ou au silence respectueux de la tribu (*mun*), ou au silence imposé par force (*muk*), il est très plausible et explicable, qu'après la séparation des races, les unes prirent une de ces racines, les autres, une autre, puis d'autres, la troisième. Ainsi les *Nepalais* (Newari) conservèrent la √ *mut*, et nommèrent „la bouche" *mhut-u*. Les *Hindous* adoptèrent définitivement la √ *muk* et nommèrent „la bouche" *mukh-a*, et l'adjectif „muet" *mûk-a*. Les Latins conservèrent les deux racines *muk* et *mut* et nommèrent „la bouche" *bucc-a* et l'adj. „muet", *mut-us*.

Les races germaniques adoptèrent les racines *mun*, *mut* et *muk*, dans le Goth. *mun-ths*, Allemand *mun-d*, Hollandais *mon-d;* dans l'Ancien-Tudesque *mû-la* (pour *mut-la*?), l'Anglais *mouth*, le Lett. *mutt-e*, *mush-a* (*muk-a*). On a fait

(1) 塞口也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 塞口也, *Ibid.*

(3) 閉吻, *Ibid.*

dériver jusqu'ici tous ces mots du S. *mukha* et *mûka*, sans qu'on se soit soucié le moins du monde de la variation des désinences dans les mots, tantôt *k*, tantôt *n* ou *t*. Le Sanscrit ne put les expliquer, et c'est seulement l'ancien Chinois qui explique ces finales différentes, par ses caractères hiéroglyphiques, qui ont conservé le sens primitif de ces racines.

§ 18

Racine MA MO MU MI

Nous avons vu dans les premières pages de ce mémoire (1) que les verbes *moudre* (√ ma, mo) dans les langues Indo-germaniques, et les substantifs *mare* (cheval) et *mare* (mer) ne pouvaient dériver du Sanscrit, mais dérivent directement de l'ancien Chinois. Cette antique racine *ma*, presque aussi répandue que les racines *gap* et *gam*, se retrouve dans beaucoup de mots sanscrits composés, quoiqu'elle ait presque partout adopté un *r* final, qui y a été introduit probablement par des races tatares; ou bien, pour rendre cette racine plus sonore, par les Aryas eux-mêmes.

Prenons d'abord le mot radical lui-même: MA 麻, qui signifie *chanvre* (cannabis sativa). Selon les lexicographes chinois, ce caractère est composé d'un *toit de maison* (广) sous lequel des hommes sont occupés à enlever les *pellicules des tiges de chanvre* [朩 deux fois répété] (2). Ce caractère symbolisait donc la préparation du chanvre dans les maisons (3). Le c. 𣏟 était prononcé lui même *pa* ou *phai* et avait: 1. la signification générique de fleurs de plantes, 2. de petit, 3. de chanvre (4). Selon l'ancien dictionnaire *Choue-wen*, ce c. était lui-même une des clefs ou caractères radicaux.

Le chanvre était, dans la haute antiquité, d'une énorme utilité, car on fabriquait en Chine des étoffes de son écorce et on se nourrissait de sa graine (5). Il est probable que ce fut la première graine comestible connue, car encore aujourd'hui les Chinois le placent en tête des cinq espèces de céréales, qui sont:

(1) Ci-dessus, p.p. 17—18.

(2) 分枲莖皮也, Khangbi, Dict. Imp.

(3) 麻從𣏟音派. 麻片也. 從广人在屋下治麻之意, *Ibid.*

(4) 葩之總名也. 微也. 又麻紵也, *Ibid.*

(5) 麻皮績爲布. 子可食, Khangbi, Dict. Imp.

1. le Chanvre, 2. le Froment, 3. le Millet, 4. le Millet-noir (milium nigricans) et 5. les Pois ou Lentilles (1).

Son ancien nom était soit *ma*, soit *mai*, selon le phon. 𣏟, et selon les anciens caractères phonétiques. A l'époque du *Chi-king* il se nommait *ma* et il rimait avec le c. 歌 *ga;* plus tard il rimait avec le c. *ho* 和 (2).

Uni au c. 石, „pierre", il formait le c. 磨 *ma* ou *mo*, „moudre" ou „moulin", c.-à-d. „pierre pour moudre la graine de *chanvre* (*ma*)"; et cette racine est passée dans les langues Indo-Européennes pour former le nom du moulin primitif, comme nous l'avons démontré à la page 17.

Uni au c. 水, „eau", il forme le c. composé 㴹 *mo*, qui signifie *moulin-à-eau* (3).

—

Nous avons vu tantôt que l'ancien c. 𣏟 *pa* avait aussi la signification de *petit*, *mince*. Cet adjectif fut rendu par le caractère 麽, composé de la 乚 *ma* et du caractère *yu*, „petit"; et ce composé se prononçait encore *ma*, et plus tard *mo* (4). En ajoutant à ce caractère la clef des *femmes*, on avait le composé 嬷, qui se prononçait anciennement *ma*, puis *mo*; et qui, avec la réduplication: *ma-ma* ou *mo-mo*, devint l'appellation commune des *mères* (5), litt. *la petite*; de même qu'en France les enfants appellent leur mère *petite-mère*, et en Allemagne: *Mütterchen*, avec le diminutif.

Au lieu du diminutif *ma*, on employait aussi le phon. *ma* (cheval), qu'on plaçait à côté de la clef des *femmes*, et l'on avait le c. 媽 *ma*, qui signifiait en premier lieu une *jument*, et ensuite une *vieille femme*, une *nourrice*; et était usité aussi pour désigner une *mère* (6).

---

(1) 麻麥稷黍豆爲五穀, *Vide* 禮記月令.

(2) Khanghi, Dict. Imp. *sub voc.*

(3) Khanghi, Dict. Imp.

(4) 麼亡果切. 微也, *Ibid.*

(5) 俗呼母爲嬷七, *Ibid.*

(6) 媽母也. 一曰牝馬, *Ibid.* Comp. Medhurst, Chin. Dict., Williams Tonic Dict., etc.

Enfin notre phon. *ma*, uni à la clef des *boeufs*, formait le c. 犘 *ma*, nom du *boeuf*, probablement primitivement le nom du boeuf sauvage à longs poils et à longue queue qu'on trouvait dans la principauté de *Pa* dans la province de *Sse-tchouen*, et qu'on nomme maintenant *Maou* (1).

En tournant maintenant les yeux vers le Sanscrit, nous y retrouvons toutes ces significations.

Le chanvre (Cannabis sativa) est nommé dans cette langue *mâ-tulânî*; le mot *mâ-tri* signifie *mère* et *vache*, et le mot *mâ-trika* signifie *mère* et *nourrice*.

—

Il est probable que le *chanvre*, la première plante qui *nourrissait* et *vêtit* l'homme, fut nommé *ma*, puisqu'il était comme la *mère* de l'homme, qui *nourrit* et *vêtit* son enfant. Or la mère fut nommée en Chinois *ma*, un son naturel (Naturlaut) à ce qu'il paraît, puisqu'on l'applique partout à la mère. Ce son fut rendu en Chinois par le hiéroglyphe 毋 (*mu* C. *mo*, E. *bu*), représentant les mamelles d'une femme (2).

Comme la terre est la nourrice de toute production, cet hiéroglyphe désigne *la terre* comme *mère* (Δημητηρ). Uni à la clef des *boeufs*, il forme le c. 牳 *mu* [C. *mo*, E. *bu*], nom du boeuf, ou plutôt de la *vache* (3), litt. „le boeuf nourricier". Ce caractère est donc identique en signification avec celui de 犘 *ma*, ce qui prouve que le son primitif du c. 毋 *mu* a été également *ma*.

Voilà donc encore une fois la triple signification de *mère*, *terre* et *vache* de la √ *ma*, qu'on retrouve également dans le mot S. *mâ-tri*.

—

Le vocatif singulier de mère en Chinois est formé par le préfixe 阿 *a* (4), prononcé maintenant *o* dans la langue mandarine, mais encore *a* dans les anciens dialectes de Canton et d'Emoui. Ce c. signifiait primitivement une colline élevée d'un côté et descendant en pente de l'autre; ensuite la figure d'une per-

(1) 牛名. 重千斤. 出巴中. 李東璧云. 犛牛爾雅之犘牛, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 毋象乳形. 其中有兩點.象人乳形, *Ibid.*

(3) 牛名, Khanghi, Dict. Imp.

(4) Ceci est prouvé par le mot *Amidha Buddha*, que les Bouddhistes chinois transcrirent par 阿 (*a*) 彌 (*mi*) 陀 (*dha*) 佛 (*but*).

sonne qui porte quelque chose sur un de ses bras, ce qui fait pencher l'autre épaule. Ainsi une nourrice, portant l'enfant sur un bras, fut nommée p. e. 阿保 *a pa*, „Qui porte et protège".

Ensuite il formait le vocatif, comme dans la phrase: 郎君阿 *Lang kiun a!* „Oh! mon mari".

O-mu (阿母) est le nom de la *nourrice* en Chinois (¹), ou plutôt c'est le nom de *mère* (au vocatif) donné par les enfants à leur nourrice, comme le font encore aujourd'hui les enfants allemands et hollandais.

Au lieu du c. 母 *mu*, on écrit aussi le c. 媽 *ma;* et 阿媽 *a-ma* est encore aujourd'hui à Canton le nom général des nourrices d'enfants (²). On les distingue en *nai-ma* (奶媽) „wet-nurse", et en *kon-ma* (乾媽) „dry-nurse".

Les peuples limitrophes de la Chine ont adopté le même terme, quoiqu'il semble que la réduplication de la lettre *m* initiale se soit assez promptement établie, à cause de l'euphonie. Ainsi dans les îles Liou-kiou, la mère est nommée *oum-ma* ou *an-mâ*; dans le Bhotiya (Thibet) elle est nommée *am-ma*. Le dialecte Newari (Nepaul) a conservé la racine primitive dans *má* (mère). Dans les Védes elle se nomme *am-be*; en Sanscrit *am-bâ*, par transition du *m* en *b*, comme en Chinois 母 *mu*, en dialecte d'Emoui: *bu*. Le Malais a conservé les deux initiales *m* et *b* dans *mâ*, *a-mâ* et dans *i-bû* (mère) et *ba-bû* (redupl.), „une nourrice."

Les langues Indo-Européennes ont conservé le *m* initial et la voyelle chinoise, variant entre *a*, *u* et *o*, comme en Grec dorien μα-τήρ; Grec μή-τηρ; Anc. Tudesque *a-ma*, *am-ma*; Allemand *mu-tter;* Angl.-Sax. *mó-der*, etc.

Le grec μάμ-μα et latin *mam-ma* (les mamelles) se rattachent directement au c. chinois 母 *ma*, qui représentait les *mamelles* de la mère; signification que n'a point le S. *mâtri* et *ambâ*.

—

On a beaucoup parlé en Europe du son naturel (Naturlaut) pour les noms de père et mère. Il est vrai que les sons *pa* et *ma* semblent très naturels à l'enfant. Mais quoique plusieurs peuples puissent nommer ainsi leurs parents, sans avoir eu communication l'un avec l'autre, il est pourtant *impossible* que

(1) 阿母乳母也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) W. Williams, Tonic. Dict. of the Canton-dialect.



deux races distinctes attachent *les mêmes significations morales* à ces sons naturels *ma* et *pa*, sans avoir eu communauté d'idées, c.-à-d. une origine commune. P.e., en Chinois, le son naturel *pa* (père) fut rendu par les caractères 爸 *pa* et 父 *fu* [C. *fu*, E. *pe*, anc. son *ba* ou *bo*, *pa* ou *po*].

Nous retrouvons cette racine, avec la réduplication, dans le Bhotiya (Thibet) *a-ba*, *a-va*, dans le Nevari (Nepaul) *bo-ba*. Puis en Sanscrit *pitṛi*, c.-à-d. *pá+tṛi*, et les dérivés πα-τηρ, *pa-ter*, goth. *fa-dar*, angl.-sax. *fae-der*, etc., etc.

Cette assonance ne signifie rien dans ce mot; mais ce qui prouve beaucoup, c'est que le mot chinois *pa* a, comme le mot Sanscrit *pâtṛi*, la signification de *protecteur* ou plutôt de *gouverneur*.

Le c. 爸 *pá* est composé de la clef de père et du phon. *pa* 巴, qui signifie *frapper avec la main*; et cette clef 父 *fu* (père) représente une *main* levant une *canne*, c.-à-d. le chef de la maison conduisant, instruisant et corrigeant sa famille (1). Le nom familier de *governor*, que les étudiants anglais donnent à leur père, rend donc exactement la signification primitive de la √ *pá*.

Mais un père est nommé encore en Chinois 爹, caractère composé de la clef de *père* et du phon. *to* (beaucoup); on nomme le père aussi 阿 爹 *a tho* (2), ou, avec le phon. seul, 阿 多 *a to* (3), expression qu'on pourrait rendre par „le multiplicateur", celui qui se multiplie (4). Les *Kiang*, horde nomade de race scythique demeurant dans l'ancien *Tangut*, prononçaient le c. 爹: *tya* (5) (en mandarin *tië*). Cet ancien nom est conservé dans les anciens dialectes de Canton et de Foukien, où les enfants nomment leur père [avec le vocatif *a*] *a-te*, *a-tya*. Ensuite ce nom a passé, sans intermédiaire du S., en Europe, où nous trouvons en Grec ἄττα, Latin *atta*, Goth. *atta* Anc.-bohém. *ot*, Slav. *otĭcĭ*, Livonien *ta-bīs* et en Hongrois *atya*, exactement comme encore aujourd'hui en dialecte d'Emoui. On ne peut faire dériver ces noms du S. *pitṛi*, sans forcer ouvertement la loi de la modification de son.

—

(1) 父矩也，家長率教者，從又舉杖, Khanghi, Dict. Imp.

(2) Khanghi, Dict. Imp.

(3) 荒俗呼父爲阿多, *Ibid.*

(4) Comp. Génèse I, 28: „Croissez et *multipliez*".

(5) 爹又丁邪切，羌人呼父也, Khanghi, D. I.

Revenons maintenant à notre ✓ *ma*.

Nous avons vu que le c. 麽 *ma* ou *mo* signifiait *petit*, *mince*, comme le sont les tiges de chanvre. Ce c., placé à côté de la clef du soleil, formait le c. ⿰日麽 *mo*, *litt.* „soleil mince". Le composé *mo-lo* | 曪 *litt.* „soleil mince — soleil voilé", signifie *soleil obscurci*, point clair, ayant peu de rayons. Avec le changement de *l* en *r*, ce composé aurait sonné anciennement *ma-ra;* et, en effet, nous trouvons en S. le mot *ma-rî+chi*, „a ray of light".

Le simple phon. *ma* (chanvre), placé au dessus du soleil, forme le c. ⿱麻日 *mi*, *litt.* „le soleil comme des tiges de chanvre", c.-à-d. *les rayons du soleil* (1). En S. nous avons de cette racine, le composé *ma-yûkha*, „a ray of light."

—

Dans les provinces occidentales de la Chine croît une plante qui rampe sur les terres désertes, et dont les feuilles et tiges causent des *ulcères* et des *ampoules* très virulentes, quand elles viennent en contact avec la peau de l'homme. Cette plante, ressemblant au chanvre, fut nommée *Tsien-ma* ou *Chanvre ardent* (2).

De là le nom de *ma* (la chanvreuse) donné à des maladies cutanées, comme *la lèpre* ou *la rougeole*. Pour désigner cette maladie, on plaçait encore l'ancienne clef *pai* (chanvre) sous la clef des *maladies*, et l'on avait le c. 痲 *ma*, qui désigne ces deux maladies. De là, en Sanscrit, *má-sha*, „a cutaneous disease"; en Anc.-tudesque *mei-sa*, Allemand *ma-sern*, Hollandais *ma-zelen*, Angl. *mea-sles*.

M. Pictet (3) croit ces mots dérivés du S. *masûrá*, espèce de lentille (*ervum hirsutum*); et se demande si l'ancien tudesque *ma-sar*, *ma-ser* (tuber ligni), l'anc. norske *mö-sr* (Acer) seraient aussi dérivés de leur ressemblance avec les lentilles. Nous ne le croyons pas; car les *Maser* du bois sont plutôt des *lignes* irrégulières s'entrecroisant confusément, que des *taches* comme celles de la rougeole (4).

Pourtant les noms sanscrits *masûrá* et *másha*, qui désignent des espèces de lentilles (*Ervum hirsutum*, *Phaseolus radiatus*) nous semblent dérivés de la même ✓ *ma*. Les lentilles sont des plantes *grimpantes* et *rampantes*. Or ces espèces de

---

(1) 日光也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 川陝間有一種惡草. 羅生于野土. 人呼爲⿱艹燅麻. 其枝葉拂人肌肉卽成瘡疱, *Ibid.* C'est la *Urtica bulbifera* de Sieb. et Zucc., notée fautivement dans le Catalogue de Hoffmann et Schultes sous le nom 蕁麻 *than-ma*, composé qui n'existe point en Chinois.

(3) Zeitschrift V, 342.

(4) Conversations-Lexikon de Brockhaus, sub. voc. *Maser*.

plantes sont nommées en Chinois *mo* 藦, caractère composé de la clef des plantes, et du phon. *mo* (prendre avec la main), composé lui-même de *chanvre* et *main*; c.-à-d. „plante qni étend ses tiges [mains] comme le chanvre". *Lo-mo* 蘿藦, „la plante qui couvre et rampe", est le nom d'un parasite qui couvre les troncs des sapins (1). L'ancienne pron. de ce c. étant encore *mā*, selon le phon., *māsha* et *masūrā* dérivent naturellement de ce mot, et doivent donc être traduits par „les Rampantes."

—

La racine *ma*, placée au dessus de la clef des *oiseaux*, forme le c. ⿱麻鳥 *mai* [E. *bai*, C. *mai*], un des noms de *l'oie sauvage* et aussi du *passereau*, nommé vulgairement *ma-tsioh*, „l'oiseau du chanvre" (2). On lenr a donné probablement ce nom puisque l'oie sauvage aime à se eacher pendant la mue, dans les joncs ou roseaux, où elle fait aussi son nid, et puisque les passereaux hantent les champs de chanvre pour se nourrir de ses graines.

La même racine, placée au dessus de la clef des oiseaux à courte queue, forme le c. ⿱麻隹 *ma*, nom d'une espèce de *poule* ou *volaille* (3).

Nous retrouvons encore cette √ *ma* dans les mots sanscrits *ma-rāla* (1. a sort of goose, 2. a duck) et *ma-rula* (a duck).

—

Jusqu'ici la √ *ma* a été retrouvée toute pure dans le Sanscrit; mais nous allons trouver maintenaut une série de mots où la voyelle a été mutilée assez considérablement, quoiqu'elle reparaisse dans les flexions grammaticales.

Nous avons vu que le c. et mot 磨 *ma* signifie *moudre*, puisqu'il paraît qu'on se soit nourri d'abord de pain fait de graines de chanvre écrasées, comme semblent le pronver les caractères 饝 *mo*, „espèce de gateau" (de *manger* et *moulin-à-chanvre*), ⿱麻食 *mo*, „manger" (de *manger* et *chanvre*), etc.

De ce verbe moudre avec une pierre, dérivait naturellement l'idée „d'écraser, de frotter", et ensuite de „détruire", „d'exterminer"; et ces verbes furent nommés encore *ma* ou *mo*, et on écrivait ce mot: 摩 *mo*, caractère composé de la clef de *main* et du phon. *ma* (chanvre), abrévié de celui de *ma* (moudre).

L'ancienne pron. de ce c. était encore *ma*, car les Bouddhistes chinois s'en sont servi pour transcrire la première syllabe du nom de la mère de Bouddha:

(1) „Metaplexis chinensis", ou „Vincetoxicum macrophyllum". En Japon. *rama*.

(2) 雁一名|. 又|雀俗呼麻雀, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 雞名, Khanghi, Dict. Imp.

Maya. Cette racine, en passant dans le S., a perdu sa voyelle et est devenue *mṛid* (ponr *ma-ṛid*) avec les mêmes significations que le mot chinois *ma:* „to rub, to stroke, grind, crush, pound, to destroy, to kill".

Dans l'adjectif S. *ma-sina,* „well ground", on ne voit pas encore apparaître la lettre *r,* que les Hindous y ont introduite probablement pour rendre sonore et onomatopique l'expression pour *broyer.*

Comme substantif, *mṛid* signifie *terre,* c.-à-d. „terre broyée, pulvérisée"; et à ce terme répond encore le c. chinois 塺 *mei,* composé de *terre* et du phon. abrévié *ma* (broyer). Il signifie:

1. Poussière, 2. 塺 土 *mei thu,* parcelles de saleté, 3. (avec le son *mo*) faible, vacillant.

La √ *ma* de ce dernier caractère se retrouve encore dans le mot S. *mala,* „saleté, lie, excréments". Pott (1) fait dériver également *mala* de *mṛid,* mais doute à cause de la signification de *péché, souillure,* qu'a aussi ce mot. Le Chinois explique encore la liaison de ces significations, puisqu'il a conservé la signification primitive (chanvre) de la √ *ma.* Le chanvre croît désordonnément et *confusément.* Or, quand on a la conscience souillée, inquiète, le visage est *confus* et on cherche à le cacher. Conséquemment les Chinois nommèrent l'état *d'avoir honte, d'être souillé,* également *ma* 𩈎, caractère composé de la clef de *visage* et de *ma, chanvre, litt.* „visage (confus) comme du chanvre." On écrivit ce caractère aussi 懡 *ma* ou *mo,* de *coeur* et phon. *ma,* „petit comme chanvre". On ajontait à ces caractères, celui de 㦬 *lo,* „coeur voilé" ou 𩉰 *lo,* „visage voilé", et ce composé *ma-lo,* „visage-chanvré — visage voilé" ou „coeur-chanvré [petit], coenr voilé", signifiait *avoir honte* (2), être confus, à cause d'une souillure. Ce composé répond syllabe pour syllabe au S. *mala,* et se retronve encore dans le Malais *malu,* „avoir honte".

Enfin *mṛidanga,* signifie en S. un petit *tambour.* Cest la racine chinoise 麻 *ma* elle même, qui a la signification de *tambour,* puisque le son du tambour est *égal* et *prolongé* (3), comme le sont les tiges de chanvre.

—

Nous arrivons maintenant à un autre groupe de composés avec la √ *ma* ou chanvre.

(1) Etym. Forsch., I, 420.

(2) 懡㦬慙也，或作𩈎𩉰, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 麻又樂器鼗鼓名．麻者音槪而長也, Khanghi, Dict. Imp.

Cette racine, placée à côté de la clef *tchih* 彳, hiéroglyphe représentant „un homme marchant pas-à-pas", formait le c. [illegible], prononcé *mi*, et ancienne forme du c. 靡 *mi*, composé de *ma* (chanvre) et *fi* (en bas). La signification primitive du c. était donc „jeter en bas (*fi*) le chanvre (*ma*)". De là les significations de *distribuer*, dans le double sens de *diviser* et de *donner* (1); ensuite celles de *jeter par terre*, *tirer*, *disperser*, *couper en pièces*, *ruiner*, *exterminer*, *blesser* (2).

On écrit ce c. aussi avec la clef des *couteaux:* 劘 *mi*, *mo*, c. qui signifie *découper*, *diviser*, *couper* (3), caractère écrit aussi [illegible] ou [illegible] *mi* et *mo*, représentant le *couteau* [刀] sous le *chanvre* [麻] (4). Ce dernier c. était encore écrit [illegible], de 分, *diviser* et 麻 *le chanvre;* c. prononcé également *mi*, et signifiant *disperser*.

L'ancien c. [illegible] *mi* représentait un homme marchant entre le chanvre pour le faucher — le jeter bas (靡). Aussi le mot *mi* ou *mo* a la signification de *marcher*, *aller*, et on l'écrivit alors [illegible] *mi*, c. composé de la clef des *pieds* et de *mi* (jeter bas le chanvre); ou bien [illegible] *mo* (5), c. composé de la clef de *chanvre* et de *beaucoup;* ou encore [illegible] *mo* (6), c. composé de la clef des *fils* et du phon. *mi* (jeter bas le chanvre). Ces caractères, prononcés primitivement tous *mâ*, selon leur phonétique, représentent l'idée d'un laboureur marchant dans son champ pour jeter bas son chanvre, qui est abondant, et qu'il lie en gerbes avec une corde.

En Sanscrit on retrouve les mêmes significations. Le verbe *mî* y signifie *jeter*, et le verbe *mî*, „blesser, diminuer, gratter, périr"; tandis que les verbes pas encore autorisés *mî* et *may* signifient *aller*.

A cette même racine se rattache le verbe S. pas encore autorisé *mlaksh*, „to cut, to divide", dont la forme primitive a dû être *mâ-laksh*, car *mâ* est l'ancienne prononciation de ces verbes *mî*, comme l'a très bien remarqué M. Leo Meyer (7).

---

(1) 靡散也.分散而共之, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 靡偃也.曳也.散也.滅也.損也, *Ibid.*

(3) 削也.分也.劃也.切也, *Ibid.*

(4) 靡或作[illegible][illegible].刀在麻下, *Ibid.*

(5) 去也, *Ibid.*

(6) 行貌, *Ibid.*

(7) Zeitschrift VII, 432.

On voit même que le S. a servilement imité le changement de la voyelle primitive *a* en *i*, arrivé en Chinois.

Ce même savant ne peut se rendre compte de la liaison étymologique entre *má*, „blesser", et *má*, „mesurer"; mais le Chinois donne immédiatement cette liaison: l'ancien c. ⿰彳麻 *mi* représentant un homme marchant *pas-à-pas* (彳) dans le *chanvre* (麻) pour le jeter bas, le faucher. Conséquemment la √ *má* comportait les deux significations de „marcher pas-à-pas", et de „jeter bas, faucher". Or en fauchant (blessant avec la fauche) un champ, et en marchant *pas-à-pas*, on mesure le terrain; et quoique cette dernière signification se soit perdue en Chinois pour le c. *má*, elle est restée attachée à cette racine dans le Sanscrit ([1]).

Le chanvre coupé, et jonchant la terre, présentait l'aspect de confusion, de végétation surabondante; cet état était exprimé par le composé *mi ma* 蘼 蕪, „luxurieux"; le premier c. étant composé de la clef des plantes et du phon. *mi*, „chanvre foulé par terre", et le second composé également de la clef des plantes, et du phon. *wu*, „la négation"; c.-à-d. „mauvaises herbes" (Un-Kraut).

Au lieu du c. 蘼 *mi*, on emploie aussi le c. 蘪 qui a le même son *mi*. A ce mot se rattache le S. *ma-râla*, „a grove."

(1) Le sens de *mesurer*, dérivé de l'action d'un homme fauchant le blé, est resté pourtant en Chinois à un autre caractère. Le hiéroglyphe 癶 *poh*, représente les deux jambes écartées d'un homme (*a*). Uni à la clef 殳 „frapper": 發 *poh*, il signifie: 1. Fouler l'herbe aux pieds, 2. Couper l'herbe, faucher (*b*). Uni avec le c. *flèche:* 癸 *kui*, il signifie *mesurer*, *calculer* (*c*). Le hiéroglyphe représentait un homme à jambes écartées, ou marchant, *mesurant* le terrain avec une *verge*, une *flèche*. Le composé 天 癸 *t'ien kui*, „les mesures naturelles", signifie la menstruation des femmes, comme ce mot chez nous dérive de la √ S. *má*, mesurer: celle qui mesure — la lune. On le voit, les races aryennes faisaient dériver leur idée de *mesurer* de la √ *má*, „homme marchant pas-à-pas (彳) au milieu de son chanvre (麻) en le foulant bas"; tandis que les Chinois l'ont fait dériver de la √ *poh* 癶, „jambes écartées", qui sont le premier *compas* de l'homme. On dit pourtant en Chinois *ma* ⿸麻目 (de *oeil* et *chanvre*) pour *contempler lentement* (*d*), c.-à-d. „mesurer (le chanvre, la récolte) avec l'oeil".

(*a*) 足刺癶也, *Khanghi*, *Dict. Imp.*

(*b*) 以足踏夷艸也. 除艸也, *Ibid.*

(*c*) 癸揆度也, *Ibid.*

(*d*) 緩視貌, *Ibid.*

Le même phon. *mi*, ajouté à la clef des *montagnes*, forme le c. 𡽱 *mi*, „montagne couverte de végétation", „montagneux." On l'écrit aussi 𡺡 *ma*, c. composé de *montagne* et *chanvre*. Khanghi définit ces caractères par: „aspect dangereux et élevé de montagnes" (1), *litt.* „Montagnes superposées en confusion, et jonchées comme le chanvre."

Nous retrouvons la √ *ma* de ces mots dans le S. *ma-ru*, „a desert, a mountain."

—

Mi 麋 est encore le nom d'une espèce de daim habitant les marais (2), raison pour laquelle on nomme les abords de l'eau, couverts d'herbes, également *mi* (3). Le c. est composé de la clef des *cerfs*, et du c. *mi* (riz) qui n'a ici qu'une valeur phonétique, et s'y trouve au lieu du phon. 靡 *mi*, „herbes confuses"; car, comme nous l'avons vu ci-dessus, le c. 蘪 *mi* (phon. 米 *mi*, riz) est employé pour le c. 蘼 *mi* phon. 靡 *mi*, chanvre foulé par terre).

Le c. 麋 signifie donc: „Cerf des herbes confuses". A ce mot répondent en S. le mot *ma-ru* (un désert marécageux); en Angl.-Sax. le mot *mó-r*, Anglais *moo-r*, Allemand *Mo-rast*, Hollandais *moe-ras*, et le mot S. *ma-rika* (qui habite les marais), nom du *daim* nommé en chinois *mi* (√ *ma*).

Le phon. *ma*, ajouté à la clef des *crapauds*, forme le c. 黀 *ma*, espèce de grande tortue de mer; le *mi-ma* 䵋丨 est une espèce de *monstre marin*, ou de baleine. Ce mot est représenté en S. par celui de *ma-rola*, „monstre marin."

—

Nous avons vu à la page 104 que le c. *pa* 朩 avait la signification de *petit*, *mince*, et que le c. 麽 *ma*, „jeune chanvre", exprimait le même adjectif. Ce qui est jeune et petit, est aussi tendre et faible; et ce nouvel adjectif fut donc rendu par le même mot, quoique écrit avec des caractères différents. On écrivait cette √ *pa* ou *ma* au dessus de la clef des *os*, ou de la clef des *chairs*, et on plaçait ces groupes sous la clef générale des maladies, ce qui donnait les c. 𤻗 *mo* et 𤺺 *pai*; le premier signifiant „paralysie partielle", *litt.* „maladie de faiblesse des os", et le second: „fatigue extrême", *litt.* „maladie de la faiblesse de la chair."

(1) 山險峻之貌, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 麋澤獸也. 鹿屬, *Ibid.*

(3) 麋又水草之交. 湄也, *Ibid.*

Les phon. étant encore *ma*, ces deux caractères ont dû se prononcer primitivement *ma*. Cette √ se retrouve dans le S. *m-lâni* (languor), *m-lai* (to be weak), pour *mâ+lâni*, et *mâ+lai* primitif. La seconde syllabe *lâ* ou *lai* représente l'ancien mot *lo* ⿸疒羅 „malade", *litt.* „pris dans les mailles (羅 *lo*) de la maladie (疒)". La √ primitive reparaît encore dans le grec *μῶ·λυ*,, *μῶλ υρο*ς, „faible, fatigué."

—

Le phon. *ma*, placé à côté de la *tête*, forme le c. ⿰麻頁 *ma*. Le hiéroglyphe disait primitivement: „*Tête* confuse comme le *chanvre*"; de là la signification de „parler difficilement, confusément," expression rendue par les caractères ⿰麻頁 ⿰叚頁 *ma-hia* (1); le second c. étant composé de la clef de *tête* et du phon. *kia*, „emprunter." En Sanscrit la voyelle a encore été élidée dans *m-lechh* (pour *ma-lechh*), „to speak barbarously, to speak confusedly."

La √ *ma* dans *mri*, „mourir", *ma-rana*, „mourant, mort", est tout-à-fait distincte de la √ *ma* dans les autres mots S. *mrid* et ses dérivés. On concevra cela en faisant attention au fait que le composé *pra-mrita* signifie: 1. *Mort*, 2. *Caché*. Il ne dérive donc point du vb. *mrid*, „broyer", (comme si le corps était broyé, usé par la vie); mais sa signification doit être: *caché*, „rentré dans l'obscurité". La √ nous est encore donnée par l'ancien Chinois.

L'obscurité, la nuit, est nommée en Chinois 夜 *ye*. L'ancienne prononciation de ce c. était encore *ma*, comme nous l'apprenons par l'ancien dialecte d'Emoui, où la *nuit* est nommée *mi* ou *mä*. Ce c. a la signification tropologique de *mort*; et un tombeau est nommé 長 夜 *tchang-ye*, „la longue nuit", ou 夜 臺 *ye-tai*, „la terrasse de la nuit".

Cette √, ajoutée à la clef 歹, qui signifie au propre „des fragments d'ossements (2), formait le c. ⿰歹夜, prononcé encore aujourd'hui, selon l'ancien son du phon. 夜 (nuit), *ma*, et qui signifie *privé de . . . .*, *non entité* (3), c.-à-d. „non-existence", le revers de l'existence, de la vie.

Ce caractère ne se rencontre plus que rarement, ayant été remplacé pres-

(1) | | 難語, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 歹同歺.音遏.今誤讀等在切爲歹.好字之反, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 無也.名夜切.音麻去聲, *Ibid.*

que entièrement par le c. 死 *sse* (mourir), dont l'ancienne forme étoit 歺人, ou *fragments d'os* (歺) *humains* (人); expression bien moins poétique que l'ancienne expression *ma* (殎), „fragments d'os (歹) rentrés dans la longue nuit (夜)".

La voyelle reparaît dans le mot latin *mo-rior*, après avoir été élidée d'abord dans le S. *m-ri*.

—

Nous avons vu à la page 18 que la 1´ *ma*, dans *Mähre* (cheval) et *mare* (mer), était représentée en Chinois par le hiéroglyphe 馬 *má*, (un cheval). Le cheval est l'emblême de la vitesse et du mouvement; aussi il entre dans la composition de plusieurs caractères signifiant *eau* ou *vagues*, comme en 馮 *ma* [eau et cheval], „l'eau chevauchante"; en 𤅶 *piu* [composé de la clef de *l'eau* et de trois chevaux], „bruit des eaux"; en 驫 *piao* [composé de trois chevaux], nom d'une rivière en Chine, etc.

Le caractère *ma* (cheval), ajouté à la clef des *vents*, formait le c. 颿, qui signifie: 1. Cheval marchant vite, 2. Vent poussant un navire (1). Ensuite on employa aussi ce c. pour désigner une *voile de navire*, expression empruntée à la vitesse du cheval (2). Plus tard on désignait la voile par le c. 帆 *fan*, composé de *toile* et du phon. *fan*, abrévié pour 汎 *fan*, „flotter, naviguer" (3). Ce dernier c. se prononçant *fan*, l'ancien c. 颿 fut également prononcé *fan*; mais il est très probable que l'ancien son était *má*, selon le phonétique. Le c. est placé sous la *clef* de *vent*, et il exprime donc une qualité du vent, et non du cheval; car dans ce cas on l'aurait placé sous la clef du *cheval*. Avant l'époque quand on ajoutait aux c. phonétiques les clefs, pour préciser le sens des caractères, ce c. a dû avoir été écrit simplement 馬 *ma* (4), et sa signification

---

(1) 馬疾步也. 風吹船進也, Khanghi, Dict Imp.

(2) 舟船之|. 本用此字. 今別作帆. 周伯琦曰. 馬疾步也. 從馬風會意. 借爲舟|字, *Ibid.*

(3) 帆汎也. 使舟疾汎汎然也, *Ibi/*

(4) Voyez la préface.

primitive a dû être: „(vent) chevauchant"; comme celle de 溤 *ma* (eau) était „eau chevauchante."

La √ *ma* se retrouve au moins dans le S. *Ma-rut*, qui désigne „les divinités du *vent*", et ensuite „le vent". M. Kuhn [1] a comparé les *Ma-rut* avec les *gandharva*, ou *chevaux* ailés de la mythologie hindoue; et nous croyons donc que la √ *ma*, dans *Ma-rut*, représente la √ chinoise *ma* (cheval) dans *ma*, „vent chevauchant."

—

Les pierres veinées, comme l'agathe, la cornaline, etc., sont nommées par les Chinois *ma-nao*, 瑪 瑙 ou 碼 碯, *litt.* „joyaux (玉)" ou „pierres (石) à cervelle (腦) de cheval (馬)." Ce nom leur a été donné à cause de la ressemblance de leur couleur avec cette cervelle veinée de sang et de graisse [2]. C'est la même pierre, selon les Chinois, que celle qu'on nomme en Sanscrit *ma-lo-kia-ti* [3], c.-à-d. *marakata*.

Nous croyons retrouver encore dans ce dernier mot la √ chinoise *ma* (cheval, pierre de cheval) dans *ma-nao*; peut-être même que *mara-kata* n'est que le nom chinois, prononcé selon l'ancienne prononciation *ma-la*, avec changement de *l* en *r*. Mais comme on trouve en S. aussi la forme *marakta*, nous croyons plutôt que le nom signifie *sang* (rakta) de *cheval* (ma), à cause de la couleur rouge des agathes et cornalines. Ce nom est resté jusqu'aujourd'hui inexpliqué [4]; et, malgré Benfey, nous ne croyons pas que sa signification primitive ait été *émeraude*; mais, selon les autorités chinoises, *agathe* ou *cornaline*. L'émeraude se nommait en S. *harinmani*, *haritaçman* (la pierre *verte*).

Nous retrouvons encore la √ chinoise *ma* dans *ma-sâra* (saphir?); le suffixe *sâra* signifiant „excellent", et se retrouvant dans beaucoup de composés S., comme *giri+sâra* (fer), *ghana+sâra* (camphre), etc.

—

Le même phon. *ma* (cheval), ajouté à la clef de *bouche*, forme les caractères 嗎 et 罵 *ma*, „injurier, outrager, vilipender, huer". La forme primitive de ce c. était 傌 *ma* [5], c. composé de *homme* et *cheval*, et désignant la cinquième des six espèces de punitions, nommées: 1. l'amputation du nez, 2, la tonte de

(1) Zeitschrift I, 531, 542.

(2) 色如馬腦. 因以爲名, Khanghi, Dict. Imp

(3) 梵語摩邏迦隸. 此言瑪瑙, *Ibid.*

(4) Pott, Etym. Forsch., I, 421.

(5) 傌罵本字, Khanghi, Dict. Imp.

la chevelure, 3. l'amputation des pieds, 4. la bastonnade, 5. *la huée*, 6. l'exposition au marché (1). La c. *ma* (cheval) a ici une valeur phonétique et signifie: „faire sonner, retentir, rugir, avertir".

Le cheval hennit à l'approche du danger, et en avertit l'homme. Pour cette raison, le c. *ma* cheval entre par exemple dans la composition du c. 駴 *hiai*, *litt.* „cheval (馬) avertissant (戒)"; caractère qui signifie maintenant: „rouler un tambour avec violence", puis: „éveiller le monde", comme le fait un Sage (2).

Le c. 罵 *ma*, *litt.* „*paroles* (言) hennissantes comme un *cheval* (馬)," signifie *verbeux*, *prolixe*, *babillard*.

Le c. 嗎 *ma* signifie donc *bouche huante*; le c. 罵 *ma*, proprement écrit 駡 *ma*, signifie *bouches huantes*; et le c. 傌 *ma*, *homme huant*. Ces caractères ont exactement la signification qu'ont en Français le verbe *brailler* et le subst. *brailleur*, mots dérivés du verbe *braire* (âne criant).

De la √ chinoise *ma* (bouche, ou homme, huant comme un cheval) dérive le mot védique *'mā́*, „to sound, to roar"; le Grec *μω-κάω*, 1. *huer* quelqu'un, spécialement en imitant sa voix, 2. *rugir* comme un chameau; et, avec la réduplication, *μω-μάομαι* (railler, blâmer, censurer), et ses dérivés *μω-μη-μα*, *μώ-μευ-μα*, *μω-μεύ-ω*, *μω-μη-τής* (qui raille, blâme), *μῶ-μος*, etc. Pott (3) fait dériver ces mots du S. *smi* (rire); mais la double signification de *cri du chameau* et de *huer*, qu'a en Grec le mot *μω-κάω*, prouve qu'il faut les rapporter à la √ *ma*, „hennir comme un cheval", et „huer".

§ 19.

Racine KÂN, KAN — HAN.

Nous avons déjà donné (pp. 14 et s.) plusieurs exemples de la présence de cette racine dans des mots Aryens, et nous allons la poursuivre maintenant dans d'autres mots de la famille Aryenne.

La signification primitive de la √ *kân* (干) était *canne*, *tige d'une plante*, comme l'indique l'ancienne forme (4). Puis, comme la première arme était

(1) 劓髡刖笞傌棄市之法, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 雷擊鼓也.又聖人之所以駴天下, *Ibid.*

(3) Etym. Forsch., II, 206.

(4) 干幹也, *Vide* 篆字彙, Dict. Hiéroglyphique.

une branche d'arbre, un bâton (1), *kán* reçut la signification de *armes*, *attaquer*, *offenser* (2). La signification primitive est restée dans les mots *kán* 竿 „canne de bambou", *kán* 秆, „tige de riz", *kán* 杆 „bâton."

Nous avons vu que le mot S. *káṇḍa*, „la tige d'une plante d'un noeud à l'autre", dérive de cette √ chinoise 竿 *kán*, litt. „tige de bambou". Ce c. a encore la signification de *tige de flèche* (3), et *káṇḍa* signifie également en S. une *flèche*. Ce mot a encore en S. la signification de *os*; et en Chinois le c. 骭 *kán*, composé de la clef des *os*, et du phon. *kán* (tige) signifie: 1. „l'os de la jambe, la tibia", 2. „un *os* en général, une côte" (4). Une tige de plante est souvent écrite aussi 幹 *kán*, et 骨 幹 *kuh kán*, (litt. *os-tige*), est le nom des *vertèbres*.

Káṇḍa a encore la signification de: „slip, section of a book". Ceci rappelle les anciens temps, quand on gravait avec une pointe en fer les caractères sur des lames de bambou. Ces *lames* se nomment en Chinois *kien* 簡, c. composé de la clef de *bambou* et du phon. *kien*, qui signifie: *intervalle*, *espace entre deux points*, *litt.* „espace entre deux noeuds d'une canne de bambou". L'ancienne pron. de ce c., conservée dans les anciens dialectes de Canton et d'Emoui, était *kán*, et il était identique en signification avec le c. 竿 *kán*.

Ces lames de bambou, reliées ensemble avec une ligature, formaient des livres; et, encore aujourd'hui, en Chinois, le composé 竿 牘, prononcé anciennement *kán-tok*, signifie „un livre fait de lames de bambou"; le second c. *tok* étant composé de 片, *lame*, *section*, et du phon. 賣 *yok*, „offrir en vente."

Comme on le voit, toutes ces significations du mot S. *káṇḍa* dérivent naturellement de la vieille √ chinoise 干 *kán*, „tige d'une plante."

—

(1) Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerant.
Et lapides, et item *silvarum fragmina rami*.
Lucrèce *de Natura rerum*, lib. V.

(2) 干兵器, 扞也. 犯也, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 竿箭笴也, Khanghi, Dict. Imp.

(4) 脚脛也. 骸也. 脅也, *Ibid.*

Kāndā signifie en S. „injuste, soudain", et *kānde*, „soudainement". C'est toujours encore notre racine *kān*, qui, ajoutée à la clef de *main* ou de *coeur*, forme les caractères 撊 *kien* et 憪 *kien* (C. E. *kān*), qui ont la signification de *violent*, *impétueux*, *litt.* „Main", ou „coeur, séparant". La simple 干 *kān* (attaquer), ajoutée à la clef de *courir*, forme les c. 赶 ou 趕 *kien*, *kān* (E. *kān*, C. *kon*), qui signifient: „poursuivre, presser, faire vite".

Le c. 杆 *kān*, de la clef des arbres et du phon. *kān*, est usité pour désigner toutes les espèces d'arbres qui ont le bois dur et bon à faire des *lances* (1). La signification primitive était „Arbre à armes défensives."

La clef des arbres avec le phon. *kān* (séparé) forme le c. 橺 *kān*, signifiant *arbres larges* (2). De là probablement en S. *kān-ana*, „a forest, a grove", et *kān-tāra*, „a large forest."

—

Malgré la brièveté de la voyelle *a* dans *kanda* et ses dérivés, ces mots dérivent également de l'ancienne chinoise *kān*.

Ainsi *kanda* signifie „racine bulbeuse"; *rakta-kanda*, „la bulbe de sang", est le nom du *corail*, et *kan-data* signifie „le nénuphar blanc comestible". Ces mots répondent au mot chinois *kien* 蕑, c. composé de la clef des *plantes* et du phon. *kān*. Selon Khanghi ce c. signifie:

1. Un nénuphar (= kandata).
2. Plante dont le fruit ressemble à la poire, qui est *rouge* comme la crête d'un coq, et qu'on peut manger (3). (= kanda).

Ceci explique aussi pourquoi le *corail* a été comparé par les Aryas à ce fruit, et qu'ils l'ont nommé *rakta kanda*, „la bulbe de sang". Le phon. 閒 *kān*, se trouve ici au lieu du phon. 干 *kān* (tige); car le c. 芉 *kan*, (de plante et tige), désigne la semence comestible du nénuphar (4), et le *corail* est nommé en Chinois 玕 *kān*, (de pierre précieuse et tige) = „la pierre précieuse à branches".

(1) Khanghi, Dict. Imp.

(2) |音簡. 大木也, *Ibid.*

(3) |蓮也, 又蕑子實如梨. 赤如雞冠. 取生食之, *Ibid.*

(4) Khanghi, Dict. Imp.

lang kán chu 琅玕樹, „l'arbre aux belles pierres précieuses à branches", est le nom de l'arbre du corail de l'espèce Isis ou Madrépore (1).

La √ dans ces mots est donc *kán* et la brièveté de la voyelle dans les dérivés sanscrits ne signifie rien, puisqu'elle y est tantôt longue, tantôt brève.

Par exemple le chanvre se nomme en Chinois aussi 蕬 *kán*, ou „la plante (艹) luxurieuse (姦)" (2). En S. nous avons de cette racine les mots *ṣaṇa* (chanvre *san*) et *ṣáṇa*, „coarse cloth, canvas", c.-à d. „vêtements faits de chanvre", „ragged garment"; *Gáṇ+jákiní*, „a preparation of hemp", nous semble dériver de la même racine.

Nous allons en donner de nouvelles preuves.

En S. le mot *ṣuṇḍa* signifie la sueur qui sort des tempes de l'éléphant pendant le temps du rut; et *ṣuṇḍá* signifie: 1. *liqueur spiritueuse, taverne*, 2. *trompe d'un éléphant*, 3. *tige de lotus*, 4. *prostituée*.

Dans ces mots l'*á* de la √ *kán* s'est changé en *u*, comme nous allons le démontrer.

Nous avons vu que la √ 干 *kán* signifiait *attaquer, offenser*. Conséquemment cette √, placée à côté de la clef des *femmes*, formait le c. 奸 *kán* = *femme* (女) *offensant* (干) les convenances (3); de là les significations de *déréglé, adultère, fornication*, qu'a ce caractère. On écrivit ce c. aussi 姦 *kán* (symbole de la femme trois fois répété), avec la même signification. C'est cette racine qui se trouve dans le mot S. *ṣuṇḍá*, „une prostituée".

Pendant les jouissances de la copulation une sueur de volupté sort du corps; cette sueur est nommée par les Chinois 風流汗 *fung liu han*, „sueur de volupté". Le dernier c. *han* est le nom ordinaire de la sueur en Chinois. Il est composé de la clef de *l'eau*, et du phon. *kán* (offenser), et signifie donc littéralement: *le fluide* (氵) *offensant* (干) les convenances".

Aussi les lexicographes chinois disent que la *sueur* sort, quand on est *honteux* de quelque chose, de même qu'on pleure quand on souffre de quelque chose (4).

(1) Géologie de la Chine, par M. Hedde, (Revue Maritime et Coloniale, XXIX, 603).
(2) Ci-dessus, page 15.
(3) 奸犯非禮, Khanghi, Dict. Imp.
(4) 心悲物淚出.心愧物汗出, Khanghi, Dict. Imp.

Le mot *kân*, „sueur", est donc encore la racine du mot S. *çundạ*, „sueur".

Le même phonétique, ajouté à la clef des vases de vin, forme le c. 酐 *hân*, prononcé anciennement *kân*, et qui signifie *vin amer* (1), *litt.* „*vin* qui *offense* le palais.". C'est une espèce de bière, dont l'amer offense (*kân*) le palais. Le c. homophone 䣻 *han* (anc. pron. *kân*) signifie *vin clair* (2). Ce mot répond donc au mot S. *çundạ́*, „liqueur spiritueuse."

Le c. 幹 *kân*, également composé avec la racine *kân*, a la signification de *tige de plante* ou *tronc d'arbre* (3). Qu'on ait appliqué ce nom à la trompe d'un éléphant, est une idée fort naturelle; et encore aujourd'hui la trompe d'un éléphant et le tronc d'un arbre, sont nommés en anglais *trunc*, (= *çundạ́*, trompe d'un éléphant).

En ajoutant à ce caractère *kân* la clef des plantes, on a le c. 蘒 *kân*, „tige de plante", auquel répond le mot S. *çundạ́*, „tige de lotus".

Voilà donc toutes les significations si diverses du mot *çundạ* (*çundạ́*) en Sanscrit, expliquées lucidement à l'aide de l'ancienne √ chinoise *kân*, „tige de plante", „attaquer", „offenser". On devra donc abandonner la racine arbitraire et non-autorisée *çund*, „to break, to vex, to torment", établie par les Indianistes pour expliquer ces mots.

—

L'ancienne racine *kân* s'est souvent adoucie en *han*, tant en Chinois qu'en Sanscrit.

Unie *p.e.* à la clef de *main*, elle forme le c. 扞 ou 捍, prononcé maintenant *han* (C. hon, E. *han*), signifiant „attaquer, offenser (干) avec la main (扌)." La main est en effet aussi une des premières armes offensives et défensives de l'homme; aussi ce c. a presque reçu la signification de *main* en Chinois, car la racine *kân*, deux fois répétée: 幵 *kien* (C. *kin*), signifie: „lever les mains ensemble pour saluer"; en S. *kapotahasta*, „a mode of joining the hands, as a token of reverence". Le c. 紆 *kân*, composé de la clef des *fils* et de ce même phonétique, signifie „aplanir des habits avec la main". On l'écrit aussi avec la

(1) 苦酒也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 淸酒也, *Ibid.*

(3) 草木莖曰幹, *Ibid.*

clef des *habits*: 衦 *kan* (1). Le c. 弙 *han*, composé de la clef des *arcs*, et de ce phon. *kân*, signifie „se défendre avec arc et flèches" (2).

Le c. 擀 *kan*, de la clef des *mains* et du phon. *kân* (tige ou branche), signifie encore: „avancer quelque chose avec la main étendue" (comme un arbre étend ses branches).

Ce même phon. 干 *kân*, ajouté à la clef des *pierres*, forme le c. 矸 *kân*, qui signifie 1. *pierre pour calendrer*, 2. *frapper* (3).

Le c. 扞 *han* a encore la signification de *empêcher*, *arrêter*, *offenser violemment* (4). Le composé *han kien* 扞堅 signifie *fermé*, *empêché d'entrer* (5).

C'est de ce mot que dérivent en S. les mots: *han*, „*to strike*, wound, *hurt*, *injure*, kill, *rub*, *impede*, to beat (· kettledrum)"; *ghana* (i.e. *han+a*), „firm, hard, dense"; et ensuite, comme M. Kuhn (6) l'a fort bien supposé, le mot *hasta* (main), dont la forme primitive était *han* (= 扞), comme nous l'apprenons par le Goth. *han du*, Angl.-Sax. *han-d* (main), Latin *pre hen-dere* (prendre), Grec *χαν-δανω* (comprendre en soi), etc.

—

Nous avons vu tantôt que le c. 扞 *han* avait aussi la signification de *fermé*. Au lieu d'écrire ce c. avec le phon. *kân* (干) on l'écrit aussi avec le phon. 臤, prononcé maintenant *kien*, mais anciennement *kan*; il se prononce *kien* dans le sens de *dur*, *ferme* (7). Le composé est écrit alors 掔 *kien*, et signifie littéralement „tenir ferme dans la main", puis: *dur*, *épais*, *tenir dans la main*, *frapper* (8).

Ce même phon., ajouté à la clef de *terre*: 堅 *kien*, signifie „terre dure, compacte", puis: *ferme*, *solide*, *durable*. Avec la clef du métal: 鋻 *kien*, il sig-

---

(1) 摩展衣也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) |弓拒也, *Ibid.*

(3) 䃶石也. 擊也, *Ibid.*

(4) 扞抵也. 枝也, *Ibid.*

(5) 扞堅不可入之貌, *Ibid.*

(6) Zur altesten Gesch. der Indo g. Volk., p. 18.

(7) 音慳堅也, Khanghi, Dict. Imp.

(8) 固也. 厚也. 持也. 擊也, *Ibid.*

nifie *dur*, comme du métal, puis: *durcir* du fer ou de l'acier, en le plongeant dans l'eau.

Tous ces caractères se prononçaient primitivement *kan*, et nous y rapportons donc le mot sanscrit *ghan-a*, „firm, hard, dense, whole, a solid mass, a heap".

Quant à la signification de *sombre*, *obscur*, qu'a aussi le mot *ghana* en S., sa racine est la r. chinoise 干 *kán*, dans le mot chinois 旰 *kán*, composé de la clef du *soleil* et du phon. *kán*, „couvrir" comme avec la main ou un bouclier, et qui signifie: *le soir*, *l'obscurité*.

—

Le phon. simple *kán* 干, dans sa signification de „tige d'une plante d'un noeud à l'autre", est ajouté aux clefs des *vases* et *pots*, pour désigner ces ustensiles, faits probablement, dans la haute antiquité, d'un noeu de bambou creux. Ainsi nous avons les caractères 盂 *kan* (de vase à manger, et noeud de plante), nom d'un *grand vase* (1); 𥁋 *gan* (pron. mod. *yen*), composé de la clef des vases à manger et du phon. *kán* deux fois répété, qui signifie *coupe en bois*, *coupe à boire* (2); 𪔂 *kan* [de la clef des trépieds et du phon. *kán*], nom d'une espèce de *vase* ou de *trépied* (3).

De là, en S., le mot *kuṇḍa*, „a pitcher, a jar, waterpot; a vessel for holding coals". La signification de „son of an adulteress" qu'a aussi ce mot en S., prouve que la racine est *kán*; une femme adultère se nommant en Chinois 奸婦 *kán-fu*, *litt.* „femme (*fu*) offensant (*kán*) les règles des convenances.

—

En général la syllabe *kan* avec la voyelle brève, en Sanscrit, répond à la racine chinoise *kan* 艮 qui signifie *dur*, *ferme*, comme le mot *kan* 臤 (*kien*). Cette racine est représentée aussi par les caractères 堇 *kin*, „terre argileuse, tenace", prononcé encore aujourd'hui à Canton *kan*, et 建 *kien*, „établir fermement", prononcé maintenant à Canton *kin*, ce qui prouve que son ancien son était encore *kan*.

Nous n'avons pas besoin de démontrer comment la signification de *dur*, *ferme* (kan) s'est développée de la racine *kan*, „noend de bambou, attaquer, offenser, empêcher, fermer." Elle saute aux yeux.

(1) 大盌名, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 盌也, 盞也, *Ibid.*

(3) 鼎也, *Ibid.* Dans la langue parlée d'Emoui, une bouteille est encore aujourd'hui nommée *kán*; un vase-à-fleurs se nomme *hoa-kán*.

Ainsi le phon. 艮 *kan*, ajouté à la clef de tête humaine, forme le c. ⿰艮頁 *kan*, partie du cou derrière les joues, c-à-d. *la partie dure de la tête*. Il signifie aussi *Os de joues élevés* (1). De là, en S., les mots *kan-tha*, „the neck, the throat", et *ganda*, „a cheek". Ce dernier mot signifie aussi le *cou*, car le composé *gala-ganda* signifie non-seulement „throat and cheek", mais aussi *broncocèle*; or cette tumeur spongieuse se développe sur la partie extérieure du cou, et non sur les joues.

Ganda signifie encore *un clou, un furoncle*. Cette signification est représentée en Chinois par le c. ⿰口堇 *khin*, composé de la clef de *bouche* et de l'ancien phon. *kan*, „dur", et qui signifie *ulcère à la bouche*, litt. „la bouche durcie". On écrit ce c. aussi avec la clef de *chair:* ⿰月⿰艮攴 avec la même prononciation et signification.

Ce même phon. *kan* 艮, ajouté à la clef des insectes, forme le c. 蛝 *hien* (C. E. *hán*), prononcé anciennement *kan*, et nom du *ver luisant* (2). De là, en Sanscrit, le mot *kan-abha*, „a kind of fly."

Le même phon. encore, placé sous la clef des *maladies*, forme le c. 痕 *han* (C. *han*, E. *hún*), prononcé anciennement *kan*, et qui signifie *cicatrice* (*litt.* „maladie d'induration"). Ensuite, comme une blessure qui se cicatrise provoque des démangeaisons, le c. signifie aussi *démangeaison*.

De là, en S., le mot *kandu*, „the itch", et ses dérivés *kan-dú-ya*, „se gratter", et *kan-duti*, „wantonness" — démangeaison voluptueuse.

—

Les caractères 建 *kien* et 菫 *kin*, qui signifient également *ferme, dur, tenace*, et qui se prononçaient primitivement aussi *kan*, sont souvent substitués au c. 艮 *kan*, dans les caractères composés. Ainsi, ajoutés à la clef des *lances*, ils forment les caractères ⿰矛建 *kien* [E. *kien*, C. *kin*], nom d'une espèce de lance (3) *litt.* „la lance ferme", et ⿰矛堇 *khin* [E. *kin*, C. *khan*], „hampe de lance" (4). De ces mots dérivent en Sanscrit, *kan-apa* et *kan-apa*, „a kind of spear."

—

(1) 頬後也. 又頬高也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) Khanghi, Dict. Imp.

(3) 矛也, Khanghi, Dict. Imp.

(4) 矛柄也, *Ibid.*

Kunta est encore le nom d'une *lance* en S., et son dérivé *kuntala* signifie *poil;* la racine de ces mots est encore *kán*.

Nous avons vu à la page 121 que le c. 幹 *kán* signifiait *tige de plante, tronc d'arbre.* Ce c., écrit avec la clef de *bois:* 榦 *kán*, signifie *racine d'arbre*, et *le manche, la hampe* d'ustensiles (1). On s'en sert encore pour désigner la *lancière* autour de l'ouverture d'un puits, faite de lances ou de flèches en bois, placées l'une à côté de l'autre (2).

Le poil des bêtes étant *serré* comme l'est une *lancière* de puits, on le nommait également *kán*, et on se servait encore du même c. que celui pour le mot *kán* (lancière), en substituant au caractère *bois*, la clef des *poils:* 㲦 (3). Ce c. se prononce maintenant *han*, mais primitivement *kán*. Il signifie encore *cheveux longs* (4) comme qui dirait *lancéolés*, signification littérale du mot chinois *kán* et de son dérivé sanscrit *kun-tala*. *Kun-tala* et *kun-ti* sont encore le nom d'un peuple, selon le Mahâbhârata 6, 347 et 2, 590; et, en Chinois, *kán* est également le nom d'un *royaume* (5), *litt.* „les lancifères".

La racine redoublée *kán* 幵 se prononce maintenant *kien*, et signifiait primitivement „tiges de plantes déchirées également".

Le c. 𣓊 *kien*, composé du c. *chuh*, „lier ensemble", et de ce phon. *kán* signifie *une petite gerbe*, c.-à-d. dix poignées de blé (6). La signification primitive était „gerbes *arrachées* (幵) et *liées* (束)."

De là aussi le c. 研 *yen*, composé de la clef de *pierre* et de ce phon. *kán*, et qui signifie „pulvériser dans une auge à meule", „triturer", puisque la meule égalise en déchirant les molécules. En ajoutant à ce c. la clef des *mains*, on a le c. 揅 *yen*, prononcé anciennement *gan*, et qui signifie *déchirer en pièces* (7).

(1) 樹木根也．又柄也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 又井上木闌也, *Ibid.*

(3) 獸毫也, *Ibid.*

(4) 又長毛也, *Ibid.*

(5) 一曰榦國名, *Ibid.*

(6) 小束也．禾十把也, Khanghi, Dict. Imp.

(7) 揦破也, *Ibid.*

En *y* ajoutant la clef de *riz*, on a le c. [开+米] *yen*, „riz trituré, broyé" (¹).

L'anc. pron. de ces caractères était encore *kan* ou *gan*, car 开 est prononcé dans l'ancien dialecte de Canton *kin* (= kan), et 研 dans celui d'Emoui, *gau*. Au lieu de ce phon. radical, les Chinois employent aussi le simple phon. 見 *kien* (C. *kin*) [voir]; et les caractères 麲 *kien* (de *blé* et phon. *kan*) et [米+見] *kien* (de *riz* et phon. *kan*) signifient tous les deux: „broken grain or rice, grit". Le dernier c. désigne aussi les grains grossiers qui se *voient* (見 *kien*) au dessus de la farine — „la grosse farine" (²).

A ce mot *kan* ou *kin* répond en Sanscrit le mot *kan-a*, „grain, broken rice", et ses significations dérivées: „goutte d'eau, étincelle de feu, un petit peu", *litt.* „une *graine* d'eau, de feu, etc."

Le même phon. *kan*, ajouté à la clef des vêtements, forme le c. 衦 *kien*, c. qui signifie *vieux habits* (³), *litt.* „habits broyés, usés". De là, en Sanscrit, le mot *kan-thá*, „a patched cloth."

—

Ce qui est trituré et broyé (kan) devient *petit*; conséquemment un *enfant* fut nommé également *kan*; et, comme l'enfant germe dans le sein de sa mère, comme la graine dans celui de la terre, on écrivit ce mot *kan* (petit enfant) avec l'ancien hiéroglyphe [hiéroglyphe], représentant l'enfant dans l'uterus de la mère. Cet hiéroglyphe, écrit maintenant 囝, se prononce aujourd'hui *kien*. Dans le dialecte d'Emoui, il se prononce *kia*, avec un son nasal, modification du son primitif qu'on retrouve encore dans le dialecte vulgaire d'Emoui *gin a* [*a* étant le diminutif], „petit enfant". *Ta-po gin a* est un enfant mâle, *tsa-bo-gin-a*, un enfant femelle. A ce mot répond en S., *kán-ína*, „a son, a daughter", *kan-yá*, „a girl, a virgin", *kan-ya-ka*, „a girl"; et probablement aussi *kan-ishtha*, „smallest, very small" et *kan-íyams*, „very small."

Quant à la seconde signification du mot sanscrit *kán-ína*, (serviceable for the pupil of the eye), la *kán* est représentée en Chinois peu le c. 盰 *kán*, „an eye with much white in it; to open wide the eyes"; caractère composé de la clef de l'oeil et du phon. *kán*, „défendre, garder."

—

(1) 細米也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 麥屑也. 米屑也. 又粉頭[米+見]子, *Ibid.*

(3) 故衣也, *Ibid*

Le phon. *kan* 建, „fixer", placé à côte de la clef des yeux, forme le c. 睷 *kien*, qui signifie „compter avec les yeux; un nombre" (1). Dans l'ancien dialecte de Canton, ce c. se prononce *kin*, ce qui prouve que son ancienne pron. était encore *kan*. De là, en S., le verbe *gaṇ*, „to number, to value, to impute, to regard", et *vi gaṇ a*, „to number, to consider".

Le mot *gaṇa*, „a multitude, a class, a community, etc.", dérive, soit directement du verbe S. *gaṇ*, soit indirectement du subst. Chinois *kien* 件, 1. *séparer*, *distinguer*, 2. „mot pour compter des objets différents (2)." Le hiéroglyphe représente un *homme* (亻) comptant ses *boeufs* (牛). On s'en sert maintenant comme particule numérique d'un grand nombre de choses. La signification de 件 *kien* était primitivement la même que celle de 睷 *kien*, „*fixer les yeux* sur des objets pour les compter". Aussi ils ont dû se prononcer tous les deux d'abord *kan*.

Dans le mot S. *çaṇḍa*, „a collection of lotus flowers, an eunuch, a bull at liberty", qu'on fait dériver à tort d'une √ *çaṇḍ* non-autorisée, se retrouve la même √ *kan* (建 ou 件). Ceci se prouve par le c. 犍 *kien*, composé de la clef des *boeufs* et de ce même phon. *kan*, „ferme, fort", c. qui signifie *boeuf châtré* (3). On l'écrit aussi ⿱臤牛 [de la clef des boeufs et du phon. *kien*, „fort"], c. qui signifie „un *boeuf pervers* qui ne veut pas se laisser guider" (4). Enfin le c. *kien* 劇 [composé de la clef des couteaux et du phon. *kien*, „tigre"] signifie *châtrer un homme*. Tous ces caractères se prononçaient primitivement *kan*.

Le même phon. *kan* encore, ajouté a la clef des *poils*, forme le c. 毽 *kien*, „a football", *litt.* „une boule de *poils* (毛) *dure* (*kan*)"; de là le mot sanscrit *kan-duka*, „a ball for playing with".

—

(1) 目數也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 件分也.物別也.又名件條件.俗號物數曰若干件, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 犗牛也, *Ibid*

(4) 牛很不從引也.從牛從堅, *Ibid.*

Nous avons vu à la page 123 que le c. 艮 *kan* signifie *dur*, *ferme*, *rebelle*. De là, le mot 艱 *kien* [C. E. *kan*], signifiant „terre dure à travailler". Uni à la clef des *charrues*, il forme le c. 𦓤 *koan* [E. *kun*], „labourer de rechef", comme une terre dure. Uni à la clef des *vers*, il forme le c. 貇 *kan*, qui signifie „*mordre*, *ronger*. Ce c. fut écrit primitivement avec la clef des *cochons*: 豤 *kan*, c. qui signifiait „un cochon labourant la terre avec son museau (1).

Quand l'homme eut inventé la charrue avec laquelle il put entr'ouvrir le sein de la terre, il emprunta la dénomination de cette action à celle du cochon entr'ouvrant la terre dure avec son museau, et le mot *khan* 𦔎, écrit primitivement 墾, c. composé de la clef de *terre* et du phon. *kan*, „cochon fouillant la terre", reçut alors la signification de „retourner la terre avec vigueur en labourant" (2). Ensuite il reçut la signification de *blesser*, comme le fer de la charrue blesse le terrain (3). De là le verbe sanscrit *khan*, „to dig, to pierce", et le mot latin *can-alis*, „un canal" (4).

La même association d'idées se retrouve encore dans le Rigveda, où *vri*) *vṛ*le déchireur) désigne *le loup* et *la charrue*; et en Goth. où *hôha* (dérivé du Skt. *kôka*, „un loup"), signifie *charrue* (5).

—

Dans quelques composés on emploie au lieu des phon. précédents, le phon. 𦰩 *kan*, écrit anciennement 𡏳, hiéroglyphe qui est lui-même l'ancienne forme du c. 堇 *kin* (C. *kan*), „vase tenace, argile" (6). On l'emploie comme phon. pour le son *kan* dans plusieurs caractères, comme dans 𦔳 *kan*, „labourer une terre dure" [= 𦓤 *kan*, „labourer de rechef"]; dans 暵 *kan*, „air sec"; dans

(1) 豕齧地也, Kanghi, Dict. Imp. *sub voc* 墾.

(2) 𦔎開田用力反土也, *Ibid.*

(3) 𦔎傷也. 如鉏𦔎之傷物也. *Ibid.*

(4) Ce dernier mot dérive cependant peut-être du mot chinois *kien* 涃, composé de la clef de l'eau et du phon. *kan*, „enfant" [ci-dessus p. 126], „an aperture, a channel for water, an aquaduct", *litt.* „enfant de l'eau, eau petite".

(5) Kuhn, (Weber Ind. Studien 1, 353).

(6) Vide Khanghi *sub. voc.* 嘆 et 堇.

漢 *han*, nom de plusieurs rivières et lieux en Chine; nom de la voie lactée; corpulent, etc. [*litt.* „fluide fort, dur"]; dans 僕 *han*, nom propre chinois, etc.

Uni à la clef de *bouche*, il forme le c. 嘆, qu'on prononce maintenant *than*, mais qui a dû se prononcer primitivement *han*, selon son phon. Il signifie *soupirer*, *admirer*, *applaudir*. Notre supposition sur l'ancienne pron. de ce c. est encore confirmée par les caractères synonymes 喭 *yen* (E. *gan*), „se lamenter", et *gan*, „sourire" (1); et 唁 *yen* (E. *gan*), „se désoler". Ce sont des mots onomatopiques du son produit en *soupirant*, en se *désolant* et en *admirant*. A ces mots répond probablement le mot S. *han-ta*, „Hélas", interjection de douleur, de joie et de surprise. .

—

L'ancienne racine *kán* se retrouve encore dans d'autres composés. Par exemple *gán* 豻, c. composé de la clef des reptiles et du phon. *kán* (attaquer), est le nom d'une espèce de *grand tigre*. Les caractères 豣 ou 豜, composés de la clef des *reptiles* et des *cochons* avec le phon. *kán* deux fois répété, désignent une espèce de *gros cochon*. Le c. 豩 *hin* [composé de deux cochons), signifie „une multitude de cochons"; mais prononcé *huan*, il signifie *stupide*, *obstiné* comme un cochon (2). Enfin les caractères 羦 *huan*, 羺 *kien* et 羦 *huan* désignent tous une espèce de *chèvre* ou de *bouc*. Tous ces caractères se prononçaient primitivement *kán*, puis *han*, et comportaient la signification des animaux à défenses (*kán* 干) comme le tigre, le sanglier et le bouc. Cette racine se retrouve dans le mot S. *huṇ-ḍa*, „a tiger, a village hog, a blockhead, a ram".

Comme ces bêtes sont obstinées, elles sont aussi courageuses. De là, qu'en Chinois, le composé 膽豩 *tan huan* (tam kân), *litt.* „*bile* (tam) obstinée comme un *cochon* (kân)", signifie *courageux*, *vaillant*. Nous croyons donc que le mot sanscrit *huṇḍika*, „an assignment, order, given for the maintenance of soldiers", ne dérive point de la √ non-autorisée et arbitrairement établie par les grammairiens: *huṇḍ*, „to collect, to select", mais qu'il répond au mot chinois *huan*

(1) 喭唁也. 音眼小笑貌, Khanghi, D. I.

(2) 音懁頑也, Khanghi, Dict. Imp

豩, *vaillant, courageux;* de sorte que *hun-dika* signifierait: „ce qui sert (pour l'entretien des) *vaillants* (*huan*), c.-à-d. des „soldats".

—

Après tant de preuves de l'origine chinoise de la √ *kân* en Sanscrit, serait-il hasardé d'y ramener encore le mot *yakan*, „le foie"? Généralement on le nomme en S. *yakrit*, mot qui, selon *Pott* (1), signifie: „faisant (*krit*) l'union (*yu*)". En Chinois le foie se nomme *kân* 肝, ç.-à-d. „*la chair* (肉) ayant une *tige* (干) et des branches" (2), selon la forme qu'a le foie. *Yakan*, „les tiges (*kan*) unies (*yu*)", serait alors une explication de la forme racinale *kân*.

Nous ne croyons point cette supposition très hardie, car l'identité entre les deux langues Sanscrite et Chinoise est quelque fois tellement étonnante, qu'il faut *absolument* croire à une identité d'origine des deux races.

En Chinois l'expression la plus injurieuse est celle de 姦爾嬤, *kan ni mó*, „je débaucherai ta mère". On retrouve cette expression dans tous les dialectes chinois. Selon l'ancienne prononciation on aurait dit *kân-nu-ma*. Or nous trouvons en Sanscrit l'expression *kâneli-mâtrî*, „an abusive word"; according to glosses: „a son of an unmarried woman."

Encore aujourd'hui on prononce cette expression en dialecte de Canton *kâu* (ou *tiu*)-*nei-a-ma*, et dans le dialecte d'Emoui *kân-li* (*lao*)-*bu*, „je débaucherai ta (vieille) mère". Comme le S. *mâtri* dérive de l'ancienne racine *ma*, „mère" (3), et que la √ *kân* signifie *adultère*, dans le composé *çun-dâ* (4), les expressions Sanskrite *kâneli-mâtri*, et Chinoise *kân-nu-ma* sont absolument identiques, et il faut donc bien admettre que cette expression outrageuse est peut-être la plus ancienne au monde (5).

—

§ 20.

Racine PAN PIEN PIN PON.

Cette racine, qui est représentée dans la langue chinoise dans plus de 70 mots, n'est que faiblement représentée dans les langues Aryennes. En Sans-

(1) Etym. Forsch., I, 322.

(2) 肝幹也，其體狀有枝幹也，Khanghi Dict. Imp.

(3) Ci-dessus, page 105.

(4) Ci-dessus, page 120.

(5) Elle est usitée encore par le bas peuple en Espagne sous la forme: *beso tu madre*.

crit nous ne trouvons que les mots *paṅka* (vase), *pāṇḍu* (pale, blanc), *pāṇḍuka* (la jaunisse) et peut-être *piṅga* (jaune), qu'on pourrait ramener à une √ *pan* ou *pin*.

Cette pauvreté de la √ *pan* dans le S. fait qu'on ne retrouve point de racine pour les mots indo-européens qui ont le son *pan* ou *pin*.

Ainsi nous avons en Grec les mots:

πέν-ομαι (je travaille, ai besoin), *πέν-η(τ)-ς*, *πεν-ιχρός* (pauvre), *πόν-ος* (travail), *πον-έω* (je travaille, souffre), *πον-ηρός* (mauvais, vexant), *πεῖν-α* (faim);

En Latin: *pēn-ūria* (pauvreté);

Puis encore en Grec:

πῆν-ος, *πήν-η*, *πην-ίον* (dor. *παν-ίον*), „la chaîne, le tissu."

πην-ίζομαι (je dévide, tisse), *πην-ῖτις* (la tisseuse);

En Latin: *pan-nus*, *pan-nu-vellium*, *pān-us* (la chaîne);

En Gothique: *fan-a* (haillon, torchon);

En Ancien Germain: *fan-o* (toile, drapeau);

En Slav. épisc. *pon-java* (pièce de toile); *o-pon-a* (rideau, tapis);

En Lithuan. *pin-ti* (tresser), *pan-tis* (corde);

En Ancien Germain: *s-pan-nan* (tendre);

En Goth. et Anc. Germ. *s-pin-nan* (tisser).

Curtius, à qui nous empruntons cette liste (1), suppose pour ces mots une √ *span* ou *σπεν*, qui, comme nous l'avons observé, n'existe point en Sanscrit. Voyons donc si elle n'a pas été conservée en ancien Chinois.

Le c. *khien* 辛, écrit primitivement 辛, signifie en Chinois une *faute*, un *crime*. Ce caractère, redoublé, forme le c. 辡, qui se prononçait avec changement du *k* initial en *p*, *pien*, et désignait „deux criminels confrontés s'incriminant mutuellement" (2).

De cette signification primitive dérivaient naturellement celles de: „faire de la peine à quelqu'un, être en peine, s'efforcer de se purifier soi-même en incriminant un autre, etc". En effet ces dérivations existent encore dans la langue chinoise

Ainsi le c. 必, ou plutôt, selon l'ancien dictionnaire *Chouo-wen*, le c. 心 „coeur" (3), placé entre ce groupe *pien*, forme le c 辧 *pien*, signifiant „triste,

(1) Griech. Etym., I., 237, 240.

(2) 罪人相訟也, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 桉說文宜從心, Khanghi, D. I.

affligé, oppressé [1], comme l'est le coeur de ces deux criminels s'accusant mutuellement.

Le c. 力 (force), placé entre ces deux criminels, forme le c. 辦 *pien*, „s'efforcer, préparer, faire." La phrase 爲主辦 *wei-tchou-pien*, signifie „s'efforcer, se mettre en peine, pour son maître."

Enfin les accusations confuses et inextricables dans lesquelles ces deux criminels confrontés s'embrouillèrent, suggérant la comparaison à un paquet de cordes entortillées, et aussi difficiles à débrouiller, qu'il était difficile au juge de débrouiller la vérité dans les paroles confuses et embrouillées des deux criminels s'accusant réciproquement, ces cordes furent nommées également *pien*, et on écrivit ce mot nouveau 辮 *pien*, c. composé de la clef des *fils* ou *cordes* et des deux criminels confrontés. La comparaison peut encore avoir dérivé de l'idée que les deux criminels cherchèrent à *s'entrelacer* mutuellement dans les filets de la loi, par leur paroles. Le c. 辮 *pien* signifie conséquemment *tresser* ou *tisser* [2]. Le composé 辮髮 *pien fuh*, signifie „tresser les cheveux". Tous ces caractères se prononçant maintenant dans le dialecte de Canton *pin*, ils ont dû se prononcer primitivement *pan*.

—

Au lieu de ces caractères *phonétiques*, on emploie aussi des caractères *significatifs*, auxquels on donnait la même prononciation.

Ainsi un *pauvre*, un homme qui a peu de bien, étant *peiné*, *oppressé*, *entortillé*, comme un criminel accusé, on le nommait également *pan*; et on rendait ce mot par le c. 貧 (M. *phin*, E. *pin*, C. *phan*), composé de 分 „portion" et 貝, „écaille de tortue", *cauri*, servant primitivement d'argent, c.-à-d. „qui a une petite portion de richesse", qui est *pauvre*, *indigent*.

La correspondance est claire maintenant. Au mot 辡 *pan*, „triste, affligé, oppressé," et à celui de 貧 *pan*, „pauvre", „indigent", répondent en Grec. *πέν-ης*, *πεν-ιχρός* (pauvre), *πεν-ία* (pauvreté), *πον-ηρός* (mauvais, vexant), *πεῖν-α* (faim); en Latin: *pēn-ūria* (pauvreté); en Allemand: *pein*; en Hollandais: *pijn*; en Anglais: *pain*.

Au lieu du c. 辦 *pan*, „s'efforcer, se donner de la peine, faire, travailler

(1) 憂也，急也，Khanghi, Dict. Imp.

(2) 辮交織也．繆也，*Ibid.*

pour un maître", on employait les caractères 奔 et 賁 *pun* [E. *phun*, C. *pan*], signifiant „strenuous effort, to fagot".

A ce mot répondent, en Grec: *πεν-ομαι* (je travaille), *πεν-εσται* (serf, „qui travaille pour un maître"), *πόν-ος* (travail), *πον-έω* (je travaille, souffre).

Au lieu du c. 辮 *pan*, „tresser, tisser", on employait les caractères homophones 編 *pien*, „lier, entrelacer, tisser, tresser, une ligature", *litt.* „la corde (糸) plate (扁)", ou 扌班 *pan*, „un lien, une ganse, des entraves", *litt.* „placer en séries (班) avec la main (扌)".

A ce mot *pan* répondent en Grec: *πῆν-ος*, *πήν-η*, *πην-ιον* (chaîne, tissu), *πην-ίζομαι* (je dévide, tisse), *πην-ῖτις* (tisseuse); en Latin: *pan nus*, *pān-us* (la chaîne); en Goth. *fan-a* (haillon, torchon); en Anc. Germain: *fan-o* (toile, drapeau), *s-pin-nan* (tisser), *s-pan-nan* (1) (tendre): en Slavon: *pon-java* (pièce de toile), *o-pon-a* (rideau, tapis); en Lithuan. *pin-ti* (tresser), *pan-tis* (corde).

Curtius a donc parfaitement raison de supposer une connection de racine entre *πενομαι* et sa famille, et *πῆνος* et ses dérivés. Cette racine commune est la √ chinoise *pan* 辡, „deux criminels s'accusant réciproquement", avec les significations secondaires qui en dérivent, et que nous avons expliquées ci-dessus.

—

Nous rapportons encore à cette racine les mots: allemand *Pfanne* (bassin), hollandais *pan* (bassin et tuile), anglais *pan* (bassin), dont le thème est *pan*, *fan*.

Un bassin se nomme en Chinois *pien* 甂, c. composé de la clef des *tuiles* et du phon. *pan* (plat), *litt.* „la tuile plate". Une tuile se nomme aussi *pan* en Chinois; et on distingue la *tuile mâle* qui est tournée la partie convexe en haut, et la *tuile mère*, qui a la partie concave tournée en haut, et qui se trouve donc dans une position *renversée*. La première espèce s'écrit 瓦凡 *fan*, c. composé de la clef des *tuiles* et du phon. *pan*, „ordinaire, commun"; et la seconde s'écrit 瓪 *fan*, c. composé de la clef des *tuiles* et du phon. *pan*, „renverser, retourner" — soit: la tuile ordinaire et la tuile renversée.

—

(1) La √ *pan* avec le préfixe aryen *sa*, comme dans *spahen*, de *sa+paç* (Ci-dessus, p. 91).

§ 21.

Racine DAN DIN TAN TIN TIEN

Nous avons déjà vu à la page 15 et s., que la racine chinoise *tan* se retrouve dans la √ S. *tan*. Nous allons rechercher maintenant cette √ dans tous les mots Aryens où elle se trouve.

Le mot *tan* a, en S, les significations de *tendre un arc*, *étendre*, *couvrir*, *propager*, *augmenter*, *diriger*, *arranger*, *résonner*, *tonner*.

Nous avons déjà vu que plusieurs de ces significations se retrouvent dans le mot chinois *tan* 彈, c. composé de la clef des *arcs* et du phon. *tan*, imitatif du son vibrant d'une corde tendue qu'on lâche.

Les autres significations se retrouvent dans le caractère 闡, composé de la clef des *portes* et du phon. *tan*. Il se prononce maintenant *tchen*; mais nous savons que le *tch* moderne remplace presque toujours un *t* primitif (¹). Ce c. a la signification de *ouvrir*, *étendre*, *élargir de la condition primitive*, *évident*, *clair*. Ces significations dérivent de l'idée d'une porte ouverte avec bruit.

Le même phon., ajouté à la clef des pièces d'étoffes, forme le c. 幝, prononcé maintenant *tsien*, mais anciennement, selon son phon. *tan*, *litt.* „la pièce de toile simple, ou vibrante", c. à-d. *la couverture*, *le dais* d'une voiture.

Placé à côté de la clef des *bouches*, il forme le c. 嘽 *than*, „respirer avec force".

—

Au lieu du phon 單 *tan*, on emploie indistinctement le phon. 眞, prononcé maintenant *tsin*, et dont la signification était *léger*, *subtil*, *mince*, comme l'est la substance des fées. L'ancienne pron. de ce c. était *tan* ou *tin*, comme les caractères phonétiques le prouvent. Ainsi, uni à la clef des *arcs*, il forme le c. 𢐀 *tchin*, c. à-d. *tin*, car ce c. est identique en signification avec le c 彈 *tan* (²).

Uni à la clef de *bouche*, il forme le c. 嗔 *thien* (C. *thin*), qui a la même signification que le c. 嘽 *than*, c.-à-d. „a fulness of breath, long-winded, a sound".

Uni à la clef de *terre*: 塡 il se prononce *thien*, et signifie, entre autres, *son du tambour*; les tambours, dans la haute antiquité, étant faits en terre cuite.

(1) Edkins, Notes & Queries on China & Japan, II, 5.

(2) Khanghi, Dict. Imp. *s. v.*

Toutes ces significations sont exprimées en S. par le son *tan*; en Grec par les mots *ταν-υμαι, τείν-ω*, „étendre" (= 彈, 闡); en Latin: *ten-ere*, „tenir", *ten-dere*, „étendre", (= 彈, 闡), *ten-torium*, „tente" (= 幝); en Anc.-Germ. *dan-jan;* Angl.-Sax. *then-ian*, „étendre"; en Espagnol: *tan*, „sound of the tamborine", *tan-edor*, „player", *tan-ido*, „tune, sound" (= 塡).

La √ *dan* ou *tan* 單 a en Chinois encore la signification de 顛 *din* ou *tin*, c.-à.d. *mince*, *subtil*, comme l'est la corde d'un arc. De là aussi la signification de *simple*, *seul*, comme l'est cette même corde. Comme tout ce qui est *mince* est aussi *faible*, et tout ce qui est *subtil*, *léger*, est aussi *gracieux*, la √ *tan* reçut aussi ces significations, et conséquemment le c. 單 *tan* signifie: *mince*, *débile*, *affaibli*. Le composé 單 身 *tan-sin* signifie *Moi-même*, *litt.* „le seul corps". Uni à la clef des *femmes*, il forme le c. 嬋 [*chen*, C. *chin*, E. et anc. pron. *tan*], qui signifie: „élégant, belle femme, femme qui a une fine taille, qui est délicate."

Ces mots sont représentés en S., par *tanu*, „thin, delicate, moderate, small" (= 單 et 嬋); „the body, one's self" (= 單 身 *tan-sin*), et *tanus* (*tan+us*), „the body"; en Latin par *ten-uis;* en Anc. Germ. par *dun-ni;* en Angl. Sax. par *thyn;* en Allemand par *dünn;* en Hollandais par *dun;* en Anglais par *thin*; en Slav. par *tin-ĭkŭ* (mince).

Le même phon., ajouté à la clef des *fils*, forme le c. 繟 *tch'en*, (selon (l'anc. pron. *tan*), qui signifie „une ceinture simple; lâché, délié". Avec l'autre phon. *tan:* 縝 (*tchin*, C. *tch'an*, E. *tien*), il signifie *un seul fil*, *filament d'un cocon*, *lier*. Dans cette dernière signification on l'écrit aussi 搌 *tchen* [C. *tchin*, E. *tien*), c. composé de la clef des *mains*, et de l'anc. phon. *tan*, „étendre" (1).

Le phon. *tan* 單, uni à la clef des *habillements*, forme le c. 襌 *tan*, „un habit simple, sans doublure". Uni à la clef des *arcs:* 彈 *tan*, il signifie aussi, comme nous l'avons déjà observé, „un instrument de musique à cordes". Uni à la clef de *main:* 撣 *than*, il signifie „pincer la harpe". Uni encore à la clef

(1) 縛束也, Khanghi. Dict. Imp.

des *femmes:* 婶 (anc. pron. *tan*, M. *chen*, C. *chin*, E. *tan*), il signifie encore *parents, famille*, issu d'un même père = filiation de famille (1).

Ces significations diverses sont encore représentées en Sanscrit par les mots *tantu* (*tan+tu*), „a thread, cobweb, filament" (縝), „propagation, issue" (婶); *tan+tu-ka*, „a string" (繟); *tán+a*, „a thread" (繟 縝); *tán+tra*, „musical instrument" (彈); *tántara* (*tan+tu+a*), „woven cloth" (襌). En Latin, par *ten-us* (un lien); en Slavon, par *ten-eto* (laqueus).

—

En S. *tantra* signifie encore „une série, arranger", et son dérivé *tantrin* (*tan+tra+in*), „un soldat". La √ est encore *tan*, et la signification dérive du verbe „étendre des fils en séries pour les tisser", „disposer des soldats en files comme ces mêmes fils."

En Chinois on nomme aussi ces mots *tan*; et on les représente par le caractère hiéroglyphique 陳, prononcé maintenant *tchin* [C. *tchan*, E. *tin*] (2), et composé de la clef des collines et du suffixe *orient*. Il signifie „rangs de soldats, une file de troupes, une armée"; ensuite, comme signification dérivée, „placer en rang et file", *arranger, diriger, dire*. Ces trois dernières significations se retrouvent en S. dans la √ *tan*, et conséquemment, *tantrin* signifie littéralement: „Ceux qui sont placés en files comme des fils", c.-à-d. *les soldats*. Le phon. primitif de ces mots reparaît dans le c. chinois 戰 *tchen* [C. *tchin*, E. *tsien*], composé de la clef des *lances* ou *armes*, et du phon. *tan*, qui signifie donc *les lances en file*, ou, comme les lexicographes chinois l'expriment, „la totalité des files *tchin* 陳" (3) = „se battre, combattre en rangs serrés."

—

Au lieu des phonétiques 單 et 眞 *tan*, on emploie aussi souvent le c. 㐱, prononcé également *tin* ou *tan* dans la haute antiquité. Ainsi, au lieu du c. 襌 *tan*, „vêtement simple", on écrit aussi le c. 袗 (*tchin*); au lieu du c. 縝

(1) 婶連親末也. Khangbi, Dict. Imp.

(2) Selon *Tsien-ta-hing*, cité dans Edkins (Mandarin Grammar, p. 86), l'ancien son de ce c. était *dien*, c.-à-d. *dan* (= tan).

(3) 皆陳曰戰, *Ibid.*



tchin (*tan*), „lier", on écrit le c. 紾 (*tch'in*), etc. Ces caractères se prononçaient tous anciennement *dan* ou *din*, comme le prouve le dialecte d'Emoui, où le c. 珍 *tchin*, „précieux, trésor", composé de la clef des pierres précieuses et du même phonétique, se prononce encore aujourd'hui *tin*; et où le c. 趁 *tch'in*, „suivre", composé de *courir* et du même phon., se prononce *than*.

—

Un autre caractère usité pour rendre le son *tan* est celui de 辰 [*chin*, C. *chan*, E. *sin*]. Son ancien son était probablement *din*, car le c. 振 *tchin*, „secouer, mouvoir", composé de la clef de *main* et de ce phon., est prononcé en dialecte vulgaire d'Emoui *tin* dans le composé *tin tang* (振 動), „secouer"; et le c. 脣 *chun*, „lèvres", composé de la clef des *chairs* et de ce phon., s'y prononce *tun*.

Ce même phon., ajouté à la clef de *pluie*, forme le c. 震 *tchin*, signifiant „*retentir* comme le tonnerre; *tremblement* comme de la terre". Il est donc identique en signification avec le c. 彈 *tan*, „roulement du tonnerre", et a dû être primitivement homophone avec ce caractère. Ajouté à la clef de *bouche*: 唇 *tchin*, il signifie „être effrayé", *litt.* „quivering mouth". Ce c. se prononce à Emoui *tin* et *tun*.

Uni à la clef des coquilles *cauri*: 賑 [*tchin*, C. *tchau*, E. *tsin*], il signifie *richesses*, *riche*, *litt.* „choses précieuses, cauris résonnants."; le cauri ou la coquille-à-perles étant dans la haute antiquité, les représentants de la valeur monétaire.

Ce mot était rendu aussi par le c. 珍, dont l'ancienne prononciation était *dan* ou *tin*, comme dans le dialecte d'Emoui, et qui signifie littéralement „pierres précieuses fines."

Ces mots sont représentés en S., par les mots *dhan* (to sound) et *dhana* (chattels, wealth), *litt.* „ce qui sonne, ou ce qui est délicat."

Le composé *mahâ-dhana* signifie non seulement *riche, précieux*, mais dans les Védes aussi *bataille*. Ceci prouve que *dhana* ne représente pas seulement le mot *dan* dans 珍, 賑 (riche, précieux), mais aussi dans 戰 (bataille).

—

Il est extrêmement curieux d'observer comment toutes ces significations si diverses découlent facilement d'une même racine signifiant primitivement „vibrement d'une corde d'un arc", „vibrement du tonnerre."

Comme il n'y a qu'une seule corde à un arc, la signification de *seul* apparaît; puis, comme ce qui est *seul* est *faible*, la racine *dan* reçut aussi cette signification; de *faible* à *délicat*, de délicat à *estimable*, *précieux*, il n'y avait qu'un pas. Ce qui est délicat, précieux, est désiré par l'homme; s'il le possède, il est *riche*.

Vers l'autre direction la racine *dan* s'élargit en *seul*, *seule corde*, *filament*; ce qui est fait de *filaments* (les habits); ce qui est placé en series de *fils*, comme dans les vêtements (série, rangs de soldats, file de bataille, arranger en séries, placer en ordre, etc., etc.).

Ou peut donc hardiment dire que toutes ces significatious découlent des deux significations primitives et intrinsèques de la √ *dan*: 1. *vibrer*, 2. *seule corde*.

—

Les savauts ne sont pas encore d'accord si les mots sanscrits *dhanus* (armé d'un arc), *dhanva* et *dhanvant* (un arc) appartiennent à la racine *dhan* ou à la √ *han* [*han*+*rant*] (1). En ce dernier cas ces mots découleraient du mot chinois 弙 *han*, „se défendre avec un arc" (2). Mais Kuhn (3) les rapporte à la √ *tan*, „étendre", et nous nous sentons enclins à admettre son opinion.

En Allemand *done* répond exactement à *dhanvan* et à *dhanva* (neutr.), qui ne signifient pas seulement la *corde*, mais aussi *l'arc* même. A ce mot il ramène encore l'Allemand moyen *don*, „tension", *gedon*, „difficulté, violence", *überdon*, „suaire d'un mort", *gedon* (adv.), „zèlé, pressé, hâté"; l'ancien Germain *ih don-ela*, „je suis excité par la douleur, la joie".

Or, tous ces mots appartiennent en effet à la √ *dan*, comme le prouvent les anciens caractères phonétiques chinois:

1. *Than* 僤 (*litt.* „homme partant comme la corde lâchée d'un arc"), *quick, hasty, the whole heart engaged* (= *gedon*, *don-ela*); *to move* (= S. *dhan*); *to annoy* (= *ge-don*, subst.); *urgent* (= *gedon*, adv.).
2. *Tan* 襌 (*litt.* „habit simple"), *a garment without lining, a sheet*;
   Tan 幝 (*litt.* „pièce de toile simple"), *covering of a carriage* (= *über-don*).

---

(1) Benfey, S.-E. Dict. p. 430.
(2) Ci-dessus, page 122.
(3) Zeitschrift II, 236—239.

3. *Tan* 憚 (*litt.* „coeur rebondissant comme une corde d'arc vibrante), *to dread difficulty or pain* (= *dou-eta*).

Tous ces caractères sont composés avec la simple √ *dan*, „vibrer", d'un arc, qui se trouve aussi dans 彈 *tan*, „corde d'un arc" = S. *dhanvan*, *dhanva*.

—

Notre conjecture est confirmée par la signification de *désert* qu'a aussi, en Sanscrit, le mot *dhanus*; mot représenté en Chinois par le c. 墠 (*chen*), composé de la clef de *terre* et du phon *dan* (seul, étendu), et qui a donc dû se prononcer primitivement aussi *dan*. Il signifie *désert*, *terre sauvage* (1), *litt.* „a sheet of land", un terrain uni, comme l'est un désert.

Ce c. se prononce encore aujourd'hui *than* dans la signification de *vaste, ample* (2), comme le sont les déserts.

Ce c. a encore la signification de: „enlever la terre devant l'autel". La terre *élevée* sur les lieux de sacrifice se nommait *thân* (壇) et la terre enlevée, *la dépression*, se nommait *chen* 墠, anc. pron. *tan*) (3). De là, en Grec, chez Pindare (Pyth. 4. 206), la signification de „dépression de l'autel", attachée au mot θέναρ, qui signifie aussi „la dépression de la main, la semelle du pied", significations représentées en Chinois par le c. 撣 *than*, composé de la clef de *main* et du phon. *dan* (*litt.* „la main plate"), signifiant „prendre et tenir dans la main" (4). M. Kuhn (5) a donc très bien séparé ce mot θέναρ du verbe θείνειν, „battre", et l'a ramené à la √ *dhan*, dans *dhanvan*. L'ancien Chinois confirme d'une manière éclatante ses conjectures.

—

(1) 野土也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 又音灘, 寬也, *Ibid.*

(3) 祭處築土爲壇. 除土爲墠, *Ibid.* On l'écrit aussi 禪, de la clef des *Esprits* et du phon. *tan*, „to level a place to sacrifice on".

(4) 提持也. 持不堅也, *Ibid.*

(5) Zeitschrift II, 239.

§ 22.

Racine LIK — RIK.

Curtius [1] croit que la lettre *r* est plus primitive que la lettre *l*, et que cette dernière n'est qu'un adoucissement de la première.

Nous ne voulous pas nier que cette possibilité existe, mais quand nous voyons que la race chinoise, qui compte un tiers de la population entière du globe, ne sait pas prononcer cette lettre *r*, nous serions plutôt enclins à admettre la priorité de la lettre *l*, qui se serait peu-à-peu gutturalisée, d'abord en *r* (son intermédiaire en *l* et *sz*), puis en *r* dur, comme le suppose M. Benfey [2]. Selon Lepsius la consonne *r* n'est pas une lettre primitive, mais dérive, dans la plupart des langues, d'autres consonnes. „Les lettres *l* et *r* se sont séparées les premières d'un son allié à ces deux sons, qui, plus il est ancien, plus il apparaît vocalisé. Pour cette raison une de ces deux lettres manque dans plusieurs langues, ou bien l'une remplace l'autre. Les Chinois n'ont pas d'*r*; les anciens Perses n'avaient, au contraire, pas d'*l*. Dans le Zend *r* répond partout à l'*l* Sanscrit: *Oui! je ne doute pas que le Sanscrit ancien n'avait pas la lettre r, comme lettre distincte du l.* Je remarque encore dans les Védes une lettre que les grammairiens transcrivent par *lr;* mais une pareille réunion aussi dure de deux liquides en une seule lettre, est impossible. Cette lettre était sans doute ce son primaire [Urlaut] chinois et ancien persan, qui se trouvait entre ces deux lettres, et qui tomba en désuétude, dès le moment que le *l* et le *r* s'étaient distinctement séparés . . . . . . D'après ce que nous venons de dire sur le *r*, il nous semble que la formation tardive du *r* par d'autres consonnes, constitue une „période linguistique générale" [3]." Il est constant que dans plusieurs mot Aryens la lettre *l* primitive s'est endurcie en *r*. Nous en avons déjà donné un exemple à la page 25, et nous allons encore une fois poursuivre notre racine *lik* dans tous ses développements.

—

Nous avons vu à la page 24, que le mot *lik* signifiait en Chinois „pleuvoir" et „dégoutter", et que cette racine était devenue *rish* en Sanscrit, et *rik* dans les langues-soeurs: *rig-n, reg-en, lek-ken.*

Nous y observons déjà la transformation graduelle du *l* en *r* et *ṛ*. Mais avant de poursuivre cette racine *lik* dans les langues dérivées, il convient d'abord de préciser le sens exact de la racine. Cette racine est représentée par

(1) Griech. Etymologie, I, 70.

(2) Comp. Zeitschrift, VII, 149.

(3) Lepsius, Uber die Anordnung und Verwandtschaft des Semitischen, Aethiopischen, Alt-Persischen und Alt-Aegyptischen Alphabets, pp. 9—13.

le c. 秝 *lik* (pronoucé maintenant *lih*); et l'ancien dictionaire *Chouo-wen* nous dit qu'il est la racine des caractères prononcés *lih* [*lik*] (1).

Ce c. racinal est composé de la clef de *blé* (禾) deux fois répétée, et sa signification primitive était: „l'espace entre deux tiges de riz dans un champ", d'où dérivent les significations *par-ci-par-là*, *rare*, *ouvert*, *espacé* (2) comme le sont les tiges de blé ou de riz dans un champ (3).

Conséquemment la signification littérale du c. 霖 *lik*, „pluie", est „gouttes de pluie (雨) tombant à distances espacées (秝 *lik*)", désignation qui caractérise parfaitement une pluie continue.

—

Dans la plupart des composés le phon. primitif *lik* a été élargi en 厤 *lik*, caractère composé de *tiges de blé* (秝 *lik*) *entassées* (止) sous un *abri* (厂). Ces tas de gerbes, présentant un aspect confus, ont donné souvent à ce phonétique la signification de *confusion*, de *mélange*, dans les caractères composés, comme nous le verrons tantôt.

Nous avons vu que ce même phon., ajouté à la clef de *l'eau*, formait le c. 瀝 *lik*, litt. „Eau espacée", c.-à-d. *dégoutter*, comme l'eau qui tombe en gouttes espacées d'un toit, ou des feuilles d'arbre, après une averse.

L'eau, tombant goutte par goutte, finit par creuser, non seulement la terre molle, mais même les rochers. Conséquemment une *fosse*, un *creux de terrain* fut nommé également *lik*, et on écrivit ce mot 壢, c. composé de la clef de *terre* et du phon. *lik* „espacé" (par les pluies) = „terre égouttée, égout", mots formés en Français de la racine *goutte*, comme en Chinois.

Cette signification est plus apparente encore dans le c. 泐 *lik*, composé de la clef des *eaux* et du phon. 阞 *lik*, lui même composé de *colline* et de *force*. Ce dernier composé signifie „ondulations du terrain", c.-à-d. „force (de l'eau

(1) 凡歷曆等字從秝, *Vide* 說文.

(2) 稀疏適也, *Ibid.*

(3) Cette signification apparaît encore claire dans le c. 蒜 *lik* (de plante, et blé séparé), „plants growing wide apart."

qui creuse) les collines". Le premier composé 泐 *lik* signifie „fendre les rochers, veines dans les rochers", et puis *écrire* (1).

Le dictionnaire de Khanghi dit que le caractère *lik* désignait primitivement les veines dans les rochers faites par *l'eau* (2). Et c'est ici que nous voudrions hasarder une conjecture sur l'origine de l'écriture hiéroglyphique. Comme on le sait, l'eau de pluie, dégouttant le long d'une roche, y produit des figures bigarrées, des dessins plus ou moins fantastiques, dans lesquels on peut tantôt reconnaître un animal, tantôt un arbre, tantôt un homme, une maison, ou autre représentation.

Peut-être l'homme, pour fixer un dessin plus ressemblant que les autres sur la roche, en a creusé les contours avec un caillou pointu, un couteau en silex. On a du moins trouvé en Europe de pareils dessins, datant de longtemps avant l'histoire humaine.

Le c. 勒 *lik*, composé de la clef des cuirs ou peaux de bête tannées, et du phon. *lik* (force), c. qui signifie *graver* (3), prouve qu'on a tracé plus tard les caractères ou hiéroglyphes sur des peaux de bête comme le faisaient les anciens Gaulois.

Au lieu de ces caractères, qui ont plutôt une valeur significative que phonétique, on employait les caractères 㔏 et 𠠲 *lik*, composés de la clef de *couteau* et du phon. primitif *lik*, cc. qui signifient *couper* (4), *litt.* „espacer avec un couteau", ou „(lignes) confuses (tracées par le) couteau". Car les premiers essais de l'homme dans l'art du dessin et de l'écriture ont dû avoir été confus et embrouillés comme les dessins tracés sur la roche par la pluie. Les mêmes dessins ou *raies* pouvant être produits aussi par les ongles, on les nommait également *lik* 𠩺 (5), c. composé de la clef des *ongles* et du phon. *lik* (espacer).

Le même phon., ajouté au caractère *fun* (diviser), formait le c. 𠩵, également prononcé *lik*, et qui signifie *diviser*. Ajouté à la clef des perches ou lances, avec celle des plantes, il forme le c. 𥶽, également prononcé primitivement *lik*, et qui signifie „séparer, *diviser* les plantes avec une perche."

(1) W. Williams, Tonic Dictionary.

(2) 泐水石之理也, Khanghi, Dict. Imp.

(3) 勒刻也, *Ibid.*

(4) 割也, Khanghi, Dict. Imp.

(5) 音歷, 以爪擇物, *Ibid.*

En tournant maintenant les yeux vers le Sanscrit, nous trouvons que le mot *rish* n'a non seulement la signification de *pleuvoir*, mais aussi celle de *percer;* et que le dérivé *rishti* y signifie „a spear, a sword", *litt.* „le perceur". Dans ces mots se trouve conséquemment la √ *lik* représentée dans les c. 霖 *lik* (pluie) et ⿱厤力 *lik* (couper). Le mot *rish* y signifie également: „to kill, to hurt", et le prtcp. du pf. pass. *rishta* est le nom d'un *démon*. La racine *lik* de ces mots se retrouve dans le Chinois ⿱厤力 *lik*, „couper" et ⿱厤鬼 *lik*, „nom d'un démon" = „le déchireur."

Nous trouvons qu'en S. le mot *likh* signifie „to scratch, prick, to write", et les dérivés *lekha*, „une lettre, un écrit", et *rekha* (c.-à-d. *likh+a*) „une ligne, un dessin, une raie". C'est encore toujours l'ancienne racine *lik*, représentée en Chinois dans les c. ⿱厤力 *lik* (couper), 泐 *lik* (veine de roche, fendre des roches, écrire) et 勒 *lik* (graver, écrire).

Si nous cherchons le représentant de la racine même dans le S., nous le trouvons dans le mot *rich*, „to evacuate, leave, join, mix, divide". Le fait curieux que ce mot signifie, et *diviser*, et *joindre*, *mélanger*, significations absolument opposées, prouve que la racine est la √ chinoise *lik* 秝 qui signifie „séparé, comme les tiges de riz" et (sous la forme 厤 ou 歷), „tiges de blé *mélangées*, confuses, entassées sous un abri."

Ici encore la signification véritable de la racine n'aurait jamais pû être éclaircie sans l'aide de l'écriture antique chinoise, qui a conservé non seulement la prononciation, mais aussi la signification de la racine, propriété dont les écritures alphabétiques et phonétiques ne sont pas capables.

Par là s'expliquent aussi les significations des mots alliés dans les langues-soeurs, comme en Latin *linq-uere* (*liq*-ui, *lic*-tum), „laisser, délaisser, passer"; Anglo-Sax. *lyf-an*, *be-lif-an*, *laef-an*; Goth. *af-lif-nan* (quitter, laisser), etc., représentés en Chinois par les mots *lik* (秝), „écarté, espacé", et *lik* (⿱厤力), „diviser".

Les mots sanscrits *rish* (percer), *riç* ou *liç* (to hurt) et *rish* (to kill, to hurt) appartiennent tous à la même √ *lik*, et sont représentés en Chinois par les mots *lik* ⿱厤力, „couper"; *lik* 攊 (1), „frapper"; *lik* 櫪, „pince-pouces", *litt.* „bois qui

(1) Composé de 扌 *main*, et du phon. *lik*, „creuser, rayer" = Anglais „to lick" (frapper).

raye les doigts"; *lik* 殛, „mourir", composé de 歹, fragments d'ossements, et du phon. *lik*, „creusé, rayé"; *lik*, 髍, „douleur dans les os", *litt.* „os rayés, creusés"; *lik* 齭, „dent cariée", *litt.* „dent creusée", etc.

—

Ce qui est constamment arosé ou creusé par un filet d'eau, comme, par exemple, une roche, devient *luisant, brillant.* Conséquemment la racine *lik*, placée à côté de la clef des *pierres*: 礰 signifie 1. *frotter*, 2. *luisant.* La surface de la roche humectée continuellement par l'eau, devient *blanchâtre*; conséquemment cette couleur fut nommée également *lik*, et écrite 皪, c. composé de la clef *blanc* et du phon. *lik* (rayer), soit „le blanc des roches creusées par l'eau" — *blanchâtre.* De là, en Sanscrit, le mot *rich*, „to shine". Le luisant de la flamme fut nommé également *lik* 爏, *litt.* „le feu rayant (*lik*)".

—

Nous avons observé ci-dessus que la syllabe racinale *lik* signifiait aussi *mélange, confusion*, à cause de l'aspect du blé entassé sous un abri (厤). Cette dernière signification apparaît plus claire encore dans le c. 歷 *lik*, composé de „frapper légèrement" et du phon. *lik* (gerbes de blé sous un abri); caractère qui a la signification de *mélanger, confusion*, et qui est donc plus directement l'équivalent du mot S. *rich* dans sa signification de *mélanger.*

Le même phon., ajouté à la clef des *paroles*, forme le c. 讈 *lik*, „artificieux, cauteleux", *litt.* paroles confuses". Nous y assimilons le mot S. *reka*, „doute, peur", qu'on fait dériver d'une √ non-antorisée *rek*, „to suspect". La √ est plutôt *lik* (cauteleux); car on est cauteleux quand on est dans le doute — quand on a peur.

Cette conjecture est confirmée par le mot *rekhá* (c.-à-d. *likh+a*), „une raie", que nous avons déjà ramené à la √ *lik* dans le mot chinois *lik* 勒 (graver, écrire). Car *rekhá* signifie aussi *un peu*, c.-à-d. „une goutte" = *lik* 瀝, caractère qui a également la signification de: *un peu*, comme le vin au fond d'une coupe vidée. *Rekhá* signifie encore „fraude"; et alors il dérive du mot chinois *lik* 讈, „crafty, wily."

—

Dans quelques cas la voyelle *i* primitive a été remplacée en S. par la voyelle *a*, quoique la première ait été conservée dans les langues-soeurs.

Par exemple notre même racine *lik*, ajoutée à la clef des *vêtements*, forme le c. ⿱歷糸 *lik*, „lier, serrer" [1], comme une ceinture autour du corps, *litt.* „le vêtement serrant, rayant". Le substantif *bandage* est nommé également *lik* et écrit 束.

En Sanscrit cette syllabe racinale est devenue *laj*, „vestire, tegere", mot non-autorisé encore. Mais dans les langues-soeurs la voyelle primitive reparaît dans le Latin *lig-are* (lier); Grec *λυγ-όω* (attacher); Irlandais *ligh*, *leagh-adh* (un lien); Cymr. *lleg*, *lleg-r* (lien, boucle).

A ce mot répondent encore le Goth. *leik-eis*, *lêk-eis* (médecin), *leik-inôn* (guérir), *leik-inassus* (guérison); l'anc. Slav. *lek-arj*, le Polon. *lék-arz*, l'Illyr. *ljek-ar* (médecin); le Lit. *lek-orus*, l'Irl. *leg-i*, *leigh-i* (médecin), etc., etc ; tous mots signifiant primitivement, comme verbes: *mettre des bandages* (autour d'une blessure, d'un ulcère), et comme substantif: *celui qui met les bandages* (le médecin, *en hollandais:* „verband-meester"). On peut ramener encore à la racine chinoise *lik* (束) l'anc.-Slav. *lac-an*, l'anc.-Germ. *luch-an*, „un manteau, un voile", mots représentés en Chinois par le mot *lik* ⿱罒歷 [composé de la clef des *filets-de-pêche* et du phon. *lik*], signifiant „une serviette pour couvrir les mets" [3]. Peut-être pourrait-on ajouter encore à ce mot le mot sanscrit *lak-taka*, „a rag, or rags."

—

Le Cymr. *llog-awd*, *llog-ail*, „clôture", est ramené également par Pictet à la racine *lag* ou *lig* [4]. Ces mots sont en effet représentés en Chinois par le c. 櫪 *lik*, qui a aussi la signification de *clôture* pour animaux. Le composé 馬櫪 *ma lik* signifie *écurie*, *litt.* „clôture pour chevaux". Le c. est composé de la clef de *bois* et du phon. *lik* (serré, comme le bled en tas).

—

Notre même syllabe racinale *lik*, ajoutée à la clef de *l'oeil*, forme le c. ⿰目歷, prononcé primitivement *lik*, et qui signifie: „voir distinctement"; ajoutée à la clef des *oreilles*: ⿰耳歷 *lik*, elle signifie „distinguer avec les oreilles"; ajoutée à la clef du *nez:* ⿰鼻歷 *lik*, elle signifie: „apercevoir par l'odorat". La signifi-

(1) 郎擊切音歷急纏也. 纏裹也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) Comp. Pictet, dans Zeitschrift V, 31—35.

(3) 蓋食巾也, Khanghi, Dict. Imp.

(4) Zeitschrift V, 33.

cation primitive était *délinéer*, *tracer* (sur l'entendement) au moyen de l'oeil, de l'ouie ou de l'odorat.

Ces mots sont représentés en Sanscrit par le verbe *laksh*, „to mark, to see, to perceive".

Il est possible cependant que le mot S. *laksh* et ses dérivés soit une corruption du mot *yih* 億, prononcé primitivement *yik*. Ce c., composé de la clef de l'homme et de l'augment *yik* (intention, pensée), signifie: 1. Cent-mille, 2. calculer, imaginer (1). La signification première vient à ce mot, de ce que le chiffre 100,000 pouvait encore être conçu (意) par la pensée humaine (人). Or *laksh* et *lakshá* signifient en Sanscrit: 1. apercevoir, voir, un *but*, une visée, et 2. le chiffre 100,000, que les Indo-anglais nomment *a lac*. Le mot *laksh* serait alors une corruption du mot *vaç* (*uçvas*), „désirer, vouloir", qui se rattacherait alors directement au mot chinois *yik* 意, „intention, pensée, volonté.

—

Le phon. *lik* 歷 a lui même aussi la signification de „passer par dessus, enjamber", comme on le fait en plaçant le blé coupé sous un abri. Cette idée matérielle, prise ensuite dans un sens moral, donnait au mot *lik* aussi la signification de „passer par la vie", *vivre*. Ainsi le composé 來 歷 *lai* (venir) *lik* (passer) signifie „cours de la vie."

Ce phon. fut encore placé à côté du c. *courir*: 趯, quand il se prononçait également *lik*, et signifiait „marcher vite, parcourir" (2). Ajouté à la clef des *pieds*: 蹷 *lik*, il signifiait „place par où le pied passe." Ajouté à la clef du *coeur*: 憠 *lik*, il signifie „sur quoi le coeur calcule", ce que le coeur traverse, ce qu'il projete, trace (3).

Ces mots sont représentés en S. par le verbe *rij*, 1. „aller", *c.-à-d.* „marcher vite ou lentement" (= 趯 et 蹷 *lik*), 2. „vivre" (= 歷 *lik*, traverser la vie), 3. „désirer", „tâcher d'avoir" (= 憠 *lik*, ce que le coeur se trace).

—

(1) Le mot et caract. se trouvent déjà dans la signification de 100,000 dans le Chouking, 1100 ans avant notre ère. (Legge, Shooking, P. II, p. 289.

(2) Par antithèse aussi: „marcher doucement" (comme un voleur).

(3) 心所營也, Khanghi. Dict Imp.

Le mot *lik* 歷 a encore la signification de *ranger, placer en séries, en ordre,* comme le blé coupé, sous l'abri (1). Cette signification se retrouve dans le Latin *reg-ere, rec-tus,* le Goth. *raih-ts,* l'Allemand *reeh-t, rich-ten,* le Hollandais *reg-t* (droit, en ligne droite). En Chinois le composé *lik-tai* 歷 代 signifie „la série (lik) des générations" = l'Allemand „Geslechts—reihe"; *lik hoang* 歷 皇 signifie: „la série (lik) des empereurs (hoang)" = l'Allemand „Fürsten-reihe"; la phrase *lik*[1] *lik*[2] *tsiong*[3] *pak*[4] *dzu*[5] 歷 歷 種 白 榆 (2) signifie: „il plantait[3] une rangée[1 2] d'ormes[5] blancs[4]", = l'Allemand: „Er pflanzte eine *reihe* (*lik*) weisser Ulmen."

Par suite de cette idée de *ranger, placer en ordre,* les constellations furent nommées aussi *lik* 曆, c. composé de la clef du *soleil* et du phon. *lik,* et qui signifie donc littéralement „la série régulière des constellations". Cette étymologie est garantie par l'antique forme de ce caractère: 厤 *lik,* „blé rangé régulièrement sous un abri". En Chinois les astronomes, qui „règlent" le calendrier d'après le cours régulier des astres, sont nommés *lik ka* 曆 家, „les régleurs" (3).

—

Le mot S. *rij* a encore la signification de „être fort", quoique cette signification ne soit pas encore autorisée par les textes.

Aussi, si cette racine existe en S. dans ce sens, elle appartient à la √ Chinoise *lik* 力, „force", probablement alliée à la √ *lik* (秝) dans les mots *lik* 瀝 „goutte d'eau", 泐 *lik,* „roches creusées par la *force* (lik) de l'eau. Mais comme la signification de *force* pour le mot S. *rij* n'est pas autorisée, nous pouvons la laisser de côté.

—

(1) 歷次也. 歷歷行列貌, *Ibid.*

(2) Vide 古樂府, *apud* Khanghi, Dict. Imp.

(3) De ce mot *lik* 曆 (règler les astres) découlent probablement le Goth. *rak-njan,* l'Allemand *reck-nen,* le Hollandais *rek-enen,* et l'Anglais *reck-on* (calculer). Le dialecte vulgaire d'Emoui a conservé la plus ancienne pron. du c. 曆 *lik,* dans le mot *lah* (*lah djit* 曆 日, un Almanach), qui représente un ancien son *lak.*

Nous avons vu à la page 144 que le mot S. *rich* (reluire) répondait aux mots chinois *lik* (⿰白歷), „blanchâtre" et *lik* (爏), „ardent, flambant, luisant."

Le même phon., ajouté à la clef de *bouche*, forme le c. 嚦 *lik*, signifiant „un bruit retentissant", *litt.* „bouches, clameurs, confuses". Ajouté à la clef des terrines ou plats de sacrifice, il forme le c. ⿰瓦歷 *lik*, signifiant „roulement du tambour", *litt.* „bruit confus de vaisselle". Nous croyons encore reconnaître ces mots *lik* dans le S. *rej*, qui signifie en S. „reluire", mais dans les Védes encore „trembler".

—

Les mots grecs: *λέχ-ος* (un lit), *λέκ-τρον* (litière), *ἄλοχ-ος* (compagne de lit), *λεχ-ώ* (femme en couches); latins: *lec-tus* (lit), *lec-tîca* (chaise-à-porteurs); goth. *lig-a* (être couché), *lag-ja* (mettre, placer), *lig-rs* (lit); slavons: *lož-e* (lit), attendent encore toujours leur étymologie. (¹)

Nous croyons pouvoir ramener encore ces mots à notre √ *lik*, qui, ajoutée à la clef des *lits* ou *couches*, forme le c. ⿰爿歷 *lik*, „natte pour dormir dessus", *litt.* „couchette pour loger (lik) le corps."

En Grec *λόχ-ος*, et en Anc.-Germ. *lâg-a* signifient encore „une embûche" (insidiae), c.-à-d. „un endroit où l'on se cache, pour surprendre un ennemi". Ces mots sont également représentés par la √ *lik*, et s'écrivent maintenant ⿰片歷 *lik*, c. composé de la clef des bois fendus, ajoutée au phon. *lik*, signifiant littéralement: „planchettes fendues serrées", c.-à-d. paravent de bois, derrière lequel on pouvait se cacher pour surprendre un ennemi.

De là encore le mot *lik* ⿱宀歷 (composé de la clef du *toit* et du phon. *lik*), signifiant littéralement „serré sous un toit, comme le blé fauché, c.-à-d. *sombre, secret, profond, silencieux, solitaire*, comme le sont p. e. les forêts. Peut-être pouvons nous ramener à ce mot, le *λόχμη* grec, qui signifie *une touffe, un hallier*.

Cette dernière signification se retrouve dans le c. chinois 麓 *luk* [C. *luk*, E. *lok*], „woody places on a hill-side"; c. composé de l'élément *forêt*, et du phon. *luk* (daim), qui semble se trouver ici au lieu du phon. 歷 *lik*, avec lequel il est quelquefois confondu, comme p. e. dans le c. 漉 *luk* (de *eau* et *daim*), „to ooze out", et qui est donc identique en signification avec le c. 瀝 *lik*. Car la

(1) Curtius, Griech. Etym., I, 162.

racine semble avoir varié entre les sons *lik*, *luk* et *lok*; et le c 櫪 *lik* (le bois serré), qui désigne le *Chêne*, est aussi écrit avec le phon. *lok* (joyeux): 櫟 (1).

—

Le même phon. *lik*, ajouté à la clef des *chiens* ou des *bêtes*, forme les caractères ⿰犭厤 ⿰犭歷 ⿰豸歷 *lik* et ⿰犭樂, également prononcé *lik* (2), caractères que les dictionnaires n'expliquent que par le terme vague: „nom d'un quadrupède." La signification primitive aura été: „la bête agile", [comp. *lik*, „courir désordonnément", p. 146, et 樂 *lok*, „joyeux"]. Dans ce cas nous pourrons y rapporter encore les mots sanscrits *riśya* (une gazelle), *riçya* et *lig-u* (un daim), et les mots allemands *rick-e*, *Reh* (chevreuil), tous quadrupèdes excessivement rapides et agiles. Cette étymologie est garantie par le c. chinois ⿰羊歷 *lik*, composé de la clef des chèvres et du même phon. *lik*, et qui signifie „chèvre des montagnes", „chevreuil" (3), *litt.* la chèvre agile.

Nous n'osons point ramener le mot sanscrit *rikṣha* (ours) au caractère chinois ⿰犭歷 *lik*, à cause de la forme synonyme ⿰犭樂 *lik*, „la bête joyeuse". Cependant il se peut que le c. 樂 *lok* (joyeux) ne soit ici qu'un simple phonétique sans signification. Dans ce cas ⿰犭歷 *lik*, „la bête creusante" (4), pourrait être la désignation de *l'ours* qui se terre dans les creux de montagne. Nous insistons un peu sur cette étymologie, puisque le mot S. *rikṣha* signifie aussi *étoile*, ce qui a déconcerté tous les étymologistes (5). En admettant que la racine de *rikṣha* (ours et étoile) soit *lik* (歷), ce double sens s'explique parfaitement; car cette même racine, ajoutée à la clef du soleil: 曆 *lik*, signifie les *astres* (6), et ajoutée au

---

(1) 櫪同櫟, Khanghi, Dict. Imp.

(2) *Ibid.*

(3) 山羊也, *Ibid.*

(4) Comp. ci-dessus, page 144.

(5) Voyez Weber, dans Zeitschrift VI, 320.

(6) Comp. ci-dessus, page 147.

caractère *sing*, „étoile": 𣋝 *lik*, elle signifie „étoile" (1), *litt.* „étoiles rangées en ordre, comme le blé coupé sous l'abri."

Ligu (daim) signifie encore: „the mind", et contient donc la même racine *lik* dans *lik* (p. 146), „what the mind calculates upon".

—

Presque tous ces caractères furent écrits primitivement phonétiquement, sans la clef qui détermine leur sens précis, amélioration seulement introduite depuis le second siècle avant notre ère. Autrefois on ne les écrivit que phonétiquement, et ceci explique pourquoi le caractère racinal *lik* 厤 a lui-même encore les significations de 𣀔 *lik* (confus), de 𢉩 *lik* (silencieux), de 櫪 *lik* (écurie), de 曆 *lik* (cours des astres), de 靂 *lik* (bruit confus du tonnerre), de 壢 *lik* (fosse, creux de terrain), etc. Ce fait prouve aussi, avec la dernière évidence, l'exactitude de notre méthode de ramener toutes les significations de ces caractères à la *signification radicale* de leur *phonétique*. — Continuons.

—

Notre même phon., ajouté à la clef du mouvement, forme le c. 𨖼 *lik*, signifiant „s'approcher, être près" (2), *litt.* „mouvement de rapprocher le blé." A ce mot se rattache l'Angl.-Sax. *laec-an*, „s'approcher". Pictet (3) relie à ce mot le Goth. *ga-leik-ón* (rapprocher, comparer) et l'Angl.-Sax. *líc*, le Norske *lík-r*, l'Anc.-Germ. *lich*, dans les composés.

Il est probable que la √ Sanscrite *lag* (to adhere, to attach one's self) soit la même que la √ Chin. *lik*, „s'approcher"; car *lag* a aussi la signification de *mourir* (to pass away, to expire), et cette signification se retrouve dans le mot chinois *lik* 𣩼 (mourir), composé avec le même phonétique, et dont nous avons déjà traité à la page 144.

—

Le même phon., ajouté encore à la clef de *glace*, forme le c. 𠗊 *lik*, qui signifie „un froid excessif" [*litt.* „serré par la glace"]. La même racine se retrouve encore dans le latin *rig-eo* et greo ῥιγ·όω, ῥιγ·ος, „devenir rigide de froid", „le froid."

—

Le phon. *lik*, ajouté au caractère *lui* (entasser, amonceler), forme le c. 𡑞,

(1) 星貌, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 近也, *Ibid.*

(3) Zeitschrift V, 33 – 34.

prononcé également *lik*, et signifiant *amasser* (1), comme le blé amassé sous un abri. Probablement de là, en Sanscrit, le mot *rik-tha*, „une succession, une propriété, richesse", dont la √ est également *rich*. Car, chez les peuples primitifs, le *blé* et les troupeaux constituent la richesse.

Alliés à cette racine, et se rapprochant plus de la signification de ce mot chinois *lik*, sont les mots grecs *λέγ-ω* (je recueille), *συλ-λογη* (collection); latins *leg-o*, *leg-io(n)*, *leg-ulus* (collecteur), etc.; goth. *lis-a* (j'amasse); lett. *lasz-it* (recueillir, faire collection), pour lesquels on n'avait pas encore pu trouver une racine sanscrite correspondante (2). Il faut y ramener probablement aussi le lithuanien *rink-ti*, „amasser" (avec un *n* nasal); *rank a* = l'anc.-slav. *rak a*, „la main" (qui recueille), représentés en Chinois par le mot *lik* 擽, c. composé de la clef de *main* et du phon. *lok* (*lak*), et qui signifie: „to select, to pick and choose."

—

Nous avons vu à la page 145 que le c. 䍽 *lik*, composé de la clef des filets et du phon. *lik*, signifiait „serviette pour couvrir les mets". Ce c. a en même temps la signification d'*enfumé* (smoky); soit que cette signification lui soit venue de la fumée des mets, passant à travers les mailles du filet de pêche, servant de couverture, soit à cause de l'apparence enfumée des filets de pêche suspendus pendant l'hiver dans les cabanes des pêcheurs.

Le même phon., uni à la clef de la couleur noire, forme le c. 黳 *lik*, qui signifie *noirâtre*, comme le deviennent les rochers mouillés par la pluie (3). Nous ramenons à ces mots *lik*, le védique *raj-as* (obscurité), le sanscrit *raj-anî* (la nuit) et le goth. *riq uis* (l'obscurité).

§ 23.

Racine LUT — RUDH.

Nous avons vu à la page 13 que la √ *rudh* dans *rudh-ira* (sang) se trouvait dans le c. et mot chinois 膟 *lut*, „la chair de sacrifice sanglante". La même √ se retrouve encore dans le verbe s. *ruh* (primitivement *rudh*), „*croître*, *fleurir*, *germer*", et le Goth. *liud-an* (crescere). Ces significations se retrouvent dans le

(1) 積也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) Curtius, Griech. Etym., I. 330.

(3) Comp. *lik* (blanchâtre), p. 144.

mot chinois *liuh* 䔡, composé de la clef des *plantes* et du phon. *lut*. Il se prononçait donc également *lut*, et signifie „commencer", „plantes commençant à germer."

Le même phon., ajouté à la clef du *coeur*, forme le c. 㦒 *liuh* [C. E. *lut*], qui signifie: „être affligé, s'affliger, se désoler". Allié à ce mot sont probablement le verbe s. *rud*, „to weep, to bewail", et les dérivés: Latin *rud-ere*, Anc.-Germ. *riuz-an*, Angl.-Sax. *reotan*.

La signification de la racine dans ces mots semble être celle contenue dans le phon. 率 *lut*: „mener, conduire, tirer, traîner". Ainsi *lut* (chair de sacrifice) = „la chair (月) trainée, menée (率) à l'autel;" *lut* (plantes commençant à germer) = „plantes (艹) tirées (率) du sein de la terre"; *lut* (être affligé, se désoler) = „ce qui est tiré (率) du coeur (忄)."

La racine du reste n'a pas poussé beaucoup de branches et semble avoir eu peu de vitalité; car elle est très pauvrement représentée, et en Chinois et dans les langues indo-européennes.

§ 24.

Racine KUK, KOK — KIK, KAK.

Nous avons vu à la page 27, que la racine du mot. S. *koka* (anas casarka) était *kok* 鵠, d'après le son que fait cet oiseau.

En Sanscrit *koka* signifie en outre un *loup* et le *coucou*; tandis que *kokila* (c.-à-d. *koka*+*ila*) signifie également le *coucou*, une *souris* et un *insecte vénimeux*. Ces mots sont tous onomatopiques, comme ils le sont aussi en Chinois. Ainsi le c. 豰 *huh*, composé de la clef des *porcs* et du phon. 𣪊 *kok* (1), signifie, selon Khanghi, un quadrupède, ressemblant au léopard, qui a la face d'un chien et qui dévore des singes. Il signifie aussi un *sanglier*.

La preuve que le c. 𣪊 est ici simple phonétique, se trouve dans le c. 𧰾 *hwuh*, composé des mêmes éléments que le c. précédent, avec l'addition du

(1) Ce phon. se prononçait primitivement *kak*, comme nous l'apprenons par le dialecte d'Emoui où le c. 穀 *kuk* (céréales) se prononce dans les livres *kok*; mais en dialecte vulgaire *kak*. Ce c. est composé de la clef des céréales et de ce même phonétique 𣪊.

c. 口 *boucke.*, et qui signifie „grognement (*kok kok*) d'un cochon"; en grec *κοΐζω*. Lette *kweekt*, Lith. *zwegti*.

Ce même phon., ajouté à la clef des *souris*, forme le caractère [illegible] *kuh* (anc. pron. *kok*), qui désigne une espèce de *souris* ou de rat *sauvage*, c.-à d. une espèce de rat qui fait le bruit *kuk-kuk*; Allemand *quieken*, Anglais *to squeak*.

Le même phon. qui se trouve dans le c. chinois *kok* (cygne), ajouté à la clef des *insectes*, forme le c. [illegible] *kho*, prononcé anciennement *kok*, et qui signifie un *scorpion* (1); c'est le *kok-ila* des Hindous.

—

Le mot *kukkuṭa*, qui désigne en S. un *coq* et un *chien*, est également onomatopique. En Chinois le cri des coqs, ou plutôt des poules sauvages, est rendu par le mot *kok* (咯) *kuk* (哈). On le rend encore par le mot *kik* (啈 ou [illegible]). A ce mot répond en Sanscrit, le mot *kêk-a*, „cry of a peacock."

Dans l'ancien dialecte d'Emoui le gloussement des poules est nommé aujourd'hui encore *phah-kok-ke* [打 咯 雞], „émet-KOK-poule". On peut ramener à cette racine le grec *κοκ-κάζω*, l'anglais *cack-le*, *chuck*, l'allemand *gack-ern*, et le hollandais *kak-elen* (gloussement des poules ou des oies).

Les poussins sont nommés en Chinois *khao* 鷇, c. composé de la clef des *oiseaux* et du phon. *kuk*, soit: „les oiseaux qui font *kuk*". De là probablement l'Allemand *küch-lein*, l'Anglais *chick-en*, et le Hollandais *kuik-en*, *kiek-en* (poussins).

L'ancien phon. *kuk*, ajouté à la clef des chiens, forme le c. [illegible] *huk*, „nom d'une espèce de chien". Ce caractère, prononcé anciennement *kuk*, est, avec la réduplication = le mot sanscrit *kukkuṭa* (chien).

Ce nom *kuk* est également onomatopique, imitatif du hurlement d'un chien. On le rend aussi par le c. 哭, composé de *chien* et de deux *gueules*, caractère qui symbolise un chien hurlant ou aboyant (kuk, kuk) sur la tombe de son maître. Comme les parents sanglotent aussi près la tombe d'un mort, on

(1) 蝎 也, Khanghi, Dict. Imp. Le *crapaud* est nommé également *kuk* [illegible]; et *kuk* 螜 est aussi le nom du grillon des champs (gryllotalpa). Tous ces noms sont onomatopiques.

nommait ce sanglotement aussi *kuk* (哭). A ce mot répond le S. *kûj* (= *kuk*), „to cry, to moan."

Parmi les onomatopiques en S., nous avons encore le mot *kaça* (un fouet), mot qu'on fait dériver d'une racine *kaç* (to sound), non-autorisée. En Chinois nous avons les caractères: 礭 *khioh* (composé de la clef des pierres et de l'anc. phon. *khok*), qui signifie un *fouet;* et 礊 *kih* (également composé de la clef de pierre et du phon. *kik*), qui signifie: „smack of a whip."

Les caractères phon. 㰷 *khioh* (de *bouche* et anc. phon. *kuk*), 噱 ou 嘺 *khioh* et *keih* (de *bouche* et anc. phon. *kik*, „jouer, se divertir") et 朦 *kiŏ* (de *chair* et anc. phon. *kiok*) signifient tous *rire bruyamment.* Dans les langues aryennes nous avons les mots correspondants: latin *cachinnus*, grec καχ-άζω, καγχ-αλάω, anc. germ. *hôh* (to sneer), qu'on a fait dériver d'une racine sanscrite non-autorisée *kakh*, *kak* ou *ghaggh*.

La racine *kaç* est représentée en Chinois par le c. 谷 *kioh*, dont l'ancienne prononciation était *kak* (1), plus tard *kok*, et qui signifie respirer avec peine, éructation, en Allemand, *keichen;* c.-à-d. la respiration d'un homme courbé sous un fardeau. De là les caractères: 俗 *kih*, composé de *homme* et du phon. *kak*; 欲 *kih*, de la clef *wang*, „hunchbacked" et du phon. *kak*; 㑞 *kioh*, composé de *homme* et du phon. *kak*; qui signifient tous *fatigué*, *épuisé*, *las.* Ces caractères sont représentés en Sanscrit par le mot *kaç-mala* (√ *kaç*), „fainting, weakness."

Jusqu'ici nous n'avons trouvé que des mots onomatopiques dans la √ *kuk*. Nous allons en trouver maintenant d'autres.

Le c. 匊 *kiuh*, composé de la clef *paou*, „to enwrap, fold up, a bundle" et de la clef *mi*, „riz", signifie primitivement: „une main pleine de riz", puis: „tenir dans la main" (2). Il se prononçait primitivement *kuk*, comme encore aujourd'hui dans le dialecte de Canton. Ce phon., ajouté à la clef de *main*, forme le c. 掬, qui signifie: „prendre dans les deux mains; le creux de la

(1) 音角. 口上呵也, Khanghi, Dict. Imp. sous la 12e clef 八. Le c. 角 se prononce à Emoui *kak* dans la langue vulgaire, *kok* dans celle des livres.

(2) 手掬米會意. 滿手也. 手中也. 物在手中, Khanghi, Dict. Imp.

main". Il se prononçait primitivement aussi *kuk*, et nous retrouvons sa signification dans la racine sanscrite non-autorisée *kuk*, „to take."

Quand la main tient quelque chose, elle se *courbe* pour contenir l'objet qu'elle tient, et pour cette raison le c. 匊 *kuk* (main pleine de riz) est usité aussi comme phonétique dans les caractères qui signifient *courbé*, comme dans 躹 *kiuh* (composé de *corps* et phon. *kuk*), „the body bent"; dans 鞠 *kiuh* (composé de *peau de bête* et phon. *kuk*), „a football", *litt.* „pièce de cuir courbe."

—

Au lieu du phon. *kuk* 匊, on emploie aussi le phon. *khuk* 局 (son moderne *khiuh*), composé de *bouche* sous un *pied, c.-à-d.* „courbé en deux de sorte que la bouche touche aux pieds (1). Ce caractère signifie conséquemment: „courbé, resserré, le corps courbé, les cheveux bouclés ou frisés". Avec ce phon. se forment encore les cc. 跼 *khiuh* (de *pied* et *courbé*), „courber la tête, se courber; les pieds contractés par le froid" et 侷 *kiuh* (de *homme* et *courbé*), „contracted, dwarfish."

Tous ces caractères se prononçaient primitivement *kuk*, selon leurs phonétiques; et de cette racine phonétique dérivent le sanscrit *kuch*, „to straiten, to make narrow, to bend, to crisp"; le latin *quic* dans *con-quinisco*, *con-quex-i*, *cûlus* pour *cuc+lus;* le grec *κύκ-λος*; l'allemand *huck-e* dans *huck-e-back* (= 躹); le goth. *hauh* et l'ancien-norske *cuach-aim*, „I fold", *cuach*, „a curl," *cuach-ad*, „curled, frizled" (= 局 *kuk*, „cheveux frisés".)

—

Le premier phon. *kuk*, ajouté à la clef des cuirs tannés, forme le c. 鞠 *kiuh* (2), „to bind round, to bundle up". L'autre phon. *kuk*, ajouté à la clef de métal, forme le c. 鋦 *kiuh*, „to bind anything with iron". La signification primitive était „courber une lanière, ou une bande de métal, pour lier." Nous ramenons à ce mot le S. *kach*, „to bind."

On fait dériver le mot S. *kacha*, „cheveux", de cette √ *kach* (lier), de sorte que ce mot signifierait: „ce qui doit être — ou est — lié". Mais nous faisons dériver *kach* (lier) et *kacha* (cheveux) tous les deux de la racine chinoise *kuk*, „courbé, frisé", représentée en chinois par le c. 局 *kuk*. Plus tard on a ajouté à cette

(1) 局從口在尺下. 促也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) On l'écrit aussi phonétiquement: [illegible] (*hoh*), „to bind fast," c. composé de la clef des cuirs tannés et de l'ancien phon. *kuk*.

racine, qui avait déjà elle même la signification de *cheveux frisés*, la clef des *cheveux*, et on avait le c. 鬈 *kiuh* (*kuk*), „cheveux frisés". Cette signification était rendue aussi par le c. homophone 髷 *khiuh* (*kuk*), composé de la clef des cheveux et du phon. *kuk*, „entortillé, courbé." *Kacha* signifie donc „les frisés" = les cheveux.

—

Allié probablement à la racine précédente, est celle de 鬲 *keh* ou 各 *koh*, cc. prononcés probablement primitivement *kak*, comme le premier se prononce encore aujourd'hui dans le dialecte de Canton. La signification de ces caractères est *séparer*, *intercepter*, *partager*.

Le premier phon., ajouté à la clef des *chairs*, forme le c. 膈 *keh* [E. *kik*, C. *kak*] qui désigne le diaphragme ou membrane qui sépare la poitrine de l'estomac, *litt.* „séparant la chair" ou „la chair séparante". Le composé 膈肋底, selon l'anc. pron. *kak lak ti*, signifie „les aisselles", *litt.* „sépare-côtes-fond." Le c. 膈 a donc aussi la signification *d'aisselles*; mot rendu cependant généralement par le c. primitivement homophone 骼, „sépare-chair", caractère qui se prononce maintenant *koh*.

Ajouté à la clef des vêtements, ce phon. forme le c. 袼 (*koh*, C. E. *kok*), qui désigne *la bordure d'un tablier* ou le *tablier même* (1). L'extrémité du tablier relevée et retroussée dans la ceinture, formait une large poche dans laquelle on put placer et garder ses objets. Les Chinois s'étant servis plus tard de leurs larges manches comme poche, au lieu du tablier retroussé, ce c. *koh* reçut plus tard la signification de *manche*.

Au lieu du c. phon. 袼 *kok*, on se servait aussi du caractère parlant *kih* 祴, composé de la clef des vêtements et de l'affixe *kiai*, „limite"; soit: „limite du vêtement", c'est-à-dire son extrémité inférieure, sa *bordure* (2).

Notre même phon., ajouté à la clef des *arbres*, forme le c. 格 *keh* [E. *kik*, C. et anc. pron. *kak*], qui signifie „branches s'étendant d'un arbre; arbre élevé avec ses branches divergentes". Avec la prononciation *koh* [C. E. *kok*], ce c. signifie „les branches d'un arbre." L'ancienne prononciation de ce c. était donc probablement encore celle conservée dans le dialecte de Canton — *kak*.

---

(1) 衣袂當掖之縫也.袼掖也. Khanghi, Dict Imp.

(2) 衣裾也, *Ibid.* Le phon. 戒 *kiai* était prononcé anciennement *kak*, (Edkins, Mandarin Grammar, p. 87, note)

Cette ancienne racine *kak* se retrouve dans la langue sanscrite, où *kak-sha* signifie: „a spreading creeper, a forest" (= 格 *kak*, „spreading branches".)

Elle se retrouve dans *kak-shá*, „aisselle" [= 膈 ou 胳 *kuk*, „aisselle"] et „end of lower garment tucked into the waistband" [= 袼 ou 裓 *kak*, „bordure d'un tablier, ou d'un vêtement"]. La meilleure preuve de l'exactitude de notre étymologie se trouve dans le fait que les Bouddhistes chinois, quand ils voulaient traduire le mot sanscrit *kak-shá* (bordure de vêtement) en Chinois, se sont servis de ce même c. 裓 *kih* (1) [*limite* 戒 de *vêtement* 衣], qui, sans qu'ils le sussent, avait déjà servi de prototype étymologique au mot S. *kak-shá*.

Notre même phon. 各, placé sous la clef des plantes, forme le c. 茖 (*kih*, E. *kik*, C. *kak*), c. qui désigne *l'oignon sauvage* (2) à petites tiges et à grandes feuilles. Les Bouddhistes chinois ont classé cette plante parmi les cinq espèces de *végétaux aromatiques*, défendus à ceux qui jeûnent (3). Le c. a aussi, avec la pron. *koh* [C. E. *kok*], la signification générale de *herbes*, litt. „plantes (艹) divergentes, s'étendantes (各)" (4).

Nous retrouvons ces deux significations dans le mot sanscrit *kakkola*, que le Dict. S.-A. de Benfey traduit par: „a plant bearing a berry, the inner part of which is *aromatic*"; plante qui n'est probablement rien autre chose que l'oignon sauvage nommé *kak* 茖 par les Chinois, qui est également *aromatique*. La seconde signification de ce c. (spreading 各 weeds 艹) se retrouve encore dans le mot S. *kak-sha*, „weed, a spreading creeper."

§ 25.

Racine LAT, LIT — RAD, RIT.

La signification primitive de cette racine était „séparer à l'aide d'un couteau";

(1) 釋典有衣裓, Dans les Canons des Bouddhistes se trouvent les cc. *i kih* (bordure *kih*, de vêtement, *i*.) = S. *kak-shá*, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 山葱也, *Ibid.*

(3) 佛家以茖葱爲五葷之一, *Ibid.*

(4) 音各. 草也, Khanghi, Dict. Imp.

le c. 列 racinal étant composé de la clef des *couteaux* (刂) et de l'augment 歹, *fragment d'un os.* Cette racine se prononce maintenant *lieh,* en dialecte d'Emoui *liet* et en dialecte de Canton *lit,* son altéré d'une prononciation primitive *lat*; car, ajoutée à la clef des *dents*, elle forme le c. 齧, qui se prononce encore aujourd'hui *lah*, et, dans les dialectes de Canton et d'Emoui, *lat*. Ce c. signifie „bruit que l'on fait en broyant un os", „ronger."

Ajoutée à la clef des vêtements: 裂 *lieh*, ou à la clef des éclats de bois: 㼃 *lieh*, elle signifie *déchirer*, *fendre*, *briser*. Ces caractères ont dû se prononcer également primitivement *lat*.

De là, en Sanscrit, *rad*, „to split, to divide"; en Latin: *rad-ere* (gratter), *rod-ere* (ronger); et encore en Sanscrit *rad+a* (fendant), *rad+ana* (une dent).

Unie à la clef des *maladies*: 㽟 *lieh* [E. *liet*, C. *lit*], elle signifie „épidemie, maladie qui rage". Unie à la clef de *main*: 挒 *lieh* [E. *liet*, C. *lit*], elle signifie „tirailler, tortiller, tordre". Ajoutée à la clef de *coeur*: 㤠 *lieh* [E. *liet*, C. *lit*], elle signifie „le coeur déchiré, affligé". Ajoutée à la clef des *tissus*: 䋑 *lieh* [E. *liet*, C. *lit*], elle signifie „un lambeau de toile."

Toutes ces significations se retrouvent dans les mots: Sanscrit *radh*, „périr, tuer, blesser, faire de la peine, tourmenter"; Anglo-Sax. *rend-an* (avec un *n* nasal), „déchirer, mettre en lambeaux". Nous y assimilons encore l'ancien allemand *ryt-en*, le hollandais *rijt-en* (déchirer), *reet* (une fente), *retig* (plein de fentes), *ritten* (déchirer en courant). M. Woeste (1) suppose que l'ancienne forme était celle conservée dans les dialectes, et que ces mots ont passé par les formes *rit-s-en*, avant de devenir *rissen*, *reissen*, „déchirer", *ritz*, „fente."

Allié à cette racine est peut-être le latin *littera* [ce qui est gratté (列 *lit*) dans les planchettes ou tablettes] = angl. *write* (écrire). M. Pott (2) n'ose rapporter ces mots à la √ S. *likh* (*scribere*, signific. prim. *radere*); mais il admet que *tera* = *tra* est suffixe. La √ serait donc encore *lit* (= 列, fendre).

—

Ajoutée à la clef des *chevaux*: 䮽 *lieh* [E. *liet*, C. *lit*], elle signifie „galopper régulièrement", c.-à-d. „en tenant la distance convenable"; puis: „dresser un cheval" (3). Ne retrouverait-on point cette racine dans les mots germaniques *rît-an*, *reiten* (allemaud), *rijd-en* (hollandais), *rid-e* (angl.), qui signifient „monter à

(1) Zeitschrift IV, 177.

(2) Etym. Forsch, I, 232.

(3) 次第馳也. 馴也, Khanghi, D. I.

cheval", et pour lesquels, autant que nous sachions, aucune ✓ a été trouvée jusqu'ici? En Allemaud „dresser un eheval" est nommé „ein Pferd *zu-reit-en*" (1).

Ajoutée à la clef des paroles, elle forme le c. ⿰言列, prononcé maintenant *li* mais autrefois, selon son phon., *lat*, *let*. Il signifie *bien parler* (2), *litt.* „paroles régulières". Nous rattachons à ce mot le S. *rath*, „to speak", [pas encore autorisé]; l'Anc.-Germ. *red-ión*, *red-inón*; l'Ano.-Saxon *reth-jón*, *reth-inón* (loqui), et le Goth. *raz-da* (de *rath+da*), sermo, loquela; dont dérive l'Allemand moderne *red-en* (parler).

§ 26.

Racine LI, ṚI, RI — AR, ÎR.

Nous ne pouvons mieux terminer nos recherches que par la preuve que les races Ariennes et Chinoises sont issues d'une même famille, démontrée par le nom qu'elles se sont donné.

Kuhn nous dit (3) que les langues indo-germaniques, excepté le Sanscrit et le Zend, out une racine commune pour le verbe *labourer*, comme: grec ἀροῦν, lat. *arare;* anc.-germ. *aran*, *eren;* dial. de Thüringue *âren;* anc.-angl. [Richard II, Act. III, s. II) *ear;* russe *orati;* polon. *orze;* lith. *arti*, lett. *art* (4); irl. *ar* (ploughing).

Selon le même savant aussi, il est probable que le nom des habitants de l'Inde, *Ârya* contient la même racine que celle qui se trouve dans les mots *arare*, etc., puisque *arya* signifie un homme de la 3e classe, consistant principalement de laboureurs.

Des verbes nommés ci-dessus, dérivent le lat. *aratrum;* anc.-sax. *erida* (la charrue); anc. norske *arti;* slav. *oralo;* polon. *radlo;* lith. *arimmas*, *arklas;* lett. *arrajs*, *arkls;* irl. *arach* (ploughshare); gallois *arad;* corn. *aradar;* bretagn. *arazr*, *alazr*, etc.

Nous supposons que cette racine *ar*, *er*, se trouve pour une racine primitive *ri;* car, selon Kuhn (5), la racine est la même que celle dans le S. *aritra* (gouvernail) = *ṛi+tra;* le latin *remus* (rame) = *ret+mus;* le grec ἐ-ρετ+μός, etc. Kuhn croit que la signification primitive de la racine a dû être celle de *fendre*, puisque le gouvernail fend l'onde, comme la charrue la terre. Il termine sa dis-

(1) Comp. Pott., Etym. Forsch, II, 103.

(2) 言美也, Khanghi, D. I.

(3) Zur ältesten Geschichte, etc. Weber, Indische Studien, I, 351.

(4) *ti* et *t* sont désinences de l'infinitif selon M. Kuhn.

(5) Op cit. p. 353.

cussion par la supposition que les peuples indo-germaniques ont dû connaître, avant leur séparation, l'agriculture, (la charrue) et la navigation; mais que la langue ne peut donner jusqu'ici la certitude pour ces deux idées. M. Kuhn a, nonobstant, deviné parfaitement bien la signification primitive de la √ *ar* ou *ṛi*, et nous allons la démontrer maintenant.

—

La langue chinoise possède une racine *li*, écrite 利, caractère composé de la clef des *couteaux* et du symbole des *céréales*. L'ancienne forme de ce c. était 𥝢 ou 𥝢 (1), de la clef des céréales et du c. *wuh*, „chose, objet, matière". La signification du c. était donc d'abord *couteau des céréales*, ou *instrument pour céréales*, „ce qui sert (pour produire) les céréales." De là les significations modernes du c. *li*: 1. *affilé*, *pointu*, *aigu*, 2. *profitable*, *gain* (c.-à-d. „la moisson").

Cette racine *li*, ajoutée à la clef des *couteaux*, forme le c. 剺 *li*, qui signifie „to flay, to skin".

Ajoutée à la clef des *métaux*, elle forme le c. 錅, aussi écrit 鋫 ou 鑗, également prononcé *li*, et qui signifie 1. *écorcher*, 2. *espèce de métal*, *litt.* „le métal aigu", *le fer* (2), etc. Ajoutée à la clef de *l'eau*, elle forme le c. 浰 *li*, „to flow rapidly", *litt.* „un courant perçant, fendant". Ajoutée à la clef de *bouche*, elle forme le c. 唎 *li*, „a sound, a noise", *litt.* „cri aigu".

Cette racine chinoise *li* se retrouve, avec changement des liquides, dans les mots sanscrits *ṛi*, *ṛí*, „to hurt" (= 剺, 鋫, 錅 *li*, „écorcher"); *ri*, „to howl, to distill, to ooze, to drop" (= 唎 *li*, cri aigu, 浰 *li*, courant fendant); *ṛi+ṇu*, „to gain, to acquire", *ṛidh* (c.-à-d. *ṛi+dhá*), „to prosper", (Véd.) „to augment", (= 利 *li*, profit, gain) (3). Elle se trouve encore dans les mots *ri+ti*, „oozing, pale brass, calx of brass, rust of iron" et *rirí* (redupl.), „pale brass, prince's metal" (= 浰 *li*, courant rapide, 錅 *li*, espèce de métal).

Dans tous ces mots on remarque encore la transformation graduelle de l'initiale primitive *l* en *ṛ* et ensuite en *r*, comme nous l'avons déjà observé à la p. 140.

---

(1) Khanghi, Dict. Imp.

(2) 黑金也，鑗金屬。一曰剺也， Khanghi, Dict. Imp.

(3) En Chinois le composé 利 害 *li hai* signifie *blesser*, et le comp. 利 益 *li yih*, „avantager, augmenter".

Le *couteau-des-céréales* 利 *li*, est évidemment la „charrue", et ce c. servait probablement pour désigner cet instrument aratoire avant l'époque des caractères composés d'un phonétique et d'un déterminatif ou d'une *clef*.

Quand on commença à ajouter ces clefs aux cc. phonétiques anciens, la *charrue* et le verbe *labourer* furent désignés par le c. 犂 *li*, composé de la racine *li* et de la clef des *boeufs*; cette clef étant ici déterminatif du c. 利 *li*, „fer de charrue", „couteau-des-céréales".

Ce c. signifie aussi *noir* (1), puisqu'on commençait le labour de grand matin, quand il faisait encore *noir* ou quand l'aube fendait, déchirait (*li*), le voile noir de la nuit. Pour distinguer ce mot du mot *li*, „labourer", on ajouta plus tard à ce c. la clef de la couleur noire, et on écrivit 黧 *li*. Le composé | 明 *li ming*, „noir-clarté", signifie „de grand matin."

Le riz étant planté dans des rizières inondées d'eau, le c. 犂 *li*, „labourer", fut aussi écrit 黎 *li* (2), c. composé de la racine *li*, „couteau des céréales" et du symbole de la pluie ou de l'eau. Ce c. se trouve rangé, dans le dictionnaire de Khanghi, sous la clef de *l'eau*, et aussi sous la clef 黍 *chou*, millet, ou riz glutineux. Mais cette dernière classification est fausse, car le c. 黎 *li* est *phonétique*; or, en le plaçant sous la clef *chou* 黍 (millet), il reste pour phon. le c. 勿, qui se prononce *wuh* (anciennement *mat*); le c. 黎 devrait se prononcer alors soit *chou* soit *wuh*, et non *li*, comme il se prononce effectivement selon son phon. 𥝢 *li*. Il reste alors le composé 氽 qu'on peut analyser en *jih* 入, „entrer" et *choui* 水, „eau", ou bien prendre comme représentant du c. 雨 *yu*, „pluie".

La preuve de ce que nous avançons ici, se trouve dans le fait que le c. 犂 *li* (labourer) est aussi écrit [illegible] *li* (3), c. composé de la clef des *boeufs* (牛), de

(1) 犂黑也，天未明而尙黑也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 黎古文秆 (= 犂), *Vide* 篆字彙.

(3) 犂說文作|, Khanghi, Dict. Imp.

charrue (𥝢 *li*), et de „entrer dans l'eau" — „labourer avec des boeufs dans l'eau"; et que le c. 剺 *li*, composé de la clef des *couteaux* et de ce même phon. *li* (labourer dans l'eau), signifie *fendre droit* [to split straight down] (1), comme le fer de la charrue pourfend la terre.

Le c. 黎 *li* signifie aussi *foule*, *multitude* (2), puisque les laboureurs venaient en foule le matin pour labourer, et peut-être aussi à cause de la quantité de riz planté dans l'eau. Dans cette dernière signification il s'écrit aussi 黎 *li*, (many, the multitude), c. composé des éléments *riz* (禾) *dans* (入) *l'eau* (水) et de l'exclamatif *hi* (兮), *litt.* „Ah! que de riz dans l'eau". Mais nous supposons que le c. 黍 est abrévié ici pour celui de 黎 *li*, de sorte que le c. signifierait „Ah! que de laboureurs."

Nous croyons même que le c. 黍 *chou*, qui signifie littéralement „riz dans l'eau", ou céréales aquatiques, est dérivé du c. *li* (labourer dans l'eau). Comme on fabriquait de ce riz glutineux une espèce de colle pour coller les souliers, cette colle fut nommée également *li* ou *ni*, et on écrivit ce mot 䵒, c. composé de *riz glutineux* et du phon. *ni* (near, agreeing); ce c. signifie maintenant „to adhere, to paste together". Ensuite, comme le c. 黎 *li* (labourer dans l'eau) était *homophone*, ce dernier c. reçut également la signification de „colle pour souliers."

La marche lente du laboureur labourant son champ inondé, fut nommée également *li* et on écrivit ce mot 邌 *li*, c. composé de la clef du *mouvement* et du phon. *li* (labourer dans l'eau); il signifie littéralement „marcher dans l'eau en labourant". Ce mot correspond encore aux mots sanscrits *ṛi* et *ṛi*, „to go, to go to."

—

Nous trouvons maintenant que les Chinois se sont nommés, dès la plus hau-

(1) 音黎. 直破也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 黎衆也, *Ibid.*

te antiquité, *Li-min* 黎民, „les hommes *li*" (1). On a traduit ce nom par „le peuple à chevelure noire", parceque le c. *li* 黎 (labourer) est confondu avec le c. *li* 黧 (noir, de grand matin), comme nous l'avons démontré ci-dessus. Cette confusion dans l'usage des caractères homophones était très commune en Chine avant l'amélioratiou, introduite vers le second siècle avant notre ère, d'ajouter les clefs ou déterminatifs aux caractères phonétiques (2). On écrit p.e. ce c. 黎 *li* (labourer) pour le c. *li* dans *po-li* (頗 瓈), „verre"; et le c. 犂 *li* (labourer), pour 黧 *li* (noir), etc. (3). Anciennement le simple symbole 𥝢 *li*, „couteau des céréales", signifiait à la fois *li* (犂), labourer; *li* (黧), noir; *li* (黎), labourer dans l'eau; *li* (邌), marcher; *li* (劙), écorcher; *li* (鑗), écorcher, espèce de métal; *li* (唎), crier; *li* (浰), courant rapide, etc., etc., de même qu'en Sanscrit la simple syllabe *ṛi* (*ri*, *rî*) signifiait: 1. blesser, 2. hurler, 3. s'écouler, 4. cuivre pale (*ri*+*rî*); et le seul mot *rîti*, 1. écoulement, 2. cuivre pâle, 3. marche, etc.

Le c. *li* dans *li-min* (黎民) doit donc être traduit par *le peuple* (min, man) *laboureur* (*li*) et non par „le peuple à chevelure noire", désiguation insignifiante, puisque toutes les races de couleur jaune en Asie ont les cheveux noirs, de sorte que les Chinois n'eussent pu se donner ce nom pour se distinguer des autres races habitant la Chine, qui auraient eu une autre couleur de cheveux que les Chinois, comme l'ont supposé MM. Biot (4) et Legge.

Par contre, nous trouvons que la race chinoise était *la seule*, parmi tous ses voisins, qui fut agriculteur par excellence, et les Chinois ont donc très bien pu se nommer „le Peuple-laboureur" (*li-min*), pour se distinguer de leurs voisins, nomades et pasteurs, de race Tatare ou Scythique.

Et nous voici revenus à notre point de départ, et nous pouvons rallier maintenant tous les mots Indo-Européens désignant la charrue et le labour, et contenant la racine *ar*, *er*, *or*, *ir*, à la racine sanscrite *ri* ou *ṛi*, „to hurt"; elle

(1) Legge's Shooking, „Canon of Yaou", Vol. I, p. 17.

(2) During the age of Confucius the manner of writing differed from what it has been since the 2d century B. C., in having the hieroglyphic element more marked, and the characters used *phonetically* often *without the adjuncts* called *radicals*, which now determine their meaning, (Chalmers, Origin of the Chinese.).

(3) Voyez les Dict. de Khanghi, etc.

(4) Tcheou-li, Introduction, p. V.

même identique avec la racine chinoise *li* 利, „affilé, aigu", dont dérivent les mots 犂 *li*, charrue, labourer, 黎 *li*, labourer dans l'eau, et les composés *fu li jin* 扶犂人, „un laboureur" (*litt.* tient-charrue-homme) et *li-min* 黎民, „le Peuple-laboureur".

C'est de ce dernier mot que nous faisons dériver le nom que portaient les races qui ont envahi l'Inde, ARYA, c.-à-d. *ri+ya* (1), que M. Spiegel fait dériver de la racine *ri*, „aller, s'élever", c.-à-d. „les élevés, les nobles." M. Pictet n'est pas aussi décidé sur la signification du nom *Arya;* mais suppose qu'il a dû être un nom honorifique, comme p.e. „les excellents." (2)

Mais si nous avons bien vu, les *li-min* et les *ri-ya* (Arya) sont identiques, et signifient „le peuple laboureur", ce que les Aryas étaient autant que les Proto-Chinois. La racine *ri* dans *Arya* n'est donc point *ri*, „aller" (= 邌 *li*, „marcher"), mais *ri*, „blesser" (= 犂 *li*, blesser, fendre la terre avec la charrue). En ramenant la racine *ri* dans le nom *Arya* à la signification de *blesser*, *fendre* (*ri*), nous obtenons la solution plausible des significations de *héros*, *brave* dans l'Arménien *ari* (vaillant), l'Irlandais *er* (héros, combattant), etc. (3)

La racine *ri* (*li* 犂), „labourer", se retrouve encore dans le mot S. *anritam* (le labourage), c.-à-d. *ri-ri tam*; les mots commençant en *ri* prenant en S. la réduplication *an*, selon M. Kuhn. (4)

La preuve que la racine *ri* dans ce mot signifie *fendre* (avec le fer de la charrue), se trouve dans le fait que les Aryas ont employé la même racine dans leur mot *aritra* (= *ri+tra*), „le gouvernail, ou la rame", c.-à-d. l'instrument (*tra*) qui fend (*ri*) l'onde. A ce mot répond, syllabe pour syllabe, le latin *arator*, mais qui y signifie, non le *gouvernail* (le fendeur de l'onde), mais le *laboureur* (le fendeur de la terre). Les Chinois ne se sont approchés que très tard vers la mer; et c'est probablement pour cette raison que la racine *li* (𥝢) n'a pas été employée pour désigner „le bois fendant l'onde", comme dans les langues aryennes et indo-germaniques.

Curtius sépare la racine *ar* dans *aratro* de la racine *ἐρ* dans *ἐρετ-μος*, mais la racine *ri* a perdu, et en Chinois, et en Sanscrit, un *t* final, que le S. n'a

(1) Spiegel Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung auf dem Gebiete der Arischen, Celtischen & Slawischen Sprachen, Erstes Heft, Seite 130—131.

(2) Ibid. p. 93.

(3) Ibid. p. 91 et 93.

(4) Weber, Ind. Stud., I, 352.

conservé que dans le mot *rath-as* (un char), mais que les langues indo-germaniques ont souvent conservé.

Nous savons par les anciennes rimes que le c. racinal *li* 利 se prononçait primitivement *lit* (1) et, conséquemment, tous les caractères ayant ce phonétique ont dû se prononcer également *lit*, peut-être *lat*.

La racine est donc alliée à la racine *lit* (§ 25), anciennement prononcée *lat*, „séparer à l'aide d'un couteau."

Lorsque la finale *t* disparût, le mot *li* devint par méthathèse *il;* mot qui s'est ensuite gutturalisé en *ṛi*, qu'on devrait plutôt écrire *ṛ*, exactement comme en Chinois le nom de l'oreille 耳 *ni* s'est peu-à-peu changé en *eul* et se prononce maintenant, dans les provinces du nord, *ör*, *eurh*, c.-à-d. *ṛ* (2). Dans l'écriture phonétique on a vocalisé ce *ṛ* par une voyelle prosthétique: *ar*, *er*, *ir*, *or*, mais qui n'a rien à faire avec la racine *ṛ*.

La finale *t* est probablement conservée encore dans le mot S. *au-rit-am*, „le labourage", et dans les mots ancien-sax. *e-rid-a*, polon. *rad-lo*, gall. *a-rad*, corn. *a-rad-ar*, bret. *a-laz-r*, *a-raz-r*. En slavon la charrue est nommée *oralo* et *ralo* c.-à-d.- *o-rad-lo*, *rad-lo;* ceci prouve que la voyelle devant tous ces mots est prosthétique comme dans le S. *aritra*, composé selon Benfey de *a-ṛi+tra*, anciennement *rit+tra;* dans le grec ἐρετ-μός (rame) et le latin ancien *resmus* (rame) au lieu de *ret+mus;* mots dérivés, selon Lottner (3), d'une racine *ret*, devant laquelle un *e* a été affixé en grec, comme dans ἐ-ρυθ-ρός de √ *rudh*.

—

L'affinité entre les racines *lat*, *lit* (列) et *li* (*lit*) 𥝢 est prouvée par le fait que plusieurs caractères chinois sont écrits indifféremment avec l'un ou l'autre phonétique, et que la finale *t* de la √ *lat* (列) disparait souvent.

Ainsi, comme nous l'avons vu à la page 158, le c. *lit* 裂, composé de la clef des vêtements et du phon. *lat* (fendre avec un couteau), signifie „vêtements déchirés". On l'écrit aussi avec le phon. *lit* (couteau des céréales): [illegible], „ragged clothes". Ce c. se prononce maintenant *li*.

(1) Edkins, Mandarin Grammar, I, 87, note.

(2) Nous savons cela par les caractères phonétiques composés avec le c. 耳, oreille, comme 餌 *ni* et *ör*, arranger; 咡 *i* ou *ör*, coins de la bouche, etc. Ces cc. se prononcent à Emoui *dzi* et les mots ont passé par la forme *ilchs*, *lṛi* avant de devenir *eul* et *ör*, *ṛh*.

(3) Zeitschrift VII, 177.

Au lieu du c. 峛 *li*, de „montagne" 山 et phon. 列 *lat*, (séparer), „ce qui sépare les montagnes" = un sentier de montagne, on écrit le c. 峲, de „montagne" et „couper". Or le c. 峛 se prononce maintenant *li*, et non *lit*, comme il devrait se prononcer selon son phonétique; mais il a perdu son *t* final, quand le c. synonyme 峲 le perdit. Le c. 例, „lois, règles, directions, disposition, coutume," composé de la clef de *l'homme* et du phon. *lat*, „diviser", se prononce maintenant *li* (E. *le*, C. *lai*). Il a donc dû se prononcer primitivement *lat*, et signifiait littéralement „ce qui est séparé, disposé, par l'homme." Nous y relions le mot S. *a-rat-i*, „a disposer." Le mot *riti* (*ri+ti*), „way, road," répond au mot chinois *li*, „un sentier de montagne", prononcé anciennement *lit*, de sorte que *ṛi-ti* se trouve pour *ṛil+li* primitif.

—

Au lieu du c. 犂 *li*, (labourer), on emploie aussi le c. [illegible], également prononcé *li*, et composé de la clef des *couteaux* et du c. *Tsse*, „to clear land for cultivation". Ce caractère *li* signifie maintenant „entr'ouvrir"; mais sa signification primitive a dû être: „couteau pour entr'ouvrir la terre pour la cultivation des céréales" = „charrue."

—

Les vers et autres insectes creusant et fouillant la terre, comme la charrue creuse la terre, l'action de *labourer* y fut comparée et l'on écrivit le c. *li* [illegible] ou [illegible], composé de la clef des couteaux et du c. *tchi*, „a worm, a grub", auquel on ajoutait, dans la seconde forme, la clef des insectes. Ces caractères signifient également ouvrir en coupant, „to cut open". C'est puisque le creusement des vers dans la terre fut nommé *li*, que le verbe labourer fut également nommé *li*; de même que le verbe labourer fut rendu aussi par le mot *kan*, puisque l'action du cochon fouillant et remuant la terre fut nommée aussi *kan* (1).

La racine *li*, rendue par ce c. [illegible], se retrouve dans la √ S. *ṛi*, „to open, to pierce".

Le c. 劙 *li*, qui ne diffère du précédent, qu'en présentant le symbole des insectes deux fois répété, signifie „couper et ciseler, comme des coupes ou des plats", *litt.* „creuser (le bois ou la pierre) comme les vers creusent (la terre)."

La racine *li* fut rendue aussi par le c. [illegible] *li*, composé de la clef des In–

(1) Ci-dessus, page 128.

sectes et du phon. 厲 *li*, „insectes sous un précipice". Ce c. signifie „a stinging insect". Composé avec la clef des *couteaux*, au lieu de celle des insectes: 㔏, il se prononce aussi *li*, et signifie *couper*, „fendre", comme les vers fendent la terre. Composé avec la clef des montagnes: 巁 *li*, il signifie *haut, élevé*, *litt.* „montagne *élevée* par le creusement des insectes", comparaison tirée des fourmillières ou des hauteurs élevées par les vers ou les fourmis blanches, que les Anglais nomment aussi *anthill*, „colline de fourmis".

Nous retrouvons cette signification dans le mot S. *ri*, „to move, to raise."

Composé avec la clef de *force*: 勵 *li*, il signifie déployer sa force, animer, exciter à un effort", *litt.* „force des vers creusant la terre". La racine se retrouve dans le S. *ri-nómi*, „s'élever, exciter."

L'ancienne prononciation de ces caractères était encore *lit*, comme nous l'apprenons par le c. 爄 *lieh*, (couper — éteindre — une incendie), composé de la clef du feu et du même phonétique; c. qui se prononce encore aujourd'hui *liet* dans le dialecte d'Emoui, et *lit* dans celui de Canton. (1)

—

La racine *li* fut encore rendue par le c. 𠩺 *li*, composé des éléments „frapper, cogner" (攴), „pas encore" (未) et „précipice" (厂). Les bords des précipices, dit le dictionnaire de Khanghi, ont de la tendance à se fendre, comme si on les frappait et quoiqu'on n'y touche point (2). En d'autres mots, le c. *li* 犂, „labourer, *fendre*, la terre" est le verbe actif, tandis que le c. *li* 𠩺, „*se fendre* de soi-même", est le verbe neutre ou pronominal. Aussi le c. 𠩺 désigne le verbe „se fendre, s'entr'ouvrir, éclater", comme la coque ou la pelure des fruits quand ils sont mûrs. Comme la *fente* produite d'elle même est *mince*, *étroite*, ce c. *li* signifie aussi *mince*, *fin*.

Ce phon. radical, ajouté à la clef des couteaux, forme le c. 剺 *li*, et redevient alors actif, dans sa signification de „marquer avec nn style en fer, graver"; il est alors synonyme du c. [illegible] *li* (3), „couper, graver", et du c. 劙

(1) 音列火斷也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 厂之性坼如有擊之者, Khanghi, D. I.

(3) Khanghi, Dict. Imp.



li, „ciseler", *litt.* „labourer avec le couteau", *ex-ar-are librum*, *litteras*, comme disaient les Romains, comme les anciens Chinois, à cause de leurs tablettes cirées, et de leurs lames de bambou *labourées* par l'écriture.

Ajouté à la clef des „signes d'écriture", il forme le c. [illegible] *li*, „small, fine strokes". Nous assimilons à ce mot le latin *artus*, „étroit" (= [illegible] *li*, „mince, étroit") et le S. *arpita*, c.-à-d. *ṛi+pita*, „cut in, written" (= 剺 *li*, „graver", [illegible] *li*, „traits d'écriture").

—

La racine *li* est rendue encore par le phon. 离 ou 離 *li*. Le premier c., placé sous la clef des pattes de bête sauvage, est hiéroglyphique et représente une espèce de bête féroce (1), qu'on nomma probablement *li*, puisqu'elle fendait, déchirait ses victimes. Ceci expliquerait pourquoi ce c. signifie aussi *disperser*, *attaquer* (2).

Le second c. est composé en outre avec la clef des oiseaux, et signifie donc littéralement „l'oiseau déchirant, fendant"; de là les significations de „séparer, partir, diviser, couper en deux, partager ou arranger, mettre en paires."

On emploie ce c. pour désigner une espèce de faucon jaune que les Anglais en Chine ont nommé le *Mangobird*. Pour synonymes du c. 離 *li* (Mangobird) nous avons en Chinois les caractères 鵹 *li* (de *oiseau* et *fendre*), „the mango-bird"; [illegible] *li* (de *oiseau* et *fendre*), „le pinson"; [illegible] *li* (de *oiseau* et *fendre*), „le passereau"; et [illegible] *lieh* [anc. son *lit*] (de *oiseau* et *fendre*), „le pivert". Tous ces oiseaux, ayant le bec dur et fait pour briser ou fendre les coques des fruits dont ils se nourrissent, ou l'écorce des arbres dans lesquels ils nichent, furent donc désignés sous le nom générique de *lit*, „les Fendeurs", les oiseaux qui font *éclater* (lit) le bois, les fruits, etc.

Dans les Védes, *ṛi* signifie encore *attaquer*, et *ṛi+ti*, *l'attaque*. C'est la racine chinoise *li* 离, „attaquer, s'opposer à", comme la bête féroce attaque l'homme.

Ce phon., ajouté à la clef des paroles, forme le c. 謧 *li*, qui signifie: „verbeux, plaisanter, se moquer ou se rire de quelqu'un, ridiculiser", *litt.* „paroles attaquantes, fendantes, blessantes." Le phon. précédent, ajouté à la clef

(1) 离猛獸也. [說文註]從屮, 義無所取. 疑象形, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 离散也. 違也, *Ibid.*

des paroles, forme le c. 詈 *li*, „to scold, to rail", *litt.* „paroles éclatantes, fendantes."

Nous ramenons à ce mot qui se prononçait primitivement *lit*, comme nous l'avons déjà observé, les mots latins *rid-ere* (rire, plaisanter, ridiculiser), *rid-i-culus*, *ir-rid-ere* (*aliquem*; se moquer de quelqu'un), etc., que nous ne pouvons admettre être dérivés de la √ S. *krīḍ* (ludere, jocari) comme le propose en hésitant M. Pott (1); surtout puisque *krīḍ* n'a la signification de „plaisanter", qu'avec le préfixe séparatif *vi*.

—

Le phon. *li* 离 ou 離 est synonyme avec la racine 利 *li*, „aigu, couper". P.e. le c. 浰 *li*, „courant rapide", s'écrit aussi 漓 *li*, „eau pénétrant dans la terre", ou 灕 *li*, „eau coulante", *litt.* „eau pénétrante, fendante."

Quand on a *refermé* une ouverture, une fente, on peut toujours voir l'endroit où la fente s'est trouvée. Conséquemment le verbe „fermer une fente" fut nommé également *li*.

Ainsi ce phon., ajouté à la clef des fils ou des vêtements, forme les cc. 縭 ou 褵 *li*, qui signifient „coudre des souliers, lier". La fille qui se marie, devenant le bien de son époux, auquel elle était *liée*, ou symbolisait ce lien par une ceinture ou écharpe, liée par sa mère au jour des noces autour de la jeune fille. Cette écharpe fut nommée également *li* 褵.

On nommait cette écharpe aussi *wei* 褘 (2), c. composé de la clef des vêtements et de l'ancien phon. *ui* (vi) qui signifiait primitivement *rebelle*, *réfractaire*. Puis, comme on se servait de lanières pour *lier* des rebelles, des personnes réfractaires, le c. reçut la signification de *lier* comme nous l'avons vu à la page 35 (verbe *tisser*, *tramer*).

La signification de *lier*, *attacher* vient donc directement de la signification de *séparer*, *opposer*; et le c. 褵 *li* signifie donc „ce qui cause le lien". C'est le causatif de la racine *li* (离), „séparer, opposer", de même qu'en Sanskrit le causatif *ar-paya*, de la racine *ṛi*, „to open, to attack", signifie „to fasten."

Le c. *li*, 樆 composé de la clef de bois et du phon. *li*, „éclater, fendre", est le nom d'un arbre des branches duquel on peut fabriquer de *fortes cordes*.

Nous pouvons y ramener le grec *ἀρ-πεδών*, *ἀρ-πεδόνη*, „une corde, un lien",

(1) Etym. Forsch., II, 240.

(2) 婦人之褘謂褵, Khanghi, Dict. Imp.

que Curtius (1) ramène lui-même au causatif *ar-paya* de la racine *ri* (ouvrir).

On voit que les idées d'*ouvrir* et de *fermer* sont alliées, puisqu'on refermait ce qui était ouvert, on reliait se qui était fendu. Car, malgré la reliure, le refermage, l'ouverture, la fente primitive, restait. Ceci explique pourquoi le c. [illegible] *li*, composé de la clef des yeux et de *li*, „fendre avec la charrue", signifie *regarder*, c-à-d. „les yenx ouverts"; tandis que le c. 睝 *li*, composé de la clef des yeux, et de *li* (charrue, fendre), signifie, „les yeux fermés"; puisque, malgré qu'on ait fermé les yeux, la *fente* reste visible.

Conséquemment la racine *li* sert aussi pour désigner tous les objets qui *renferment* ou enveloppent, mais qui sont en même temps *ouverts*. Par exemple les cc. 筣 et 籬 *li*, composés respectivement de la clef de bambon, et de la racine *li*, „fendre, séparer", signifient: „un vaisseau de bambou, un tamis, une passoire, une haie." Les cc. 蠣, 蜊 et 蠡 *li*, composés respectivement de la clef des insectes et du phon. *li*, „creuser, couper, fendre", signifient *huître* et *patelles*, qui *creusent* les rochers, mais y sont en même temps fortement *attachées*.

C'est pour cette raison que les suivants, les esclaves, d'un chef sont nommés également *li*, mot qu'on écrit maintenant 隸 *li*, c. composé de la clef *tai* 隶 (2) [to reach to, to come up from behind] et des éléments 出 *ts'ut* et 示 *chi*, „sortir pour voir". Ce c. désigne maintenant aussi les *agents de police* qui suivent les malfaiteurs, et qui sortent pour espionner. On ne peut trouver meilleure étymologie pour le mot gothique *airus*, „un envoyé, un servant", et le S. *aratis*, „un domestique, un assistant", c.-à-d. une personne *attachée* à la personne du chef, dont elle est *séparée* par sa position sociale.

L'ancienne pron. de ce c. était encore *lit* (3); et ceci explique pourquoi le c. [illegible] *li*, *litt.* „fendu, ou attaché (*li*), par la glace (冫)", signifie *glace*, et est donc synonyme du c. 冽 *lit* (pron. mod, *lieh* et *li*), composé de *froid* et phon. *lit*, „fendre", — temperature froide.

Pour la même raison le c. [illegible] *li*, *litt.* „main attachée", signifie *déchirer*, *ar-*

(1) Griech. Etymol., I, 305.

(2) Composé lui-même de *main* et *queue*, „prendre par la queue". Khanghi, Dict. Imp.

(3) 隸力結切，僕也, Khanghi, Dict. Imp.

racher, et est donc synonyme du c. 挒 *lit*, „to twitch", composé de *main* et *fendre*.

De là aussi que le c. ⿰立隶 *li*, composé de la clef *lip*, „se tenir debout", et *tai*, „près, arriver à", signifie: 1. *s'approcher*, 2. *ouvert*, *distant*; comme le domestique debout à *côté* de son maître, en est pourtant *distant*; et que le caractère ⿱⺮隶 *li*, „bambou rapproché", désigne un panier pour prendre des poissons; panier qui retient le poisson, et laisse écouler l'eau.

—

Le c. 摛 *li*, composé de la clef de main et du phon. *li*, „séparer, partager", signifie „étendre avec la main, déployer". On l'écrit aussi ⿰麗攴 *li* (to spread out, to count in order to reckon). Ce dernier c. est composé de la clef frapper légèrement, *toucher*, et du phon. *li*, dont l'ancienne forme était 丽 et qui signifie une *paire*, *c.-à-d.* deux objets l'un à côté de l'autre, mais pourtant séparés (1). Plus tard on a ajouté à ce c. la clef des *cerfs*, puisqu'on voit les cerfs courir souvent en paires. Conséquemment le c. 麗 *li* a encore toutes les significations de la racine *li*, car une paire d'objets ou de personnes, quoique *rapprochés*, sont pourtant *séparés*. Il signifie entre autres: 1. être attaché, comme le soleil et la lune au ciel, ou les plantes et les arbres à la terre (2); 2. lier, comme une victime au pilier (3); 3. séparer, être distant de; 4. un nombre (4). Dans cette dernière signification il est synonyme du c. ⿰麗攴 *li*, „compter, calculer", et du c. 筣 *li* et *lieh* (anc. pron. *lit*), „compter, calculer" (5), *lit.* „séparer, disposer des morceaux de bambou" servant de pièces numériques.

Nous pouvons donc allier à ces mots le Grec ἀρτίω, „joindre", ἀριθμός, „nombre" (d'où notre arithmétique), que Curtius ramène très bien à la racine S. *ar*, *ri* = chinois *li*.

---

(1) 麗馬兩馬也．丽相附之形, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 日月麗乎天．草木麗乎土, Ibid.

(3) 牽牲麗于碑, Khanghi, Dict. Imp.

(4) 其麗不億, „leur nombre ne s'arrêtait point à un lac, (100,000)". *Ibid.*

(5) 丨籌也, *Ibid.*

La preuve que le c. 麗 *li* est = à la ✓ *li* (séparer, couper) se trouve dans le fait que ce c. est synonyme du c. 鵹 *li*, the mangobird, *litt.* „l'oiseau fendeur", caractère qui est l'ancienne forme du c. 麗 *li* (1).

—

En Sanskrit le mot *arus* signifie „une blessure", et le mot *aruṇa*, „rouge-obscur, l'aube, le soleil." La racine de ces mots est encore *ṛi*. Le premier mot est représenté en Chinois par le c. 癘 *li*, composé de la clef de maladie, et du phon. abrévié 厲 *li*, „vers creusant sous un précipice". Il signifie „blessure, ulcère virulent", *litt.* „maladie perçante, rongeante."

Quant au second mot, il ne dérive point du premier (blessure sanglante = rouge); mais directement de la racine *ṛi* (labourer, fendre la terre avec la charrue). Nous avons vu, dans le commencement de ce §, que le c. 犂 *li*, „labourer", reçut la signification de *noir*, puisqu'on labourait de grand matin, quand il faisait encore noir, ou au moment ou la nuit se *séparait* (*li*) du jour. Le composé *li-ming* 犂 明, „sépare-clarté", signifie clarté de l'aube — l'aube.

La forme moderne de ce caractère est 黧 *li*, c.-à-d. qu'on a ajouté à la racine *li* (fendre) la clef de la couleur noire. Ce c. s'écrit aussi 䵩 *li*, de la clef *noir* et du phon. *li*, „séparer", c.-à-d. „le noir de la nuit se séparant de l'aube naissante". Ce c. désigne la couleur *noir-rougeâtre*, comme celle de l'aube. Le c. 黧 *li*, composé de la clef *noir*, et du phon. *li* (labourer dans l'eau), signifie *jaune-sombre*. Ces trois caractères *li* désignent donc en général le ciel sombre, rougeâtre et jaunâtre de l'aube.

Quant à la signification de *soleil*, qu'a aussi le mot S. *aruṇa*, elle vient, non de sa couleur, mais de sa force rayonnante. En Chinois, le c. 曞 *li*, composé de la clef du soleil et du phon. *li*, „fendre, creuser des raies comme les vers", signifie la pleine lumière du soleil (2), [the full blaze of the sun's light].

Les mots S. *arus* et *aruṇa* n'ont donc de commun que la racine *ar* (*ṛi*, *li*): „séparer" comme l'aube sépare le noir de la lumière, „creuser" comme font les vers ou autres insectes.

—

(1) 麗黃嚶嚶. 鵹麗古字通, *Ibid.*

(2) 日光盛也, *Ibid.*

Au lieu de ces phonétiques on emploie aussi le c. 來 *lai*, prononcé aussi *li*, qui signifie *arriver à*, *atteindre* (1). Il est donc synonyme du c. 隸 *li*, dont nous venons de traiter. Il signifie ausssi *crier*, *appeler* (2) et est donc synonyme du c. 唎 *li*, „voix aigue, perçante."

Composé avec la clef de force: 勑 *lai* (anc. pron. *li*), il signifie *encourager*, *sincère*, et est donc synonyme du c. 勵 *li*, „déployer sa force, animer, exciter", (p. 167). Avec la clef du mouvement: 逨 *lai*, il signifie „venir, s'approcher", et est donc synonyme du c. 邌 *li*, „marcher lentement", (p. 162).

Composé avec la clef des plantes: 萊 *lai*, il est synonyme du c. 藜 *li* (3), avec lequel il était primitivement homophone et qui signifie: „orach, golden rod". Le nom *li* a été donné à cette plante puisqu'elle s'étend sur les champs; aussi le c. 藜 *li* est usité pour le c. 離 *li*, „s'étendre" (4). C'est pour cette raison que le c. 萊 *lai* signifie aussi: „overgrown with weeds and jungle", et le composé 萊 田 *lai tien*, „une terre en friche"; — comme verbe 萊 *lai* signifie „to clear away the jungle". Composé avec la clef des charrues: 䅘 *lai*, il signifie „labourer" et est donc synonyme du c. 犂 *li*, „labourer", avec lequel il était autrefois homophone; car tous ces caractères se prononcent encore aujourd'hui *lé* dans le dialecte de *Tchang-tcheou* près d'Emoui.

—

Nous arrivons maintenant aux caractères 贎 *li* et 賚 *lai*, prononcés primitivement tous les deux *li*. Le premier de ces cc. est composé de la clef des coquilles-à-perles ou des cauris, avec le phon. radical *li*, abrévié du c. 勵 *li*, „encourager, animer, exciter". Le second, également composé avec la clef des cauris, a pour phon. le c. *lai* (*li*), abrévié du c. 勑 *li*, „encourager,

(1) 來又音離利.來至也,及也, Khanghi, Dict. Imp.

(2) 來又呼也, *Ibid.*

(3) 萊藜草也, *Ibid*

(4) 配藜披離也, *Ibid.*

exciter". Ces caractères signifient donc littéralement „Cauris pour encourager". Conséquemment, le premier c. signifie „propriété, biens", et le second, „conférer, donner comme encouragement." Ces mots sont représentés en S. par le mot *artha*, c.-à-d. *ṛi+tha*, „wealth, worldly prosperity, money", dérivé de la racine *ṛi* (= *ar*), „excitare" (1).

—

La racine *li*, ajoutée à la clef du coeur, forme les caractères 悡, [illegible] ou [illegible] *li*, qui signifient: „haïr, être indigné, irrité", *litt.* „le coeur labouré", par la haine, l'indignation, etc.

Ce mot est devenu en Sanskrit, par méthathèse *ír* (= *ṛi*), „to excite, to go, to utter a sound" (= 邌, 唎, etc.). Mais en Latin la signification du mot chinois est restée plus claire dans *ira*, *iratus*, *irrito*, que Bopp fait dériver (2) de la √ S. *ír* — ita ut a motu animi sit nominata.

La racine *li* ou *lit* (*ṛi*, *ṛidh*) a souvent pris en Sanskrit le préfixe *sa*, „with, like"; quand la voyelle a disparu par contraction, comme dans le mot *sṛi* pour *sa+ṛi*, „to flow, to blow, to go, to extend, to attack"; dans *sṛidh* pour *sa+ṛidh*, „se battre avec, se battre ensemble", etc. Cette construction grammaticale se retrouve aussi dans le Chinois, où le mot *sa* est rendu par le mot *siang* 相, „mutuel"; mais qui ne marque souvent que la forme du verbe réfléchi, comme, dans 相 打 *siang ta*, „se battre, combattre"; 相 懲 *siang tching*, „réprimer".

Nous ne pouvons admettre avec Curtius (3) une racine *sar* pour ces mots; et la recherche après cette racine imaginaire a rendu impossible l'étymologie des mots alliés, comme on le voit chez Curtius.

Nous avons vu que notre racine *li*, ajoutée à la clef de l'eau: 浰, signifiait „un courant rapide", *litt.* „un courant aigu, perçant, fendant", et était représentée en S. par le mot *ṛí*. Ajoutée à la clef du vent: [illegible] *li*, elle signifie „une tempête", *litt.* „un vent perçant". On écrit ce c. aussi 颲 *lit*, [illegible] *li* ou [illegible] *li*, *litt.* „Vent fendant" ou „Pluie perçante."

Ajoutée à la clef du mouvement: 邌 *li*, elle signifie „marcher" et répond au mot S. *ṛi*, „to go" (p. 162). *Sṛi*, „couler, souffler, aller", n'est donc que le verbe

(1) Comp. p. 167.
(2) Gloss. Sanskr. p. 43.
(3) Griech. Etymol. I, 313, No. 502.

réfléchi de la racine *ri*, *li* dans les mots chinois *li* „couler", *li* „veut", et *li* „marcher".

—

Nous avons vu (pp. 168 et 171) que le mot *li* [illegible] signifiait „attaquer" et le mot *li* 摛, „étendre." La racine *li* ou *ri* de ces mots se retrouve encore dans le verbe réfléchi *sri* (= *sa+ri*), „to attack, to extend".

Elle se trouve dans la forme primitive (*lit*) dans le mot *sridh* (= *sa+ridh*), qui signifie encore dans les Vèdes „assaillir, attaquer", et qui répondrait en Chinois à la forme 相 [illegible] *siang-lit*, s'attaquer, combattre".

De ce mot dérivent probablement l'Auc.-Germ. *st+rit-an*, *st+rit*, l'Angl.-Sax. *st+ridh* et le Latin *lis*, *lit-i-s*.

—

La racine *lat*, *lit* 列 est synonyme de la ✓ 利 *li*, *lit*, comme nous l'avons déjà démontré à la p. 165. Ajoutée à la clef du *feu*, elle forme le c. 烈 *lieh* (C. *lit*), „a raging fire", *litt.* „un feu fendant". Ajoutée à la clef du *vent*: 颲 *lieh* (C. *lit*), elle signifie „tempête", *litt.* „*vent fendant*". Ajoutée à la clef des *pierres*: 䂖, elle signifie „un coup de tonnerre", *litt.* „un fend-pierre" — a stonesplitter. Ce c. se prononce maintenant *pih*, puisqu'il a le même sens que le c. 霹 *pih* (a clap of thunder); mais il a dû se prononcer anciennement *lit*, d'après son phonétique.

Ces mots sont représentés en S. par le mot *Sridâku* (c.-à-d. *sa-rid+âku*), 1. „fire, the disk of the sun" (= 烈 *lit*); 2. „wiud" (= 颲 *lit*); 3. „Indra's thunderbolt" (= 䂖 *lit*); 4. „river" (= 浰 ou 洌 *lit*, courant, eau).

—

La voyelle du préfixe *sa* reparaît en Sanskrit dans les mots suivants:

I. *Sara* (*sa+ri*), 1. „qui va, allant" (= *li*, „marcher", p. 162.); 2. „lait coagulé, c.-à-d. „lait qui a *coulé* (*li*) *ensemble* (*sa*)"; en Allemand: „geronnene milch", du verbe *rinnen* = 浰 *li*, „courant."

II. *Sarâ*, *sarî* (*sa+ri*), „cataracte" = 相 浰 *siang li*, „eau rapide courant ensemble."

III. *Saraka* (*sa-ri+aka*), 1. „allant" = *li*, marcher; 2. „liqueur spiritueuse" = [illegible] *li*, „bière", *litt.* „froment (麥) coupé (利 *li*) avec de l'eau", et 醨 *li*, „thin, poor spirits, weak liquor", *litt.* „vin séparé — coupé — avec de l'eau".

IV. *Sarat* (*sa+rit*), 1. „vent" = 颲 *lit*, [illegible] *lit*, „tempête"; 2. „un nuage"

= [illegible] *li, lit,* „tourmente de pluie"; 3. „Abeille" = 厲 *lai, lit,* „a stinging insect"; 4. un lézard, un gecko (*sarata*) = 蜊 *lit,* „a cricket", 蟍 *li* (*lit*), „a kind of locust"; *litt.* „l'Insecte perçant", à cause de la voix stridente des lézards, geckos, grillons et sauterelles. Comp. 唎 *li, lit,* „voix aigue, perçante" (p. 160).

V. *Sarana* (*sa-ri+ana*), 1. „allant" = *li,* „marcher"; 2. „fer oxidé" = 鑗 *li,* „a kind of metal", 鑗 *li,* „iron." (p. 160). *Sarana* est donc synonyme de *riti,* „rust of iron." 3. une plante, Paederia fetida", *litt.* „la plante qui blesse (*ri*) l'odorat" (¹).

VI. *Sârana* (*sa-ri+ana*), „dyssenterie" = 痢 *li,* „dyssenterie", caractère composé de la clef des *maladies* et du phon. *li* 利 abrévié du c. 浰 *li,* „courant aigu" — soit „la maladie coulante aigue."

Ou voit comment toutes ces significations si diverses dérivent naturellement de la simple racine *li, ri,* „charrue, couper, aigu, fendant, blessant."

Nous noterons enfin encore que les Bouddhistes chinois se sont servi des caractères 犂 梨 [illegible] 離 隸 利 et 麗 tous prononcés *li,* et caractères radicaux de la racine *li* = *ri,* pour représenter les lettres sanskrites *r* et *r*. Ainsi ils ont transcrit le nom *Arya* par les caractères 阿 梨 耶 ou 阿 黎 耶 *A-li-ya*; le mot *Sûrya* par 蘇 利 耶 *sû-li-ya*; le mot *Dharmapriya* par 達磨畢利耶 *tat-ma-pit+li-ya,* etc. (²).

---

(1) Cette plante est nommée en Chinois 藤本女青 *thing pun niu tsing,* „le ligustre à tige de rotin."

(2) St Julien, Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CONCLUSION.

§ 27.

En terminant pour le présent nos recherches sur les racines primitives dans le Chinois et les langues Aryennes, nous avons à dire un mot sur le système que nous avons suivi pour expliquer ces racines, et que nous avons nommé, dans notre troisième chapitre, *Semasiologie*. Ce système a été attaqué par les étymologistes, surtout après que *Reisig*, dans ses „Lectures sur la philologie latine", en eût fait un usage tout-à-fait impropre, appartenant plutôt au champ de la rhétorique, qu'à celui de la grammaire. Selon Curtius ([1]), la Semasiologie ou la doctrine des significations, devait avoir la tâche de démontrer de quelle manière spéciale les significations des mots se sont développées dans la langue . . . . . „Mais, continue-t-il, comme nous ne pouvons reconnaître la modification des sons dans une langue, avant d'avoir d'abord déterminé le son primitif, de même, pour expliquer la modification des significations, nous avons besoin de la base certaine des racines existantes avant cette modification; et nous ne pouvons y arriver, que par la route de la philologie comparée historique.

Nous croyons avoir satisfait dans notre étude présente, aux conditions posées par M. Curtius; car on reconnaîtra avec nous que les significations des mots chinois, dérivées d'une racine commune, en découlent naturellement sans aucun effort.

Objectera-t-on que nous faisons dériver trop de mots dans les langues Aryennes d'une seule racine, nous rappellerons que Curtius, Benfey et surtout Pott se sont prononcés plusieurs fois et sérieusement pour le droit inaliénable de la langue de faire dériver plusieurs mots d'une *seule racine* et d'un *seul tronc*, par des suffixes différents ([2]).

Le Chinois, qui a fixé les mots ou sons de sa langue, depuis au moins quatre-mille ans, par son écriture graphique, n'a pu, il est vrai, empêcher

(1) Griech. Etym., I, 75.

(2) Curtius, Griech. Etym., I, 60.

les sons de suivre la loi graduelle de la modification, comme dans les autres langues.

Mais, tandis que la langue des autres peuples a été forcée de suivre cette modification graduelle des sons dans son écriture alphabéto-phonétique, pour pouvoir continuer à être comprise — en d'autres mots: puisqu'elle a dû s'écrire différemment à mesure que sa prononciation s'altérait — l'écriture chinoise grapho-phonétique n'en a pas eu besoin; et elle s'écrit aujourd'hui, comme il-y-a 4000 ans. Cela fait qu'on peut encore aujourd'hui reconnaître dans les caractères chinois phonétiques les sons qu'ils représentaient à l'époque de leur fixation, probablement près de 3000 ans avant notre ère.

Pour les caractères idéographiques, la difficulté est plus grande; mais ici les anciens dialectes d'Emoui et de Canton nous sont d'une utilité extrême; car les habitants des deux provinces Fuh-Kien et Canton ont été le plus longtemps indépendants, et ont pu, dans leur isolement montagneux, conserver le plus longtemps les anciens sons des mots, et se garder le plus possible contre la dépravation graduelle de la prononciation primitive, consolidée maintenant dans le *Kouan-wa*, ou la „langue mandarine", qu'on nommerait mieux „la langue officielle". Les recherches futures devront donc se baser de préférence sur ces anciens dialectes, sans lesquels aucune comparaison solide avec les autres langues ne pourra être établie.

On pourra se servir aussi avec fruit des travaux critiques indigènes, comme du 十駕齋養新錄 *Chih kiu tchai yang sin luh* de 錢大昕 *Tsien ta king*, natif de *Kia-ting* près de *Sou-tcheou*, fin du dernier siècle; du 六書音均表 de 段玉裁 *Toan you thsai*, natif de la province de *Kiang-su*, fin du dernier siècle; du 音學辨微 „Critique de la science des sons"; du 古韻標準 „Dictionnaire des anciens sons" et du 四聲切韻表 „Tables des sons arrangés selon les quatre tons", de 江永 *Kiang yung*, natif de *Hoei-tcheou*, fin du dernier siècle; du 易韻 „Sons du Yih-king" et du 韻學要指 „Guide nécessaire pour la science des sons" de *Mao si ho*, du *Chao-king*; des cinq ouvrages: 音論 „Traité des sons", 詩本音 „Des sons du Livre des Odes", 易音 „Des sons du Yih-king", 唐韻正 „Tables de sons de la dynastie de Tang" et 古音表 „Tableau des anciens sons", de 顧炎武 *Kou yen wou* de *Koan-chan*, nommés collectivement 音學五書 „Les cinq livres de la science des sons", publiés au commen-

cement de la dynastie actuelle; du 古韻疏 de 陳藎謨 *Tchin tsin mou*; du 韻補 de 吳才老 *Wou thsai lao*, de la dynastie de *Sóung*, le fondateur de cette branche de littérature, etc., etc. Mais tous ces auteurs n'ont eu eux-mêmes d'autres bases pour leurs travaux, que celles dont nous nous sommes servis, c.-à-d. les anciennes poésies, où l'on trouve les mots rimant anciennement; les anciens dialectes; les caractères phonétiques et les anciens dictionnaires de rimes. Mais nous avons pu profiter en outre des langues alliées, dites Indo-européennes, pour déterminer la prononciation primitive des mots; secours dont ces savants auteurs chinois étaient presq'entièrement dépourvus. C'est des recherches combinées dans les deux sphères de langue, Chinoise et Aryenne, que la lumière a jailli et se fera jour entièrement avec le temps.

Nous terminons avec les paroles du célèbre philologue Schleicher:

„Ein zurückgehn bis zur form der einsilbigkeit, halten wir aber zur erkennt„niss der höher organisirten sprachen nicht nur für möglich, sondern auch für „durchaus nothwendig" (1).

(1) Nous tenons pas seulement pour possible, mais même pour *absolument indispensable* de rétrograder jusqu'à la *forme monosyllabique*, pour l'étude des langues plus richement organisées. (Beiträge zur Vergl. Sprachf. auf dem Gebiete der Arischen, Celtischen und Slawischen Sprachen, I, p. 6.).

FIN.



CORRECTIONS & ADDITIONS.

Page 4, Ligne 5 *d'en bas*, *pour:* dérivé, *lisez:* fait dériver.

" 5, " 2 *d'en haut*, On trouve un exemple pareil de la crainte mystérieuse du nom du souverain sur les monnaies turques modernes sur lesquelles le nom du souverain est si curieusement frappé, que celui qui ne possède point la clef du secret, ne peut pas déchiffrer le diagramme compliqué composé de lettres, qui représente le nom du souverain [Note de M. I. A. van der Chijs].

" 6, " 4 " " Edkins [China's Place in Philology, p. 149] donne pour l'ancienne prononciation du caractère *ho* (feu), *ga*, puisqu'en général l'initiale *h* moderne remplace un *k* ou *g* ancien; mais dans les mots onomatopiques, la loi des modifications de son souffre quelquefois des exceptions, et la prononciation moderne *piao* [Canton *piu* ⇄ Goth. *fiu-r*] qu'a le c. *ho*, „feu", dans la forme ..., et le *f* initial du nom du feu en Cantonnais: *fo* prouvent que l'initiale primitive était *p*.

" 12, " 5 *d'en bas*, *pour:* dérive, *lisez:* fait dériver.

" 30, " 11 *d'en haut*, Ces deux racines pronominales se retrouvent encore clairement dans les langues polynésiennes, comme en Tagal. *aco*, Malais *ákú*, Jav. *aku*, Madag. *ahau*, Néo-Zéland. *ahau*.

" 33, " 15 " " *pour:* σ υ-τος, *lisez:* σχο-τος.

" 35, " 20 " " *pour:* Framer, *lisez:* Tramer.

" 80, " 9 " " Le c. 妗 *gam* est synonyme du c. 含 *gam*, dans le composé 含 笑 *han siao*, „sourire", *litt.* „contenir (*gam*) le sourire". C'est une désignation flatteuse pour les relations feminines, — „la Rieuse",

„la Belle", „la Gracieuse", *litt.* „qui contient un sourire"; ayant la même portée qu'en Français, le mot *belle* dans *belle-mère*, *belle-soeur*, etc. [婍 善 笑 貌. 又 美 也. 女 輕 薄 貌, Khanghi, Dict. Imp.].

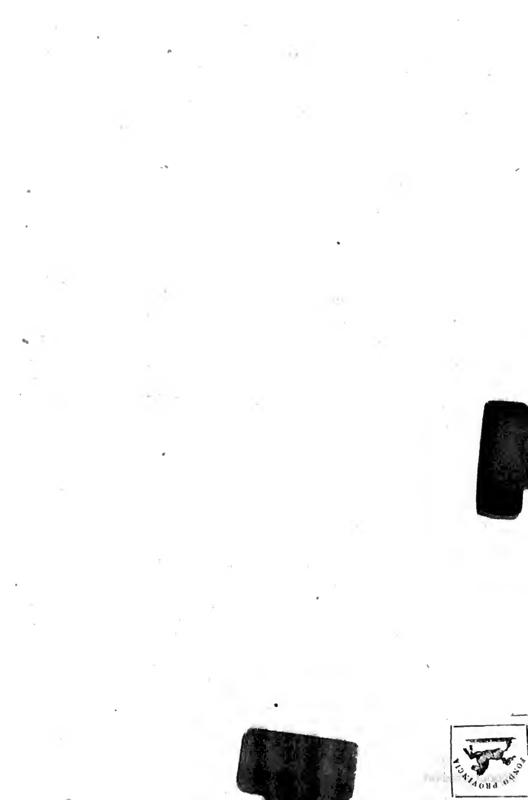
Page 125, note 6, *pour:* 東, *lisez:* 東.

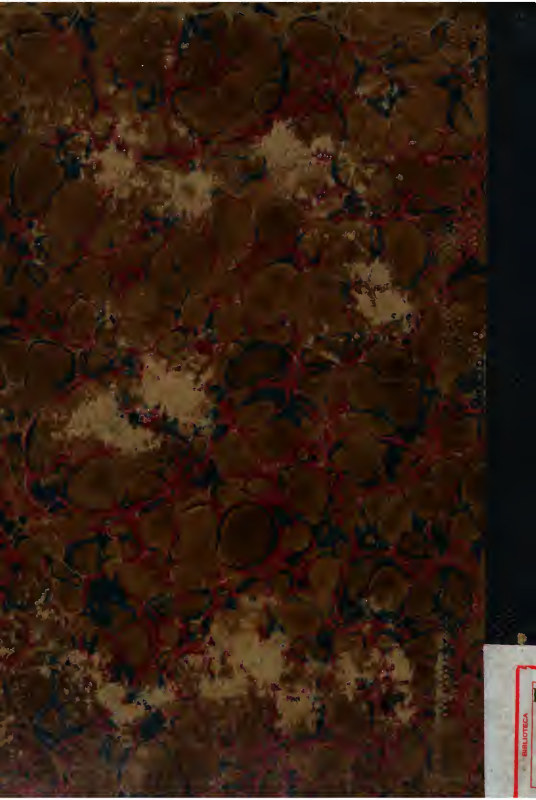
„ 128, *Ligne* 15 *d'en haut*, *pour: vṛi) vṛ*, *lisez: vṛika(.*

„ 133, „ 11 *d'en bas*, Pott (Etym. Forsch. I, 246), croit que l'allemand moderne *Pfanne* est une dissimulation du latin *patena;* mais la présence de ce mot en trois langues et leurs nombreux dérivés excluent l'idée d'un emprunt. La double signification de „bassin" et de „tuile" qu'a le mot *pan* en Hollandais et en Chinois prouve que ce mot est radical.

„ 152, „ 4 *d'en haut*, *pour:* Allié, *lisez:* Alliés.

„ 176, „ 10 *d'en bas*, *pour:* servi, *lisez:* servis.


FONDO PROVINCIA


BIBLIOTECA